



DANIEL HANDLER

L'AMOUR ADVERBE

DANIEL HANDLER

L'AMOUR ADVERBE

ROMAN

**TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR CLÉMENT BAUDE**

**OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE**

GALAADE ÉDITIONS

© DANIEL HANDLER, 2006
TITRE ORIGINAL : *ADVERBS*
ÉDITEUR ORIGINAL : HARPERCOLLINS PUBLISHERS
ISBN ORIGINAL : 978-0-06-072441-2

© GALAADE ÉDITIONS, 2008, POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
ISBN 978-2-35176-053-6

PHOTO : © MEREDITH HEUER

GALAADE ÉDITIONS
43 RUE DES CLOÏS 75018 PARIS | F
WWW.GALAADE.COM

Pour Rook – pour qui d'autre le livre sur l'amour ?

**« Comment ça, d'où vient la musique ?
Mais c'est toujours la même
question. Le type dit à la fille :
« Je suis en train de penser à quelque
chose », et la fille dit : « Vraiment ?
À quoi donc ? » Et quelqu'un
dans l'orchestre balance une note,
et puis ils se mettent à chanter.
Voilà d'où vient la musique. »**

**Morrie Ryskind sur le tournage d'un film
des Marx Brothers.**

IMMÉDIATEMENT

Il y avait de l'amour dans l'air, alors nous avons tous les deux traversé l'amour en avançant vers le carrefour. On le respirait à pleine bouche, surtout moi : l'air était aussi chargé d'odeurs et d'oiseaux, mais c'était bien l'amour, j'en suis certain, qui s'engouffrait dans mes poumons, les voisins du cœur en même temps que ses confidents. Andrea était grande et en colère. J'étais un peu plus petit. Elle fumait des cigarettes. Je travaillais dans un magasin qui vendait des choses. Tout le temps où nous avons été amoureux, nous marchions toujours vers ce même carrefour, au croisement de la 37^e Rue et de... comment déjà, la 3^e Avenue, à New York, car on y trouvait plus facilement des taxis.

« Tu dois être nerveux », m'a-t-elle dit, une fois que nous avions avancé d'environ deux bouffées.

« Oui. Je suis nerveux. C'est la première fois que je me rends à une lecture de testament. Je ne savais même pas que ça se faisait encore, de lire des testaments. Je croyais que ça arrivait seulement, je ne sais pas, moi, dans les films. Un truc de cinéma. Tu penses que les gens seront habillés ?

– Qu'est-ce que ça peut faire ? » Andrea a jeté sa cigarette par terre et l'a écrasée avec son talon, dans une sorte de danse molle. « Regarde », a-t-elle dit en posant sa main en visière pendant un instant, comme si elle regardait vraiment quelque chose. J'ai tourné la tête pour voir. « Mais non, regarde au sens figuré », a-t-elle répété en prenant mon menton dans

sa main. « J'essaie d'être gentille, mais pour le moment j'ai la tête ailleurs, si tu vois ce que je veux dire. Je suis effarée par ton comportement. Ce matin, je me suis réveillée, tu m'as dit bonjour, je t'ai dit bonjour comment ça va aujourd'hui, tu as répondu oh j'ai un truc à faire, j'ai demandé quoi, tu m'as dit assister à la lecture du testament de mon père, j'ai fait de quoi est-ce que tu parles, et tu m'as expliqué que ton père était mort. *Ce matin*. Enfin, il est mort il y a deux semaines, mais tu me l'as annoncé ce matin. *Ce matin*. Je veux bien croire que tu sois sous le choc après la mort de ton père, mais c'est tout de même très, très, très, très, très, très, très difficile.

— Ce n'est pas vraiment mon père. »

Trois voitures sont passées à la suite.

« Comment ça ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que tu veux dire ? C'est ton père biologique, celui qui t'a élevé, avec ta mère, dans leur maison, pendant dix-huit ans. C'est lui qui découpait la dinde à chaque Thanksgiving, et, quand je l'ai rencontré il y a trois ans, je lui ai dit que j'étais très heureuse de rencontrer ton père, et il n'a même pas tiqué. Comment peux-tu dire une chose pareille ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne sais pas. » Et nous sommes arrivés au carrefour. La rue n'était plus qu'un long fil jaune, quoique large de plusieurs mètres, avec que des taxis, des taxis, des taxis, et parfois une voiture qui n'était pas un taxi, si bien que l'ensemble ressemblait à un épi de maïs à peine entamé. J'ai levé la main, un taxi s'est arrêté. J'ai ouvert la portière arrière et Andrea m'a simplement regardé. J'ai passé une jambe dans la voiture, je me suis à moitié assis, me mettant presque à genoux, comme si le chauffeur du taxi, que vous allez rencontrer dans un instant, m'avait conduit au bord du trottoir à seule fin de demander la main de cette grande femme en colère. Elle ne dirait pas oui, me suis-je alors rendu compte. Elle ne me dirait jamais oui.

« Pourquoi tu es comme ça ? a-t-elle demandé. C'est la première fois. D'habitude, tu es, je ne sais pas... D'habitude, on mange dans une cafétéria, on retire de l'argent aux distributeurs, comme les gens normaux. Qu'est-ce que... »

— On ne peut pas se comporter comme ça dans une cafétéria.

— Je t'en supplie, arrête. » Elle s'est frottée sous l'œil, même si elle ne pleurait pas – elle mettait simplement la dernière touche à un autoportrait au doigt. Voilà, elle avait terminé.

« C'est encore pire que la dernière fois.

— Je crois que je ferais mieux d'y aller seul, ai-je dit en m'asseyant un peu plus. Je crois que tu ferais mieux de rentrer chez nous, au milieu de ce pâté de maisons, et moi je vais aller quelque part avec ce taxi. Je reviendrai plus tard.

— Mais qu'est-ce que tu... » Là, debout au carrefour, elle a encore essuyé son œil, mais cette fois-ci, elle pleurait. Bizarrement, elle pleurait déjà lorsque nous avons atteint notre carrefour habituel et que nous étions presque entièrement dans le taxi. « J'y vais », ai-je dit en refermant la portière. Elle m'a fixé à travers la vitre, comme si je n'étais plus rien, ou presque. Le chauffeur m'a demandé où je voulais aller, je lui ai indiqué « 79^e Rue » et je me suis excusé de l'avoir fait attendre comme ça, au carrefour, en lui promettant deux dollars de pourboire. « Ne vous en faites pas », m'a-t-il répondu, dans le rétroviseur, avec un sourire poli. Ses yeux ont fui mon reflet pour se poser sur celui de la circulation derrière nous, afin que l'on puisse en réintégrer le flux. Et c'est à cet instant précis que je suis tombé amoureux du chauffeur de taxi.

Je voulais dire : « J'ai changé d'avis. » Mais j'ai décidé de ne pas le faire, pas tout de suite. Le matricule de son taxi était le 6J108. J'ai vu qu'il s'appelait Peter, et son nom de famille semblait avoir été écrit par quelqu'un, sans doute en Europe, qui avait laissé tomber son bras sur le clavier d'une machine à écrire. « Penn Station. Il faut que j'aille quelque part. » Sentant tout le poids de mon mensonge à Andrea, aussi énorme qu'immérité, je me suis promis de ne jamais recommencer. Mais ne pas dire à Peter tout ce que j'avais sur le cœur, ce n'était pas mentir, si ? C'était simplement faire preuve d'un bon sens du timing. Et de sensibilité. « Je ne dois pas aller quelque part, ai-je repris. Pas vraiment. Mais je pense que je *devrais* aller quelque part.

— D'accord. » Pour lui, ça ne faisait aucune différence, et je ne l'en ai que plus aimé. Nous avons tourné à gauche.

« Vous avez de beaux yeux.

– Ouais, a répondu Peter. Plutôt pas mal, non ? C'est depuis qu'on me les a nettoyés.

– Vous avez subi une opération ? Ça ne me dérange pas. Certains y voient de la vanité, mais je ne trouve pas ça plus vaniteux que d'acheter un pull. C'est drôle, en parlant de pull, justement, un jour j'en ai perdu un dans un taxi. Il était bleu, d'une belle nuance de bleu. Andrea et moi – c'est la fille qui vous a fait attendre parce que j'étais en train de la quitter –, on faisait notre première sortie ensemble, il y a environ trois ans de ça. On a pris un taxi exactement au même carrefour, celui où je vous ai rencontré, Peter. On discutait de choses et d'autres, sur le chemin de la fête, et puis on a commencé à s'embrasser, et vous savez comment ça se passe dans ces cas-là.

– Merde ! » Quelqu'un, devant nous, avait fait quelque chose.

« Désolé. Je ne voulais pas vous déconcentrer. Enfin, pour résumer, j'ai fini par perdre ce pull.

– Ici, si ça vous convient », m'a dit Peter avant de se déplacer vers le trottoir. À mon grand désarroi, nous étions déjà arrivés. J'ai baissé la vitre pour mieux voir. Penn Station penchait vers la gauche et, l'espace d'un instant, j'ai cru à une nouvelle catastrophe. Or c'était moi qui penchais vers la droite. Peter a garé son taxi en face, sur une des rares places vides, comme un grain de maïs qui dépassait entre les dents de quelqu'un. « Il faudrait que je boive un café, m'a-t-il expliqué. Je vais donc m'arrêter là, si ça ne vous embête pas. »

L'horloge de sa voiture ne s'était pas encore mise à l'heure d'été. Au lieu de cinq heures et quart, elle indiquait quatre heures et quart. Peter n'avait sans doute pas eu le temps de la régler, ou alors elle était facétieuse, comme toutes les horloges de voiture. Je n'y voyais aucun problème. On ne peut pas s'en offusquer, c'est tout à fait impossible de s'en offusquer, car ne pas aimer ce qui rend une personne humaine, c'est ne pas aimer l'humanité tout entière, ou du moins les gens qui fabriquent les horloges. Quand on est vraiment amoureux, on doit aimer la personne dans son ensemble. Si on doit entreprendre avec cette personne un voyage qui durera toute la

vie, on ne peut pas lui en vouloir de croire qu'elle décolle une heure avant nous, pourvu qu'en réalité, pour de vrai, on parte exactement au même moment.

Peter a tourné la tête vers moi et j'ai vu ce que je lui devais. « Tenez », lui ai-je dit en ouvrant mon porte-monnaie et en lui donnant quelque chose. C'était risqué de ne pas jeter un œil sur le billet, mais je voulais qu'il comprenne que, pour moi, la partie commerciale de notre relation s'arrêtait là. « Tenez », ai-je répété, car un camion-poubelle étant passé en trombe juste à côté de nous, j'ignorais s'il m'avait entendu. « Et pour vous répondre, au fait, oui. Ici, ça me va, et même plus encore. J'adorerais boire un café avec vous. »

Peter était déjà dehors, il scrutait la rue, à droite et à gauche, en attendant que je sorte du taxi et le rejoigne. Je suis sorti et tout m'a paru laid, avec ces chewing-gums sur le trottoir et cette fumée partout. Quand on est vraiment amoureux, paraît-il, le monde devient soudain aérien et magnifique, mais, d'après mon expérience – avec Peter et, j'imagine, à une période plus naïve de ma vie, avec Andrea et Bob Dylan –, le monde devient crasseux, et l'être aimé tranche nettement avec son environnement. C'est ça l'amour, une jolie chose dans une rue horrible, et pourquoi ne pas la saisir si elle surgit dans un taxi ? « Tu l'as trouvé, garde-le », dit le proverbe, et moi je voulais qu'on me garde. Chaque centimètre des vêtements de Peter tranchait avec son environnement au moment où il a hoché poliment la tête vers moi et s'est dirigé vers une petite cafétéria crasseuse, Chez Sal. Un jean noir. Une sorte de veste vert olive, avec au coude un trou recouvert de gaffer. Joli, joli, joli.

Je ne vais pas vous barber avec une description détaillée de Chez Sal. Peter s'est avancé directement vers un coin isolé et, après m'être demandé si j'oserais m'asseoir à côté de lui plutôt qu'en face, je me suis glissé sur le siège en face. Mieux valait lui laisser un peu de place. Si je ne devais plus habiter au croisement de la 37^e Rue et de Machinchose, je ne voulais pas, pour autant, qu'on se sente obligés de s'installer ensemble. Je pourrais sans doute trouver un studio, avec un bail mensuel. C'est peut-être ridicule, mais, quand vous habitez à

New York, les questions immobilières éclipsent souvent tous les autres aspects d'une relation, et ça peut être moche, très moche. « Deux cafés », ai-je demandé au serveur de Chez Sal. On me les a apportés *exactement au même moment*.

« Euh... » a dit Peter. Il paraissait troublé.

« Je comprends, ai-je répondu. C'est bouleversant, n'est-ce pas ? Je suis désolé. Je me tais. Je vous laisse parler. Un peu de lait ?

— Je n'ai pas beaucoup de temps », m'a-t-il dit en prenant son café noir – je m'en suis souvenu pour nos futurs cafés ensemble. « Je suis plus ou moins contraint par un emploi du temps.

— Je comprends. On n'a qu'à procéder calmement. Peut-être qu'à un moment donné je vais devoir prendre un train, voir mon père et lui dire ce qui s'est passé.

— Bien », a répondu Peter, mais je voyais que ça n'allait pas bien. Il regardait au loin par-dessus mon épaule, avec un petit mouvement saccadé de son poing serré, comme s'il écrivait dans le vide.

« Je pourrais tout expliquer dans une lettre, ai-je convenu, si ça peut faciliter les choses. » L'addition est arrivée. J'ai balancé un autre billet sans même regarder. « Pourtant, c'est assez simple. Étonnant, n'est-ce pas, de voir qu'une chose pareille arrive si souvent mais qu'au final elle se réduise quand même à trois petits mots.

— Euh, bon, d'accord. » Peter a fini son café. Je me suis rendu compte qu'il prenait énormément sur lui. Peut-être pensait-il que j'allais le rejeter. J'ai tendu le bras au-dessus de la table et du billet – de cinq dollars, ai-je vu – et j'ai essayé de prendre une de ses belles mains veineuses. Il l'a soudain retirée et s'est levé, comme mordu par une vipère.

« Mais vous êtes pédé ou quoi ?

— Non, si ça vous met dans un tel état. » Toujours assis, j'ai levé les yeux vers lui comme si je gravissais les pentes d'un volcan, mon Vésuve, mon Mauna Loa, crachant sa lave d'amour sur toute cette horrible ville. « Des étiquettes, Peter. Voilà tout. Ce sont seulement des étiquettes. Vous pigez ?

— Mais comment connaissez-vous mon nom ? » a-t-il dit

en reculant de cinq pas. Il a heurté quelqu'un et s'est retourné d'un coup pour s'excuser vaguement. Il ne connaissait pas cette personne. Il avait heurté un inconnu. « Comment connaissez-vous mon nom ?

— Peter ! » me suis-je exclamé. Et il m'a laissé tout seul chez Sal. J'ai traversé à grandes enjambées ce restaurant idiot. Pourquoi étais-je venu là ? Pourquoi ne pas lui avoir montré un peu plus de respect au moyen d'une salade, d'un sushi, que sais-je ? J'en avais les moyens, j'aurais pu dépenser tout mon argent pour lui, mon Fuji, mon Etna. Mon père n'était pas mort, mais, quand il mourrait, j'hériterais sans doute de quelque chose, et, à ce moment-là, j'en étais convaincu, je serais déjà directeur adjoint. On se débrouillerait. Cette jungle de l'immobilier ne pouvait pas nous séparer. « Peter ! »

Mais il était déjà devant son taxi ; il regardait par terre et secouait la tête, dans un geste qui disait la lassitude et la haine de soi. Signe de déni, probablement, de ce déni qui nous épuise tous, ou alors simple regard résigné sur tous ces chewing-gums qui constellaient le trottoir. Le monde s'écroulait sur ses épaules aussi, mais mon amour voulait s'enfuir à toutes jambes. Effrayé par l'engagement, comme tous les hommes célibataires, il voulait se laisser porter indéfiniment, jeter son dévolu sur le premier inconnu qui le repérerait. « Peter ! » Sans répondre, il a sauté dans son taxi avec son jean noir et a rejoint le flux des voitures, en regardant dans son rétroviseur, je le savais, la circulation qui grouillait autour de nous.

« Je vous aime ! » ai-je crié. Peter m'est passé devant, suivi par un bus qui crachait derrière lui une fumée noire, comme le fantôme d'une reine malfaisante. L'espace d'un instant, Penn Station a été prise d'une sorte de transe, bouillonnante, gazeuse, puis la fumée s'est dissipée et la gare était bien là, debout et fière, comme cette vérité inscrite en épaisses lettres noires : 6J108. Je le retrouverais, mon mont Saint Helens. Je serais capable de le retrouver n'importe où. Il était pour moi un point de repère. J'ai agité mes deux bras en l'air, avec une joie étourdissante, afin que toutes les voitures me voient bien : *Peter, Peter, Peter*. Je suis resté là sur le trottoir à agiter les bras, à parler en langage des sémaphores, à com-

20

munique par signes. Je le saluais, mon volcan en activité, mon trou dans le trottoir qui menait jusqu'au centre de la Terre. Je savais que, si je gesticulais assez longtemps, il s'arrêterait devant moi et m'emmènerait où je voudrais.

ÉVIDEMMENT

Le film était fabuleux, ce qui tombait bien puisque ce soir-là, il s'intitulait *Fabuleux : le film*. C'était une sorte de film d'action et d'aventures avec deux femmes et un homme, plus un autre homme qui jouait le méchant, et tous sortaient parfois de drôles de phrases. On aurait donc pu appeler ça une comédie d'action et d'aventures, sauf que ce n'était pas une comédie au sens traditionnel et classique du terme tel que l'entendait Mme Wylie. Lila et moi, on était dans le même cours d'anglais. On travaillait tous les deux le samedi et le jeudi soir au Sovereign Cinemaplex. Je pense que, si j'avais été un peu plus courageux, je lui aurais demandé quelque chose du genre : « Tu crois que Mme Wylie, notre prof d'anglais, dirait de *Fabuleux : le film* que c'est une comédie au sens traditionnel et classique du terme ? » On aurait pu entamer une discussion, qui aurait amené d'autres discussions pendant les moments vides et solitaires du Sovereign – une fois que tous les spectateurs avaient payé leur entrée, acheté du pop-corn à leur petite amie et donné leur ticket à Lila, s'ils prenaient l'escalator de droite, ou à moi, s'ils allaient à gauche, afin que nous les déchirions en deux –, ces moments où les gens heureux étaient heureux dans le noir, pendant que Lila et moi restions plantés au bas des escalators bruyants, sans plus personne à faire monter en haut, tout en haut, jusqu'au *big show*. Mais il faut admettre que cette phrase sur Mme Wylie est assez nulle, et je crois que Lila aurait roulé les yeux au ciel, ses yeux

qui sont verts et soulignés de noir et magnifiques.

Demandez-moi pourquoi les gens vont au cinéma. Vous n'allez pas me le demander, c'est ça ? Parce que la réponse est évidente. Ce n'est pas compliqué de comprendre pourquoi les gens en ont marre de conduire jusqu'à Mercer Island pour regarder par la vitre ces parkings noirs et pétrifiés où les oiseaux farfouillent dans les ordures d'un air boudeur, et pourquoi ils préfèrent entrer dans un cinéma chauffé qui passe *Fabuleux : le film* sur deux écrans, à 11 h, 11 h 45, 13 h, 13 h 45, blablabla. Ce film, on le voit très bien depuis le bas de l'escalator de gauche, et je peux vous dire que je l'ai vu des milliers de fois. Ce n'est pas compliqué. On découvre d'abord deux types, l'un célèbre et l'autre noir, et devinez lequel meurt au bout de cinq minutes ? C'est une évidence. Ah oui, j'oubliais, ils sont collègues. Le gros Blanc qui joue toujours le chef joue le chef et demande au type célèbre de former deux nouvelles recrues féminines, l'une, ancienne stripteaseuse et l'autre, je ne sais plus. Le film s'inspire de la série télé certainement la plus connue de tous les temps, et même si c'est un peu trop compliqué, il suffirait de rester dans sa petite maison minable et de zapper cinq minutes pour trouver un épisode qui nous expliquerait la situation en dix secondes fabuleuses. Or ce n'est pas du tout compliqué. Vraiment pas. La salle est comble, même le jeudi. Le méchant veut faire sauter un stade rempli d'innocents fans de base-ball. Devinez donc s'il arrivera à ses fins, ou si les deux femmes qui sont obligées de porter des pantalons en cuir moulants dans le cadre d'une opération d'infiltration parviendront à l'arrêter ; devinez aussi si le type célèbre va finir par utiliser le sous-marin de poche top secret qu'on aperçoit au générique du film. Alors ? Alors ? Alors ? Alors ? Alors ? C'est une évidence.

Si je vous raconte tout ça, c'est uniquement pour que vous compreniez quel genre de soirée c'était. Tardive, voilà quel genre, mais évidente aussi, et la partie évidente se mêlait à la partie fabuleuse, si vous voyez ce que je veux dire. Par exemple, c'était fabuleux de rester à deux mètres de Lila, qui tapotait ses ongles sur la boîte dans la fente de laquelle on glisse

les billets déchirés en deux, avec sa beauté de femme aux yeux bleus et son chewing-gum, et charmante, mon Dieu, d'une manière qui vous donne envie de trouver un autre truc charmant pour le lui donner et constater à quel point c'est vraiment fabuleux d'avoir deux choses charmantes côte à côte au Sovereign Cinemaplex. Mais la fabulosité de Lila avait quelque chose de contenu, une fabulosité teintée de mélancolie, car il fallait aussi compter avec la partie plus évidente, qui avait pour nom Keith.

Keith. Keith le Rustre. Keith qui venait la chercher tous les soirs après le travail et qui, s'il avait joué dans *Fabuleux : le film*, aurait eu un semblant de moustache pour qu'on comprenne bien que c'était un connard, sauf que, comme c'était la vraie vie et qu'on était dans la banlieue de Seattle, personne ne pouvait le deviner. Il venait en voiture au Sovereign, tout simplement, et klaxonnait. Alors Lila poussait la porte à tambour vitrée sur laquelle étaient collés des stickers idiots avec tous ces visages de stars, et elle se ruait dans la nuit de Keith sans que personne lui coure après en hurlant : « Ne pars pas avec Keith ! Le garçon qui depuis neuf jeudis et huit samedis se tient près de toi, en bas de l'escalator de gauche, eh bien ce garçon t'aime beaucoup, sans compter que c'est un vrai chevalier ! » Et c'est ça, la partie la plus fabuleuse que je m'attribue, celle à laquelle je pense chaque fois que Lila se trouve près de moi, depuis la première sonnerie pour le cours de Mme Wylie jusqu'au moment où je déchire chaque ticket qu'on me remet : l'ensemble des chevaliers de la Table ronde rassemblés dans mon pauvre petit cœur agité. Un exemple de chevalerie : pourquoi croyez-vous que je travaille au Sovereign ? À quoi me sert cet argent ? Eh bien à offrir des fleurs à Lila. Et Keith ? Tutut, tutut, tutut, s'il te plaît, sors donc en courant du Cinemaplex et installe-toi sur le siège à côté de moi, où aucun bouquet de fleurs ne t'attend, et je ne te dirai pas à quel point tu es belle, je parierais. Mais ma chevalerie, secrète, spéciale, fabuleuse, est évidemment souillée par l'évidence. Et l'évidence, c'est que cela ne se produira pas. Parce qu'il existe peut-être une banlieue de Seattle dans laquelle une jeune fille dit : « Oh, mon Dieu ! Des fleurs ? Tu es un

chevalier, Joe », et alors c'est moi qui gagne, et elle se fout que Keith possède un de ces trucs tout-terrain qui s'avéreront si pratiques quand le monde aura explosé et qu'on aura besoin d'un moteur de 9 000 cylindres pour écraser les hordes de mutants assoiffés de sang qui auront envahi le paysage digne d'un jeu vidéo, ou bien une banlieue de Seattle où Lila se fout de savoir si son soupirant chevaleresque porte un putain de badge « WELCOME TO THE BIG SHOW ! » sur son gilet rouge (et ignifugé, Dieu sait pourquoi) du Sovereign Cinemaplex, un gilet qui freine les ondes de mon pauvre cœur affamé, et Lila et moi nous partons dans une autre banlieue de Seattle, à bord d'une voiture que j'emprunte le week-end, nous nous révélons mutuellement des tas de secrets jusqu'ici cachés sous les lits que nous ont achetés nos parents, nous gigotons, nous retournons les plis du cuir élimé et nous regardons par la vitre une lune bleutée, effrayante, projeter ses rayons sur des billets de bus pour New York achetés en cachette en vue d'un avenir plein d'amours adultes, et puis, en un lieu où le soleil se couche et se lève, elle enlève le haut – mais je ne vis pas dans cette banlieue de Seattle. Je vis à Mercer Island, où l'on ne fait que déchirer des tickets en deux et où on attend, en la regardant rentrer chez elle.

Voilà où j'en étais, il y a encore quarante minutes, coincé entre le monde fabuleux du cinéma où Lila plaque le type à la moustache bien lissée, et le monde de l'évidence, où il se fait simplement de plus en plus tard. C'était la dernière séance, juste au moment, à vue d'œil, où la stripteaseuse force le sbire aux lunettes noires à lui dire qui l'a envoyé démolir tous les meubles en chrome dans son appartement, où elle est assise, vêtue d'une serviette de bain, en train de regarder une photo de son frère mort dans un accident de moto. Soudain, Lila et moi avons vu un type, les mains dans le dos, marcher très lentement sur la moquette du Sovereign en scrutant le sol, comme si le code d'honneur de l'ancienne chevalerie se trouvait gravé sur les grains de pop-corn égarés qu'il me revenait de faire disparaître avec l'aspirateur avant chaque fermeture.

« À partir de maintenant », a dit la femme qui appartenait – je commence à m'en souvenir – à l'aviation militaire avant

d'en être renvoyée pour désobéissance, « nous nous embarquons pour un voyage vers l'inconnu ».

Le type ne venait pas de Mercer Island. Il était plus vieux que moi. Il avait cet âge où votre attitude chevaleresque vous a déjà récompensé (j'espère, j'espère, j'espère), et il tenait une veste à la main. Une fois parvenu aux deux escalators, il a cessé de fixer la moquette et nous a regardés tous les deux. Puis il a fait ce que j'aurais fait à sa place, c'est-à-dire qu'il est allé vers Lila.

« Excusez-moi, est-ce que quelqu'un, par hasard, aurait retrouvé des clés ? Deux clés, sur un anneau ?

— Retrouvé des clés ? a répondu Lila en mâchant son magnifique chewing-gum. Je ne crois pas. »

Le type a froncé les sourcils, il m'a regardé, et j'ai fait une grimace pour qu'il comprenne que je n'avais pas non plus ses clés. « Est-ce que vous avez... Je pourrais vérifier aux objets perdus, ou quelque chose dans le genre ?

— Nous n'avons pas vraiment de guichet des objets perdus, a dit Lila. Nous avons une boîte avec quelques pulls dedans, derrière le pop-corn. Mais personne ne nous a rien déposé ce soir. Vous avez perdu vos clés aujourd'hui ?

— Oui. Je ne sais pas quand exactement, mais c'était ce soir, en tout cas. Deux clés accrochées à un anneau. Je ne les retrouve plus, j'ai cherché partout dans le parking, je suis même retourné au restaurant où j'ai dîné, et je me suis dit que je pourrais peut-être vérifier ici.

— Désolée », a repris Lila. Elle a regardé le type et haussé très légèrement les épaules. C'était comme une sublime avant-première de la combinaison « désolée + haussement d'épaules » à laquelle j'aurais droit un jour si je lui achetais des fleurs et les déposais devant ses sublimes baskets de rappeur hardcore. C'est peut-être pour ça que je suis intervenu. Ou peut-être à cause de la veste. Ou peut-être était-ce le joli rêve d'un avenir où mon gilet ignifugé aurait disparu, et quand on me poserait la question, par exemple, dans une soirée où l'on boit dans de vrais verres : « Avez-vous déjà travaillé au multiplexe Sovereign ? », je hélerais ma femme à l'autre bout de mon appartement de Manhattan meublé tout en chrome

et je dirais : « Lila ? Tu te rappelles, il y a un siècle, quand on déchirait les billets de cinéma en deux ? Il y a un type avec une veste qui aimerait savoir comment ça se passait. » Et on rirait tous ensemble à gorge déployée, de ce rire sain et enthousiaste des gens qui ont des glaçons dans leur verre et qui peuvent rentrer chez eux à n'importe quelle heure de la nuit, une période de ma vie où m'entendre répondre « Désolé » ne me suffirait pas si je perdais mes clés et si je les cherchais sur la moquette sale, dans l'espoir totalement vain qu'un chevaleresque gentilhomme me dise : « Quel film étiez-vous en train de voir ? »

« Quel film étiez-vous en train de voir ? » lui ai-je demandé. Ouais.

Le type a poussé un soupir. « Celui où il n'y a que des filles toutes maigres qui donnent des coups de pied fabuleux dans tous les sens. *Fabuleux...*

— ... : *le film* », ai-je embrayé, à la perfection. Je le sais parce que le type m'a adressé un petit sourire, comme si lui et moi en connaissions parfaitement la signification : ce monde est mille fois plus pourri que nous, et la meilleure chose à faire est de se remuer pour retrouver ses clés. Les deux fabuleuses nouvelles recrues du film adressent le même sourire au type célèbre après qu'ils ont, tous les trois, fait cesser une bagarre dans un bar de motards où ils sont allés pour mieux se connaître autour d'une bonne bière qui fait de la publicité occulte, non sans tabasser un abruti à bandana contre un gros juke-box métallique qui passe un tube vieux de plusieurs millénaires, à l'époque où mes parents parcouraient le monde, libres et heureux. « Au boulot », dit le type célèbre, et les deux femmes acquiescent, l'air de dire : « Je sais, je le sais tellement que tu n'as même pas besoin de me le dire, mais tu n'es pas pour autant bavard ou fatigant parce que tu le dis. » Je suis allé vers l'escalator de Lila et j'ai pris la lampe de poche qu'on nous oblige à porter, attachée à la ceinture et cognant contre la cuisse, comme un énième supplément de gêne offert gratuitement. Je l'ai brandie pour aider le type. « Au boulot, et ouvrons l'œil. On peut retourner dans la salle et voir si vous avez fait tomber vos clés par terre.

— D'accord », a-t-il fait, puis il a souri de nouveau, mon compère en chevalerie. « Merci. »

Lila me regardait avec une tendresse sublime et hésitante, comme si elle n'arrivait pas à déterminer si j'étais cool, parce que je pouvais parler à ce type, en somme deux types cool à côté d'elle, ou bien si je l'avais rabaissé à mon niveau et que nous étions juste deux pauvres types qui n'étions pas Keith et n'avions rien d'autre à offrir. « Il y a encore des gens dans la salle, a-t-elle dit. Le film n'est pas terminé. »

— On ne va pas les déranger, ai-je répondu. On ne va pas déranger les *habitués* du cinéma. » J'ai dit une connerie comme « habitués » pour que le type comprenne bien que ces gens-là ne s'interposeraient pas une seule seconde. « Ce monsieur a perdu ses clés. C'est plus important qu'un pauvre film. On ne va pas faire de bruit. »

— Merci, a dit le type en hochant la tête.

— D'accord ? » ai-je demandé à Lila. Puis je l'ai regardée procéder à une autoconsultation. Elle a fait appel à cette même imagination qui lui avait fait acheter ce rouge à lèvres et avait transformé son visage en une promesse brûlante pour toute personne disposant d'au moins un œil en état de marche dans sa petite tête bourrée de désir. *Quels principes tirés de la vie de sire Gauvain voyez-vous appliqués dans votre propre vie ?* demande Mme Wylie dans la dissertation que nous devons lui rendre lundi, et j'ai regardé Lila consulter son imagination. J'espère, j'espère qu'elle se disait que c'était moi, le type qui appliquait les principes chevaleresques. « D'accord ? ai-je répété. D'accord ? »

— Comme tu voudras. Mais fais attention. »

À ce moment-là, notre trio avait déjà mis la main sur le principal suspect, mais c'était si tôt dans le film qu'on devinait qu'il y avait forcément erreur sur la personne, même sans voir que, dans une scène obscure tournée à la hâte, le vrai cerveau avait inventé une fausse piste digitale en employant des bandes satellites préalablement échangées contre des rubis. « Votre formation est terminée », dit le type célèbre à celle des deux recrues féminines qui est un peu plus excitante, une fois qu'elle l'a devancé en donnant un coup de

pied dans la porte, et à ce moment-là, nous avons ouvert les deux portes au fond de la salle, projetant un fin rai de lumière jaune qui s'est écrasé en triangle sur la moquette, comme une grosse part de gâteau. Certaines têtes se sont retournées avant de revenir à leur faux suspect bégayant, lequel, dans un but comique, avait été choisi efféminé.

« Où étiez-vous assis ? ai-je demandé. Quels fauteuils ?

— Elle voulait se mettre au fond de la salle », m'a répondu le type, et ses épaules, sous sa veste, se sont haussées dans la lumière de la porte qui se refermait. « Elle disait que le volume allait être trop fort. »

Il avançait devant moi. « Mais il y a environ quinze haut-parleurs répartis sur tous les murs. Vous ne pouvez pas échapper à un film aussi bruyant.

— Merci, je sais, a-t-il bougonné.

— La ferme ! » s'est écrié un spectateur qui avait dégotté un fauteuil au bord de la travée centrale pour pouvoir exhiber ses belles bottes au monde entier. Le type nous a lancé un regard noir et j'ai bien cru, un instant, que *Fabuleux* allait se jouer sur un tout autre écran, si vous voyez ce que je veux dire. Le méchant botté ne voulait pas qu'un bruit de la vraie vie vienne interférer avec la réplique du type célèbre disant : « Bien sûr ! C'est une fausse piste digitale », mais mon type à moi était prêt à sortir sa botte secrète de chevalier.

« Je suis vraiment désolé, monsieur. » Pensant déjà au lendemain matin, devant le poste de police, bordel que j'étais fier de lui. Un vrai chevalier, avec son « Je suis vraiment désolé » et son « Monsieur ». Sans qu'une seule épée soit dégainée, mon Gauvain a plongé le type dans l'embarras – déjà qu'il portait des bottes. « J'ai entendu parler de vos petites manigances hier soir », disait, à l'écran, le chef de très mauvaise humeur, mais je savais que mon type à moi était pur de toute manigance.

Il s'est arrêté au milieu de la travée. « Là, je crois. » Il n'y avait pas grand monde. Il a légèrement agité ma lampe de poche, nous avons vu un couple qui se tripotait et quelques hommes seuls qui s'ennuyaient. « Ou alors une rangée plus bas, ou plus haut, ou deux rangées, je ne sais plus.

— On va les retrouver. On va chercher.

— J'espère bien. Il y a une fille qui m'attend dehors et elle n'est pas très contente.

— Dehors ? » Il faisait froid dehors, ce qui n'a rien d'original dans cette partie du monde.

« Elle fume, a-t-il dit. Elle fume. C'est une fumeuse, et c'est un rêve aussi, et j'ai peur qu'elle se volatilise si je ne retrouve pas ce putain de porte-clés, si vous voyez ce que je veux dire. »

Je voyais très bien ce qu'il voulait dire et j'ai compati avec lui : se choper une fille et être incapable de la ramener chez soi. Mon copain Garth avait tout foiré quasiment de la même manière, après qu'une fille rencontrée dans un camping l'avait invité chez elle, à San Francisco, pour un week-end. Les parents de Garth étant du genre à toujours dire non, il avait mis de l'argent de côté et pris le bus vers le sud en écoutant en boucle une compilation que je lui avais concoctée et, pendant ce temps, je restais près du téléphone afin d'assurer à ses parents, au cas où ils appelleraient, que leur fils était sous la douche. Dans les toilettes de la gare, mon Garth s'était aspergé le visage de lotion après-rasage pour couvrir son odeur de transpiration. Imaginez une scène de film et repassez dans votre tête la séquence de son samedi : un brunch avec les parents de la fille suivi d'une promenade en amoureux sur le magnifique pont, un baiser avec la langue pile au milieu dudit pont, et une chanson d'amour pendant les parties les plus charmantes du film, une chanson d'amour évidente, jusqu'ici inédite et désormais bande originale du week-end cinématographique de Garth avec Kate, les paroles liées à eux, de sorte qu'*Everything I Do, I Do It for You* devenait *Everything Garth Does, He Does It for Kate*.

Et puis il avait perdu ses cinquante dollars. Il avait emmené Kate au cinéma, un film français qu'elle voulait voir, et il avait déjà réservé, depuis le téléphone de ses parents, une table dans un restaurant français, prêt à se prendre une dérouillée quand arriverait la note de téléphone. Mais l'enfer que ç'avait été de perdre un de ses billets de cinquante dollars durement gagnés, de le chercher par terre au moment où les spectateurs se précipitaient dehors, en espérant ne pas pleurer pen-

dant qu'il balayait les grains de pop-corn d'un autre couple amoureux et fouillait parmi le néant et les chewing-gums, le tout devant une Kate gênée, debout avec son sac à main, pour finalement lui expliquer en bredouillant que le dîner n'aurait pas lieu ? Quel con osera me dire que l'amour est impalpable, alors qu'évidemment il ne l'est pas ? Les gens qui disent « impalpable » sont toujours propriétaires de leur maison. L'amour n'a rien d'impalpable. Garth l'avait bien senti, avec ses cinquante dollars égarés par terre. Moi aussi je l'ai bien senti. Garth et Kate n'ont pas fait l'amour ce week-end-là et ne se sont plus jamais écrit, tout gênés qu'ils étaient. « Baissez-vous ! » hurle le héros au moment où les fenêtres explosent, et tout le monde s'accroupit pour échapper aux bris de verre. Je me suis baissé, plein de cette putain de détermination chevaleresque à retrouver les clés de mon Gauvain, parce que les types de bonne volonté doivent tous unir leurs efforts, faute de quoi les cerveaux diaboliques comme le Dr Drecko nous rendront la vie infernale, Esmeralda !

J'ai vu ce film un nombre incalculable de fois.

Gauvain s'est accroupi à une rangée devant moi, près des deux qui se pelotaient, et j'ai scruté le sol immonde avec ma lampe de poche, la tête remplie d'un rap imaginaire sur des fils de putes qui trouvaient des putains de clés, cependant que l'eau montait dans la chambre en sous-sol, avec les filles menottées les unes aux autres, leurs maillots de bain mouillés et sexy. Et puis je les ai trouvées, juste au moment où les menottes des filles se brisaient.

« Hé ! » me suis-je écrié, avant de réprimer un tonitruant « Gauvain », en remerciant les dieux, quelque part, de m'avoir empêché de le dire à voix haute. « Hé, j'ai retrouvé vos clés. »

Le couple a cessé de se bécoter pour me dire de me taire. Et là, ce fut un miracle, comme les clés qui se trouvent déjà sur le contact de l'hélicoptère au moment où ils parviennent enfin sur le toit, sans plus une seconde à perdre. C'était Keith et une autre fille. Elle était emmitouflée dans une écharpe, et lui se sentait honteux et coupable, avec du rouge à lèvres sur sa joue. Il m'a regardé et m'a reconnu, oscillant entre humilité et colère. Il a alors fait le mauvais choix.

« Ta gueule, Joe, m'a-t-il dit. Et arrête avec ta lampe, sinon je te casse la gueule. Retourne vendre ton pop-corn ou je ne sais quelle connerie. C'est toi, l'ouvreur.

— Et toi tu es le petit ami de Lila.

— Tu ne sais même pas de quoi tu parles », est intervenue la fille. Soudain, elle a eu l'idée de jouer avec les cheveux de Keith.

« Lila et moi on a passé un accord, a dit Keith.

— Dans ce cas-là, vous ne verrez aucun inconvénient, *monsieur*, à ce que je lui parle de tout cela une fois que j'aurai regagné l'escalator. » J'ai marqué le coup par ma posture. « Lila est une grande dame, ai-je poursuivi, loyale et bonne. La plus belle ici, c'est Lila, qui fait briller ses yeux gris. Nul n'a jamais vu visage plus charmant. Dès le premier regard, j'ai su que c'était elle. Nous étions en sixième. La petite Allison pleurait pour je ne sais quelle raison dans l'escalier, et Lila la serrait dans ses bras très fort, très tendrement. Elle la prenait dans ses bras par *gentillesse*. Elle lui disait même "Ça va aller", car elle a la gentillesse de dire "ça va aller" quand quelqu'un est malheureux. En regardant sa gentille petite tête posée sur l'épaule d'Allison, j'ai pour la première fois remarqué sa belle histoire, et à quel point il serait magnifique de rester sur cette île avec elle jusqu'à la fin du collège, en l'aimant paisiblement pendant tout ce temps-là. Lila est une personne digne d'être aimée, c'est une évidence, et évidemment, moi, je l'aime. L'amour est cette chose limpide qui consiste à la vénérer, à se vouer entièrement à ses jolies petites culottes, à sa façon de jeter ses cheveux en arrière les rares jours où il fait beau, et à ses yeux gris, de ce gris sensuel quand les nuages vous paraissent magnifiques même si vous n'êtes pas du tout défoncé. Alors comment oses-tu, Keith ? Comment oses-tu insulter Lila en me parlant de cet accord entre vous ? Lila a le sens de *l'honneur*, Keith, alors comment oses-tu, qui plus est avec cette fille que je pense avoir vue jouer au concert de fin d'année de l'école ? »

Les gens nous disaient de nous taire, sans compter que je n'ai pas prononcé toutes ces phrases, notamment celles volées à *Sire Gauvain et le chevalier vert*. « Tu n'es pas obligé de le dire »,

dit l'espionne stripteaseuse à la fin du film, avant d'ébouriffer les cheveux du type célèbre, tout luisants dans la lumière rouge et tournoyante des gyrophares. Ce n'était pas encore la fin, mais je savais ce qui allait suivre. Keith s'est levé et m'a donné une sorte de coup de poing, comme j'en donnais dans la pâte à pizza, à mon ancien boulot, cette fois-ci pile sur mon badge « WELCOME TO THE BIG SHOW ! ».

« Putain, si tu dis *quoi que ce soit* à Lila... »

— Qu'est-ce qui se passe ? » a demandé mon type à moi, qui tenait quelque chose dans sa main. « Eh ! » a-t-il repris, parce que Keith me tenait par le gilet. Le type a tendu son bras, très calmement, et Keith m'a lâché.

« C'est une affaire personnelle, a répondu Keith, soudain geignard.

— Il nous embête, a dit la tentatrice.

— Ce type est ici à cause de moi. » Mon Gauvain s'est avancé dans la travée, juste à côté de moi, comme à la parade militaire. « Il est ici pour m'aider. Alors du calme. Le méchant est en train de se faire démonter, si ça peut vous rassurer.

— Je ne suis pas inquiet, a répondu Keith en se rasseyant.

— Dans ce cas, rasseyez-vous.

— J'ai retrouvé vos clés, alors partons d'ici », lui ai-je dit. Mais nous nous sommes arrêtés un instant pour observer le couple qui se tortillait dans la lumière des grosses explosions, au moment où le camion tombait du pont. La situation semblait périlleuse, mais le héros hurlait de joie comme dans un rodéo. « Bon film, *monsieur* », ai-je dit calmement.

Nous avons remonté la travée comme deux médaillés militaires, ou du moins comme si nous méritions des médailles militaires. Nous nous sommes arrêtés juste en dessous du panneau « EXIT » pour nous partager le butin, et, sous la lumière vert émeraude qui éclairait nos visages, la nuit tout entière semblait verte. C'était une belle nuit verte.

« Vous avez vraiment retrouvé mes clés ? » a demandé Gauvain.

Je les lui ai montrées, puis je les ai jetées en l'air afin qu'il les attrape au vol ; ce qu'il a fait. « Merci, m'a-t-il dit. Moi aussi j'ai trouvé quelque chose pour vous. »

Il a placé son poing fermé devant mes yeux, comme s'il avait capturé une grenouille dans un ruisseau, à l'ancienne, et il a ouvert sa main rien que pour moi. Dans sa paume se trouvait un objet de toute beauté. C'était une chaînette en métal sombre, avec de petits maillons épais enchevêtrés, si bien qu'on aurait dit quelque chose d'à la fois élégant et solide, le genre de choses que l'on voit rarement, sinon sur certaines pochettes de disques. La chaînette était enroulée sur elle-même, comme une bête qui dort dans sa tanière, mais en son centre gisait un sublime pendentif. Illuminée d'enjoulivures spéciales, aussi sophistiquée qu'un grand palace, elle s'exhibait au monde entier, en plein galop : une licorne, mon vieux, imposante et charmante à la fois, avec de petites pierres semi-précieuses, l'une sur son œil, l'autre au bout de sa corne, et trois pierres scintillantes en guise de bride autour du col. C'était quelque chose, bordel.

« Je me suis dit que vous pourriez l'offrir à la fille, a-t-il dit. Vous savez, celle qui se trouve en bas de l'autre escalator. Ça pourrait peut-être faire basculer son cœur.

— Vous aviez deviné que je l'aimais ? »

Il a refermé son poing, l'a placé au-dessus de ma main et a laissé couler le collier dans ma paume moite. « C'est évident. » Puis il a hoché la tête vers l'écran numéro 4. « Maintenant vous avez peut-être une chance, non ? Puisque ce Keith est en train de tout faire foirer.

— Vous avez entendu ? Vous m'avez entendu ?

— Je pense que vous avez été bon, a-t-il répondu en remettant sa veste. Je suis intervenu uniquement parce que je voyais que vous aviez besoin de soutien. »

La licorne était froide et bien à l'abri dans ma main, mais je craignais quand même qu'il s'agisse d'une erreur. Un objet aussi fou m'aurait coûté neuf soirées de travail supplémentaires, au minimum, sans compter l'essence que je devais consommer pour me rendre au Sovereign, et sans compter que j'aurais dû payer ma sœur une première fois pour qu'elle m'aide à choisir, une seconde fois pour qu'elle n'en parle à personne. « Je peux vraiment la prendre ? Vous existez pour de vrai ? »

Il a poussé la porte et la lumière du hall nous a fait plisser les yeux comme des nouveau-nés. « Le pendentif est à vous, a-t-il dit. Elle aussi, elle est à vous, et il faut que je me grouille sinon la mienne va me tuer. »

Il est parti en courant, me laissant seul avec mon cœur qui battait la chamade, encore tout ébaubi : comment était-ce possible ? Ça n'avait rien d'évident. Ce qui allait se passer, évidemment, c'est une absence totale de réciprocité. Évidemment, Lila ne remarquera jamais rien, et notre appartement tout en chrome n'existera jamais. On rêve tout le temps des filles qui sont à côté de nous sans nous remarquer, autant que je puisse en déduire de ma vie pluvieuse, ou si vous êtes homo, peut-être un mec aperçu dans un vestiaire, ou encore le souvenir aviné de gestes furtifs dans un sac de couchage, bien que rien de tel ne me soit jamais arrivé et que je me foute complètement de ce que raconte ce con de Tomas. Aussi solide et étincelante qu'elle paraisse, la licorne ne deviendra jamais vraie. Autour de Mercer Island, malgré tous les efforts de mon imagination, aucune créature mythique surgie du monde des poèmes épiques ne viendra caracoler devant moi. Je n'y ai pas droit. Je dois rendre une dissertation lundi. Ce soir, j'ai vu Lila franchir les portes, écouteurs vissés sur ses oreilles, et fredonner une de ces chansons moroses qu'elle aime tant, chantées par un chanteur anglais et qui ne veulent rien dire. « *Tu as les yeux verts, tu as les yeux bleus, tu as les yeux gris* », lui dit-il, un type qui rêve avec son groupe de musique, mais Lila ne posera jamais ses yeux sur moi, car si vous voyiez cette scène dans un film, vous diriez : « Comment Keith a-t-il pu amener une autre fille au cinéma sans passer devant Lila, escalator de droite, ou devant Joe, escalator de gauche ? »

Je dois donc être en train de rêver, malgré le collier bien réel que je sens dans ma main. Alors que cette histoire en arrive à un épisode Souverain, je dois redescendre vers l'endroit où l'on déchire en deux les billets. « *Les femmes que j'ai connues m'ont fourvoyé, et si cela m'est arrivé, peut-être serai-je tout pardonné.* » Même Gauvain n'a pas eu droit à sa créature pendant plus d'une seconde, alors laissez-moi croire en la mienne une petite seconde, pendant que je suis debout avec

mon gilet, avant de tourner au coin et descendre, descendre, descendre. Évidemment, ce sont la vie et ses mauvais moments qui m'attendent en embuscade au coin, et encore mon désir pour Lila, avec la certitude patente qu'il ne se réalisera jamais et que mes manières de chevalier ne seront reconnues que par Mme Wylie, grâce à une dissertation que personne d'autre ne lira. Ne me brisez pas le cœur, pas tout de suite, ne me demandez pas d'abandonner ma rêverie sur le sol poisseux. Accordez-moi un dernier instant fabuleux sur mon île, écoutez la musique qui produit un boum-boum étouffé derrière la porte de la salle de cinéma, et laissez-moi croire que je suis le type grand et fort pour qui tous ces gens ont payé, dans cette obscurité à laquelle, me semble-t-il, j'appartiens.

PROBABLEMENT

L'argent, l'argent, l'argent, l'argent, l'argent, l'argent, l'argent, l'argent. Ne laissez jamais personne vous dire qu'il ne compte pas dans une histoire d'amour. Il est même placé à un endroit bien particulier. Sur le rayon de droite. Lorsque Helena acheta son chianti, la question ne se posa même pas de savoir sur quel rayon elle le trouverait. « Les produits les moins chers sont à droite, et puis ça devient de plus en plus cher vers la gauche », dit le vendeur d'alcools.

« Sans blague ? » répondit Helena. Elle sortit une cigarette de son sac déchiré et l'alluma. Parce qu'elle fumait. C'était une fumeuse.

« J'aime bien mettre les bouteilles chères ici, comme ça, je peux garder un œil dessus », expliqua le type.

Helena fit un rond de fumée, ce qui était illégal dans ce pays. « Dans ce cas, dit-elle, je vais me mettre là, aussi loin de vous que possible.

— Vous avez un accent sexy. Vous n'êtes pas d'ici ?

— Non. Je suis anglaise, au départ.

— J'en étais sûr ! Parce qu'on n'a pas le droit de fumer dans une boutique d'alcools à San Francisco. Dans toute la Californie, même, et ça, tout le monde le sait. Du coup, je me suis dit que vous veniez de débarquer.

— Il faut croire que je viens de débarquer », dit Helena en s'approchant du bonhomme, une bouteille à la main. « J' imagine que vous avez plein de choses à m'apprendre », et c'en

est là un bon exemple. Pourquoi dire une chose pareille ? Helena était une jeune femme originaire d'Angleterre. Elle fumait. Elle avait un accent sexy et une bouteille de vin dans les mains. Le vin, en l'occurrence, était un chianti, également européen, et il ne valait pas grand-chose, mais ce n'était pas une raison pour dire : « J'imagine que vous avez plein de choses à m'apprendre », ou pour sortir son autre blague, plus légère et moins compréhensible, sur le fait qu'elle non plus ne valait pas grand-chose. Pourquoi un tel comportement ? Helena commençait à se dire qu'il n'y avait aucune explication précise à cela. Bien sûr, il devait probablement y avoir une bonne raison, mais elle n'arrivait pas à la cerner. Peut-être l'avait-elle oubliée en Angleterre. Elle paya sa bouteille de vin en devises américaines. L'argent, l'argent, l'argent, l'argent, l'argent.

Helena s'était d'abord installée à New York, où elle comptait travailler sur un nouveau livre jusqu'à être complètement fauchée. Fauchée, elle le fut au bout de neuf jours. Comme les prix auront changé au moment où vous lirez ce livre, je vais essayer de vous expliquer : disons qu'Helena débarqua à New York avec l'argent gagné grâce à la publication américaine de son premier roman, soit sept cents milliards de dollars. Elle se dénicha un taudis, grouillant d'immondes insectes américains, qui lui coûtait cinq cents milliards de dollars par mois, sans compter le demi-million pour le taxi qui l'y reconduisait régulièrement. Le lait – le lait ! – coûtait cent mille dollars. Une paire de belles chaussures qui claquaient, qui déchiraient, plus d'un milliard. Qu'elle ait tenu neuf jours relevait donc du miracle, mais pas le genre de miracle qu'Helena espérait. Malheureusement, c'est aussi comme ça qu'elle expliqua les choses à son mari.

David poussa un soupir en entendant son histoire. « Évite vraiment de dire “qui claquent” et “qui déchirent”, dit-il, peut-être pour changer de sujet. Ce sont des expressions typiquement britanniques. En Amérique, ça a un autre sens, beaucoup plus violent. Du genre : “je vais te claquer” ou “je vais te déchirer”, par exemple. Personnellement, je m'en fous, mais si on doit s'installer ici...

— C'est trop cher pour nous ici, dit-elle avec ses chaussures. En neuf jours passés à New York, j'ai dépensé plus que le PIB de mon pays natal.

— Tu as un peu écrit ? demanda David.

— Oui, j'ai écrit quelque chose. » Elle avait consigné deux versions d'une première phrase de roman sur deux fiches scotchées à un bout de sa baignoire, où elle pouvait les lire en prenant l'eau, si c'est bien comme ça qu'on dit. L'une des deux versions était : « J'imagine que vous avez plein de choses à m'apprendre », et l'autre : « J'imagine que vous allez m'apprendre plein de choses ». Elle n'avait toujours pas choisi entre les deux mais elle disposait également d'un texte un peu plus long, qu'elle avait écrit sur un carnet à quatre cent mille dollars.

« Emmène-le chez ton éditeur, dit David. Montre-lui ce que tu as écrit et comme ça, il te donnera un peu d'argent. »

Helena savait que les choses ne se passaient pas comme ça, mais elle déjeuna quand même avec son éditeur. « Du nouveau ? » lui demanda celui-ci en faisant une grimace. Il était de type européen, ou blanc, et Noël approchait à grands pas. Helena insista pour lire son texte à voix haute :

*« Chère mère,
Je suis sur le point d'être fauchée. S'il te plaît, envoie-moi un peu d'argent. J'ai besoin de beaucoup d'argent. Je t'en supplie, envoie-moi tout ton argent, ou presque. L'argent, l'argent, l'argent, l'argent, l'argent. Je t'en supplie, maman.
Je t'embrasse,
Helena. »*

« Et entre parenthèses, ajouta Helena : *Ta fille.* »

L'éditeur croqua un morceau de fromage payé par sa boîte, mais il n'avait pas l'air satisfait. « C'est tiré de votre dernier roman ?

— Non, il s'agit d'une lettre adressée à ma mère. Mon nouveau roman est une histoire d'amour, mais cette histoire d'amour, Votre Altesse Éditoriale, exige de l'argent.

— Le problème... » commença l'éditeur. Helena attendit

le problème. « C'est qu'on attend encore que votre premier roman explose. »

Helena aimait bien ce type, tout comme cette idée d'un roman qui explose, comme une vierge jetée au fond d'un volcan, pour peu qu'on en trouve une, et la chaleur au centre de la Terre consumant les premières pages, puis la jaquette, et la couverture, jusqu'à ce que sa carrière tout entière soit réduite en cendres. Idée charmante, mais qui ne sentait pas le jackpot. « Quel est le problème ? demanda-t-elle. Pourquoi n'a-t-il toujours pas explosé en plein vol ?

– Explosé tout court. Peut-être que c'est le titre qui pose problème. Vous avez appelé votre roman *Glee Club*.

– Ce n'est pas moi qui l'ai appelé *Glee Club* », dit-elle. Des haut-parleurs encastrés dans le plafond du restaurant annoncèrent qu'ils rêvaient d'un Noël sous la neige. « Il s'appelle *Glee Club*. C'est son titre.

– C'est un terme britannique, et je crains que les Américains ne sachent pas ce qu'il signifie.

– Le mot *glee*, s'exclama Helena, vient de l'anglo-saxon *gliw*, ou *gléo* (amusement, divertissement), qui est notamment lié aux ménestrels – les jeux, les chansons, les danses, voire les exploits acrobatiques. Jusqu'à une époque assez récente, c'est en ce sens-là que les *glee clubs* américains¹, à de rares exceptions près, entendaient ce terme. » L'explication était tirée du *Dictionnaire Harvard de la musique*, par Willi Appel, seconde édition révisée et enrichie, paru chez Belknap Press, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, quatorzième tirage, qu'Helena, ce soir-là, balança sur la tête de David sans aucune raison apparente, même en y réfléchissant bien au moment où elle prit son bain. « Tu vois, ils connaissent ce mot. Ils ont eu deux cents ans pour l'apprendre. L'Angleterre et l'Amérique, même combat. J'en ai marre de ces gens qui disent qu'ils ne comprennent pas, que c'est une expression britannique. Je sais de quoi je parle. »

David avait passé quelques coups de fil dans l'après-midi, ce qui relevait une fois de plus du miracle. Miracle que le gouvernement américain, avec ses deux cents et quelques années d'histoire impitoyable, n'ait pas eu le bon sens de faire

couper la ligne téléphonique d'Helena, alors qu'il n'y avait pas l'ombre d'une possibilité de chance qu'elle puisse trouver les millions de dollars américains nécessaires pour payer la facture. « Tu te souviens d'Andrea, mon ex ? demanda-t-il.

– Celle que tu aimais et qui, m'as-tu dit un jour dans un accès de rancœur, taillait les meilleures pipes du monde ?

– Exactement. Elle travaille dans le secteur de l'art à San Francisco et me dit qu'elle peut te trouver un plan dans une école. »

David avait ce côté gentil qui, parfois, rendait Helena jalouse comme une tigresse, si c'est bien comme ça qu'on dit. Elle l'aimait, mais ça ne suffisait probablement pas. Elle l'avait déçu parce que son roman, *Glee Club*, première édition, St. Martin's Press, New York, New York, premier tirage, n'avait pas réussi à exploser, et puis à cause de toutes ces choses inexplicables qui jaillissaient de sa bouche. En sortant du restaurant, elle demanda à son éditeur : « Que se passerait-il si je couchais avec vous ? » À son grand soulagement, l'éditeur accorda à sa question le même faux intérêt qu'il avait accordé aux deux fiches qu'elle lui avait tendues au-dessus du dessert. « Je crois que j'éjaculerais », dit-il avant de s'engouffrer dans le taxi qui l'attendait. « Je vous rappelle très bientôt, Helena. » Et regardez-la maintenant, qui dit : « Quelle différence entre partir à San Francisco et rester ici, à New York, dans une dèche absolue, sans le moindre sou ?

– Pour moi c'est exactement pareil, répondit David, mais à San Francisco, il fait plus chaud et, apparemment, les gens sont plus intéressants. Avec une simple carte de crédit, on pourrait y aller en avion. Andrea m'a parlé d'un bar incroyable et d'un appartement dans lequel elle vivait, et la rumeur dit que la ville entière est construite sur un volcan en activité qu'ils viennent juste de découvrir. Comme les gens flippent pour tout, les loyers sont bas. Sans compter qu'ils ont peur des terroristes.

– Moi aussi, dit-elle, j'ai peur des terroristes. Et j'ai peur de ne pas savoir ce que "trouver un plan" veut dire.

– Ça veut dire te trouver un boulot. Un poste d'enseignante à San Francisco. On ferait d'une pierre deux coups.

— Des pierres, toujours des pierres ! cria-t-elle. Des pierres pour paver le célèbre pont de San Francisco. Le Gate Bridge.

— Le Golden Gate Bridge. » David était en train d'effacer les traces de scotch qu'Helena avait laissées au bout de la baie, comme s'ils pensaient déjà à récupérer leur caution. « Je crois qu'on s'en sortira mieux là-bas, *scratch scratch scratch* », dirent-ils, lui et ses ongles. « Et ta mère, *scratch scratch scratch*, est du même avis. »

La mère d'Helena. La mère d'Helena. Mère, mère, mère. Helena pense à sa mère qui vient lui rendre visite : elle pourrait très bien la jeter dans le cratère du volcan en activité. Et si ces raisonnements étaient faux ? Elle se pencha vers son mari et lui déposa un gros baiser à l'endroit précis où le livre l'avait heurté. C'est ça l'amour, qui va où va l'argent, et pendant ce temps, un volcan ou une ex-petite amie pourraient bien tout faire sauter, comme disent les Américains. Comme tout le monde dit. Il y avait, *il y a*, probablement autre chose dans cette histoire. « Et s'il n'y a pas de volcan ? dit Helena. Qu'est-ce que je vais faire ?

— J'imagine, répondit David, que tu devras enseigner. »

PARTICULIÈREMENT

Dans le salon des professeurs, un panneau disait : « VOTRE MÈRE NE TRAVAILLE PAS ICI », sans doute en référence à la propreté des lieux. En voyant « Salon des Professeurs », Helena s'était imaginé un endroit à la fois sombre et agréable, avec des cocktails et des draperies élégants, et même un vieux film en noir et blanc qui passerait sur un écran, sans le son. En réalité, ce n'était qu'une pauvre pièce avec deux ou trois chaises et des choses scotchées au mur. L'amour est ainsi : des tas d'endroits où l'on peut s'asseoir, mais un sentiment général que la pièce aurait besoin d'un dégrasage en règle, jusqu'à ce que la moindre référence à notre mère ait définitivement disparu. « J'imagine que vous n'avez pas de salon des professeurs en Angleterre », dit Andrea, la responsable d'Helena.

« En effet », répondit celle-ci en déplaçant une chaise.

Andrea remit la chaise en place. « Je crois que vous aimerez ce travail. J'imagine que vous avez beaucoup de choses à leur apprendre. Vous travaillerez l'après-midi et le matin. Entre les deux, vous pouvez venir ici, ou rester dehors si vous fumez.

— Oui, je fume. » C'était la vérité. Elle était originaire d'Angleterre et avait publié un roman intitulé *Glee Club*, ce qui l'avait amenée à décrocher un cours d'expression artistique dans une école privée, même si le mot « amenée » ne correspondait pas exactement à la manière dont elle était arrivée là, et elle préférait parfois utiliser, pour désigner son

travail, le mot « plan ». Tout était une question d'argent, cet argent qui jouait un rôle particulier dans l'histoire d'amour d'Helena. Son mari et elle avaient besoin d'acheter des choses à une fréquence assez régulière. Ce poste d'enseignante ne payait pas beaucoup car, soyons honnêtes, tout le monde se fout éperdument de l'éducation. Mais c'était un emploi provisoire. On avait expliqué à Helena qu'elle travaillerait là jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'argent. Se fiant à sa propre expérience, elle estimait que cela se produirait au bout de neuf jours, environ.

« C'est un travail provisoire, comme je vous l'ai déjà dit », lui expliqua Andrea, qui n'en avait absolument rien dit. « En gros, vous êtes là pour stimuler l'expression artistique des élèves. Vous êtes une facilitatrice d'expression artistique. Compris ? »

Andrea était une des ex du mari d'Helena, et elle avait prononcé ce « Compris ? » comme elle aurait pu dire : *« Le même homme nous a vues toutes les deux nues et c'est toi qu'il préfère, connasse. »*

« Bien sûr que j'ai compris », répondit Helena avec un soupir. Ce genre de choses ne lui était jamais arrivé en Angleterre, et elle n'aurait pas su expliquer la différence, peut-être parce qu'il n'y en avait pas. Certes, l'Angleterre possédait des milliers de châteaux, mais Helena n'avait jamais vécu dans un château, même si ses souvenirs de la vie anglaise lui devenaient de plus en plus doux à mesure qu'elle se retrouvait dans des endroits aussi immondes que celui-là.

« Première chose, une sortie avec les enfants afin qu'ils comprennent les éléments fondamentaux de la migration. Des pies. Le tout parrainé par l'Organisation masculine pour la migration des pies expliquée aux jeunes, qui propose ses services gratuitement. La sortie aura lieu demain, à moins que d'ici là le volcan n'entre en éruption. » C'était la grande blague à San Francisco, depuis que certaines rumeurs prétendaient qu'un volcan sommeillait sous la ville. On venait juste de le découvrir, ce volcan longtemps resté caché mais qui, à présent, recevait sa carte de membre officiel du phénomène géologique connu sous le nom de Ceinture de

Feu du Pacifique. Ce genre de scoop faisait rigoler tout le monde, mais qui sait ? Après tout, c'était peut-être vrai. Un peu comme l'amour : « Regardez-moi ça ! Que va-t-il se passer ? » Du coup, dire : « À moins que d'ici là le volcan n'entre en éruption », était devenu *la blague* à la mode. Par exemple : « À vendredi donc, à moins que d'ici là le volcan n'entre en éruption » ; ou bien : « Je t'aimerai pour toujours, à moins que d'ici là le volcan n'entre en éruption. »

« Donc, demain, je les emmène voir les oiseaux ? » dit Helena tout en se demandant comment elle s'habillerait.

« Mais aujourd'hui, répondit Andrea, vous leur faites une leçon sur les oiseaux. Particulièrement les pies. Vous vous y connaissez en pies ? »

Quand ma mère était jeune, elle se rendit un jour chez une amie pour fêter Thanksgiving et demanda à la mère de cette amie en quoi elle pouvait l'aider. « Tu peux faire un oiseau en beurre », répondit la dame, qui lui tendit alors deux petites spatules et une motte de beurre. Un oiseau en beurre, ça n'est que du beurre modelé en forme d'oiseau décoratif, mais la question reste posée : pourquoi se montrer cruel ? Pourquoi les gens demandent-ils à d'autres gens de faire des choses impossibles ? Pourquoi un tel comportement ? Pourquoi la méchanceté quand il y a mieux que la méchanceté, et plus particulièrement l'amour ? « Oh, je sais tout sur tous les oiseaux », dit Helena, comme si c'était vrai. « Avant de suivre les cours sur la poésie, j'ai d'abord étudié l'ornithologie à l'université.

— En Amérique, répondit la cruelle Andrea, on ne dit pas « à l'université ». On dit « au *college* ». Vous avez des connaissances sur les pies, plus spécifiquement ?

— Je sais deux ou trois choses sur les pies, dit Helena, soudain impuissante. Deux ou trois choses.

— Dans ce cas je garde avec moi les brochures que l'Organisation masculine m'a envoyées », dit Andrea en se levant, hautaine et maigre et hautaine. « Comme on mélange les deux classes, dans une heure vous allez avoir cinquante gamins avec vous. Vous ne pouvez pas fumer ici.

— J'aime avoir une cigarette à la main », répondit Helena en la remettant dans le paquet. « Ça m'aide à réfléchir. Dites-

moi, qu'est-elle devenue, la femme qui avait ce poste avant moi ?

— Son cours sur les expressions idiomatiques était beaucoup trop compliqué pour les gamins. Alors je l'ai renvoyée. »

La porte se referma. Helena se retrouva seule dans la salle. Elle regrettait que la cigarette fût interdite : elle aurait voulu en allumer une et se la planter dans l'œil. Elle courut jusqu'à la bibliothèque de l'établissement, où l'attendait un miracle : *Les Pies. Écologie et comportement de la pie à bec noir et de la pie à bec jaune*, par Tim Birkhead, illustrations de David Quinn, publié par T&AD Poyser, Londres, Royaume-Uni, premier tirage. Une heure plus tard, Helena possédait une liste entière de faits intéressants, qu'elle lut à voix haute. Lorsque Andrea passa dans la classe pour une inspection, les cinquante gamins étaient aussi silencieux qu'intéressés, occupés à plancher sur un exercice d'expression artistique. La première phrase des *Pies. Écologie et comportement de la pie à bec noir et de la pie à bec jaune* était la suivante : « Agréables, astucieuses et agressives, tels sont les termes employés pour qualifier les pies, et tous sont pertinents. » Helena expliqua aux enfants qu'ils pouvaient écrire une histoire agréable, ou astucieuse, ou agressive – au choix.

« Ç'a marché », reconnut Andrea en adressant à Helena un sourire éclatant, tandis que les élèves, en rang, quittaient la salle. « C'est certainement dû à votre accent, bien sûr. Les gamins adorent les accents étrangers. »

— Ce qui expliquerait l'amour délirant que l'Amérique voue aux discours enregistrés de Winston Churchill. » Mais Andrea était en train de lui demander de lui garder son sac à main.

« Gardez un œil sur mon sac pendant que je vais chercher la paperasse. Je crois que vous n'allez pas être payée avant trois mois. »

— D'accord. » Mais lorsque Andrea quitta la salle, Helena ouvrit le sac à main et trouva le porte-monnaie. Il contenait une quantité d'argent ridicule ; elle le prit. Les billets étaient déjà dans sa poche quand Andrea revint avec un gobelet en plastique.

« Vous devez subir un test anti-drogue, dit celle-ci. C'est obligatoire aux États-Unis. Vous allez donc pisser là-dedans. »

En rentrant chez elle, Helena acheta un magnum de champagne extrêmement cher dans une boutique dont le vendeur la dragua effrontément. Elle joua le jeu et vida presque entièrement la bouteille, lourde comme une paire de jumeaux, sur le trajet. « Comment fais-tu pour boire autant de liquide sans pisser ? » lui demanda son mari quand elle franchit la porte de l'appartement.

« Oh mais j'ai pissé, ne t'en fais pas.

— Toutes les filles avec qui je suis sorti dans ma vie buvaient trop. Ta mère m'a expliqué que tu serais sans doute pompette après ta première journée de boulot. Tu es anglaise, mais toutes les Américaines avec qui je suis sorti buvaient trop.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'il n'y a aucune différence ? Même chez les pies, il y a des différences, entre... comment dire ? Entre l'Angleterre et la Californie. Le plumage, notamment.

— Ce que je veux dire, répondit gentiment David, c'est que demain matin très tôt, tu vas devoir emmener cinquante enfants dans la campagne pour observer des oiseaux noirs. Andrea m'a dit que vous aviez rendez-vous là-bas à huit heures tapantes.

— Ils ont une poitrine jaune, répondit une Helena amère, et ne me dis pas que tu n'as pas remarqué, David. Celle d'Andrea est énorme.

— Pour moi il n'y a aucune différence. » David poussa un long soupir, gentil encore une fois. « Je ne crois pas que cette conversation soit très utile. Tu es un petit peu agressive.

— Et toi tu es un petit peu astucieux, et Andrea est un petit peu agréable. Je n'en reviens pas que tu aies parlé à ma mère et à ton ex pendant que je me fatiguais à t'acheter une bouteille de champagne hors de prix.

— Dont tu as bu les trois quarts, et que je n'aime pas.

— Regarde. Regarde-moi : je t'aime et je ne sais pas quoi faire. Je m'inquiète pour l'argent. Ça ne peut pas être de l'amour. » Elle s'affala sur une chaise qu'elle avait achetée sur un coup de tête, pour une valeur, disons, de trois millions de dollars. Sa mère lui avait dit qu'on ne pouvait pas vivre d'amour et

d'eau fraîche, mais Helena ne voyait pas de quoi d'autre elle pourrait vivre. C'est ça l'amour, et c'est bien son problème : vous pouvez le gagner mais vous allez peut-être devoir l'attendre pendant trois mois, alors vous allez le chercher chez d'autres personnes et vous achetez à votre amant des cadeaux qu'il n'aime pas et dont vous buvez les trois quarts. Vous vous en nourrissez et vous craignez de ne jamais en avoir assez. Helena ne pouvait pas supporter cette manière de raisonner, mais malheureusement ne pas supporter cette manière de raisonner ne nourrissait pas son homme non plus.

« Moi aussi je t'aime, dit David en prenant la bouteille.

— Je veux que tu m'aimes moi en particulier. Je ne suis pas comme les Américaines. Je suis une espèce à moi toute seule et je veux que tu sois très pointilleux sur la question, si c'est bien comme ça qu'on dit. Comment peux-tu n'y voir aucune différence ? Est-ce qu'on s'est installés ici pour que tu sois de nouveau avec Andrea ?

— Je ne suis pas avec elle. C'est à toi qu'elle a donné un boulot.

— Elle et ses boulots, je m'en fous. Dis-moi que tu m'aimes.

— Je t'aime, mais je ne suis pas sûr que ça suffise aux gens de ton espèce.

— Alors dis-moi que tu m'aimes et donne-moi cent milliards de dollars. » David secoua la tête. Le lendemain matin, l'excursion n'eut pas lieu, mais pas parce que le volcan s'était réveillé : l'excursion fut annulée pour cause de mauvais temps, si c'est bien comme ça qu'on dit. Il n'arrêtait pas de pleuvoir. Helena demanda à ses élèves d'écrire des lettres à sa propre mère, puis de les lire devant tout le monde – exercice d'expression artistique. Elle dressa une liste des choses qui devaient se trouver dans chaque lettre, mais l'expression restait totalement libre.

« Chère maman d'Helena,

Passer un coup de téléphone de San Francisco à Londres coûte très cher, alors tu devrais plutôt m'appeler. Après tout, c'est toi la maman. Est-ce que mon mari David couche avec la directrice d'Helena ?

Bien à toi,

Laurie. »

« Chère maman d'Helena,
 Tu as l'air méchante. Helena fait du mieux qu'elle peut. Peut-être
 que tu devrais disputer David, pour une fois.
 Je t'embrasse,
 Mike. »

« Chère maman,
 Cesse de demander à Helena de t'appeler. On ne peut pas vivre
 d'amour et d'eau fraîche. Tu es une méchante maman, et peut-être que
 David et Andrea s'embrassent sur la bouche. Que dois-je faire ?
 Ton ami,
 Todd. »

« Chère maman,
 Je veux un cheval pour Noël. »

La petite Margaret n'avait peut-être pas bien compris la nature de l'exercice, mais cela ne faisait rien parce qu'Andrea débarqua et mit fin au cours. « L'argent a disparu », dit-elle en adressant un regard lourd de sens à une Helena complètement affolée. « Vous pouvez jeter ces lettres à la poubelle, les jeunes. »

Jamais Helena ne les aurait appelés « les jeunes », mais il s'agissait peut-être là d'une coutume américaine. « Non, ne les jetez pas ! gémit-elle. Je vais les envoyer à ma mère ! »

Bizarrement, les jeunes se montrèrent cruels, et Helena fut bombardée de lettres en boule et d'avions en papier, comme un acte terroriste perpétré par un pays jusqu'ici très tranquille. « Regarde », commenta Andrea une fois que les enfants eurent quitté les lieux. Helena regarda le point que fixait Andrea, par terre, où gisaient des lettres. « Mais non, regarde, au sens figuré ! » répéta Andrea en ramassant les papiers avec elle. « C'est une expression, "regarde". Ton boulot est terminé. Plus d'argent. Compris ?

— Ma mère ne travaille pas ici, et moi non plus. »

Andrea soupira. « Tu as joué avec le feu, j'ai joué avec le feu, sans argent on joue tous avec le feu.

– Nous aussi on fait donc partie de la Ceinture de Feu », tenta Helena en rangeant un avion en papier dans son sac. « Comme dans la chanson de Johnny Money. “Je suis tombé dans une ceinture de feu machinchose.”

– “Brûlante”, répliqua Andrea. Et c’est Cash. Johnny Cash.

– Agressive. Astucieuse. » C’était la partie « expression artistique », la partie pour laquelle elle allait être payée. Et le troisième mot, quel était-il déjà ? Elle se sentait grosse. « L’argent », dit-elle, avant de regarder par la fenêtre. Tel un océan de vin bon marché, la pluie se répandait partout, humide et saisonnière, comme l’amour. On aime quelqu’un en particulier, mais, sans argent, on ne fait plus aucune différence – on est désespéré. Sans argent, on peut rester à côté de la petite amie d’un autre, juste pour le petit supplément d’amour que ça nous procure. Mais ça ne suffisait pas pour les gens de l’espèce d’Helena, et chaque mot de cet amour qu’elle était en train de perdre semblait encore plus triste dans sa bouche. Chaque mot devenait plus triste, chaque lettre ne représentait plus rien dans son sac à main. « L’argent, dit-elle encore. L’argent, l’argent, l’argent, l’argent, l’argent, l’argent, l’argent, l’argent. »

BRIÈVEMENT

En jouant au golf aujourd'hui, j'ai décapité une pie. *Yes yes yes, oh baby yes*. Ou en tout cas un oiseau – accordez-moi ça – qui a croisé la trajectoire de ma balle. Il est tombé. J'ai traversé la pelouse en me demandant ce que je venais de voir, un petit bout de quelque chose tombé par terre. J'avais fait un beau swing et ma vue est excellente, mais quelquefois, voir ou ne pas voir ne change rien à l'affaire. Le bec de la pie était grand ouvert, comme si elle non plus n'en revenait pas. J'ai ramassé la balle et examiné la tache de sang – un carré parfait. J'ai poussé un peu le corps avec mon pied pour le faire rouler jusqu'à une zone d'herbe plus grasse. Il était tout seul, cet oiseau. C'est ici que je t'enterre, ô créature dont la route ailée croisa mon chemin. Moi seul j'aurai jamais connu ta pauvre petite tête meurtrie.

J'ai grandi dans une de ces maisons qui ont une piscine dans le jardin, une petite cabine où se doucher et se changer avant de plonger dans la piscine, et enfin, ma sœur aînée. Elle avait des petits copains. Quand ils venaient barboter dans notre piscine, en général, je m'en allais, car ma sœur aînée mettait le grappin sur les garçons de telle manière qu'aucune autre fille n'osait plus s'aventurer chez nous. J'avais quatorze ans. Comme les filles se rencontraient à la piscine du club, j'allais là-bas pour les retrouver assises, ces filles plus âgées que moi : rangées de jambes, rangées de lunettes de soleil, rangées d'éclats de rire. Elles me laissaient m'asseoir à leurs

côtés, en sachant malgré tout que je les reluquais. Piètre offense à ma sœur aînée que d'être le seul garçon que ces filles arrivaient à retenir auprès d'elles. *Yes yes yes, oh baby yes.* Je leur passais leurs crèmes. *Yes yes yes, oh baby yes.* Tel fut mon été, tels furent mes deux étés, mes longs week-ends, le soleil éclairant soudain la ville sans raison – mais tout cela, désormais, m'a abandonné. Je n'ai aimé aucune de ces filles. Je ne saurais pas vous décrire ce que me révélaient ces maillots de bain, même si j'ai sans doute observé la chose attentivement, du haut de mes quatorze ans, avec toute cette chair sur mon chemin. *Yes yes yes, oh baby yes.*

Ce dont je me souviens avait pour nom Keith. Il n'était assurément pas le favori, parce qu'aucun garçon n'était le favori de ma sœur aînée, à qui n'importe qui pouvait servir du rhum volé, dans les jolis verres, pendant qu'elle attendait en restant allongée. Comme convenu, en ces rares après-midi où je n'allais pas au club, je me changeais dans la cabine et je nageais tout seul dans la partie la plus profonde de la piscine, tandis que le petit ami barbotait dans la partie moins profonde, où ma sœur aînée se trempait les pieds, et jusqu'au soir lui versait de grandes quantités d'eau sur les jambes, pendant que je circulais dans deux mètres cinquante d'eau et m'extrayais du bassin par l'échelle branlante dès que ma peau ne pouvait plus se plisser davantage. Quatre marches sur l'échelle ? Trois marches ? Cinq ? Je ne saurais vous dire. Cette échelle m'a abandonné au moment, flottant, où j'aurais pu m'extraire de là. Ça été la toute dernière fois, lorsque, après être sorti de la piscine, je suis retourné dans la cabine pour me changer définitivement, juste avant que je tombe terrassé, si terrassé je me sens, si terrassé je suis.

Donnez-moi le nom de l'homme qui n'aurait pas aimé l'homme qui est sorti de la douche pour enfiler son slip, car cet homme-là, je l'aimerai aussi. *Yes yes yes, oh baby yes.* Les épaules trempées, les cheveux sculptés en pointes par l'eau et plaqués en arrière par sa main ornée d'une bague hippie en étain massif ou en argent, cadeau d'une petite amie, souvenir d'un endroit où il s'était rendu avant de croiser ma route pour l'éternité. Malgré ses cheveux couleur des col-

lines qui entourent le club quand la sécheresse les brûle, plus rien n'aurait pu me faire retourner au club. Un torse haletant qui se soulevait indépendamment du reste de son corps, mais mon désir ici est indescriptible : accordez-moi ça. *Yes yes yes, oh baby yes*. Cinq ans de plus que moi, des bras ballants, la serviette désinvolte qui ne cachait rien, le torse bombé et plat à force de vouloir impressionner ma sœur, des poils qui me faisaient encore défaut et qui remontaient dans ma direction comme de la fumée brûlante s'échappant d'une bouche. Ensuite, plus bas vers les jambes, vers le sexe, gonflé d'être resté assis toute la journée près de l'objet du désir mais calmé par la douche, comme je n'en avais encore jamais vu de ma vie. Oh si, certainement dans les vestiaires, ou dans quelque manuel de classe, mais sans succès. *Yes yes yes, oh baby yes*. Je n'avais aimé personne avant Keith et ses bras, avant son visage qui me regardait à peine, le trait fin de son sourire absent quand il s'est ébroué sans crainte. Mais d'où viennent-ils, ceux qui peuvent faire ça, sortir tout mouillés et partager un petit carré de nudité avec le frère de quelqu'un, flatter leur propre sexe pour rien, s'asseoir sur le banc en séquoia et faire sécher leurs pieds là où je n'aurais jamais posé les miens, détruire ma vie comme une chanson pop peut vous détruire le cerveau ? À quatorze ans, je ne connaissais pas l'expression « tomber en pâmoison », et aujourd'hui, je ne me souviens d'aucun autre amour que de ma pâmoison devant lui, jusqu'à ce qu'il farfouille dans ses affaires en vrac et enfile son slip, puis trébuche légèrement vers moi. Il a heurté, doucement, le point de mon corps situé juste en dessous de l'aisselle, oh mon Dieu. Il m'a heurté, doucement, et il a découvert mon existence, et Keith, Keith, Keith a levé les yeux pour me dire cette chose que je viens de m'entendre dire devant l'oiseau massacré pendant son dernier vol :

« Salut. »

Avec son haleine de rhum et cette chemise bleue qui lui avalait le torse, il a remonté sa fermeture Éclair et s'en est allé en éloignant ses chaussures de moi, comme s'il m'avait soudain viré. Brièvement, la porte s'est ouverte en grand, brièvement, elle s'est refermée. Une chanson sortait d'un

poste de radio qui devait appartenir à ma sœur, ou était peut-être crachée à travers une fenêtre ouverte. Cette chanson, c'était « *Come and Get My Heart* », par The L Club, sur leur premier album *Introducing The L Club*, chez L Club Records. Keith a enfilé son slip au moment du deuxième couplet qui fait : « *Yes yes yes, oh baby yes* », le tout sur une basse bredouillant un motif que je pourrais encore vous chanter note par note. Le son a brusquement augmenté quand la porte de la cabine s'est ouverte, puis s'est étouffé tandis que Keith repartait chez lui. Mais, depuis, cette rengaine n'est jamais sortie de ma petite tête. Je n'ai jamais, jamais, revu Keith. Si je téléphonais à ma sœur aînée, elle me répondrait : « Quel Keith ? Keith comment ? Et pourquoi est-ce que tu me demandes ça ? » Ma femme dirait la même chose, comme le refrain d'une chanson idiote. C'est seulement par une matinée comme celle-là, quand les oiseaux sont dehors et mènent leur vie d'oiseau, que dans son coin, en privé, brièvement, on peut perdre la tête. Tout seul, à l'insu de tous, personne d'autre n'est là pour y croire avec moi, à cette manière dont les chemins de la vie se croisent. L'amour c'est ce choc soudain sur votre route, rapide et précis, qui laisse presque toujours un cadavre sur le carreau. J'ai tué l'oiseau et je n'ai jamais revu Keith. Alors je me retrouve seul ce matin, avec du sang sur ma chaussure.

Vous ne pouvez pas savoir à quel point j'aime ce type. Même moi je n'en reviens pas. Est-il possible d'aimer quelqu'un pour toujours sans repenser à lui pendant des années ? *Yes yes yes, oh baby yes*. Est-il possible de perdre quelqu'un qui n'a fait que passer devant vous, un matin, enveloppé d'une serviette ? *Yes yes yes, oh baby yes*. Accordez-moi ça, accordez-moi ce bref instant anéanti en plein vol, puis je l'enterrerai, tristement, et je poursuivrai ma partie.

PROFONDÉMENT

« Laissez-moi vous expliquer ce qui est en train d'arriver aux Juifs », dit le type. Il venait juste de sortir du bar. Il avait renversé plein de liquide sur lui, peut-être du café, qui luisait encore et perlait sur l'immonde tissu cotonneux de son gilet. Il parlait très fort, tout en écoutant de la musique dans son casque, ce qui ne faisait pas de lui le narrateur idéal des tribulations du peuple juif. Nous l'avons tout de même écouté. Lila et moi, juives depuis toujours, avions hâte de savoir ce qui allait nous arriver.

« Ils veulent l'argent, non ? dit-il. Laissez-moi vous expliquer. Ils veulent tout l'argent du monde, pas vrai ?

— C'est vrai », avons-nous répondu. J'étais quasiment fauchée et sur le point de me retrouver enchaînée à un prêt étudiant. Mais c'était vrai : je voulais *tout* l'argent du monde.

« Et tout l'argent du monde se trouve à San Francisco, ou San Fran, comme on dit. Moi-même je vais descendre là-bas comme vigile free-lance, en quelque sorte. Quelque chose de terrible va se produire dans cette ville, quelque chose que les Juifs vont utiliser comme prétexte. Peut-être qu'un immeuble, comme avec les terroristes, va... » Le type enleva ses écouteurs et les laissa pendre autour de son cou, comme ces oreillers absurdes que les gens emportent avec eux dans l'avion. Puis il écarta les bras en croix – on aurait dit qu'il semait des poignées entières de farine – et fit un bruit avec sa bouche, comme un gamin de dix ans imitant une grosse

explosion, ce qui est toujours un problème. C'était très joli à regarder, mais il faut dire que j'étais ivre. Je ne sais pas pourquoi Lila l'écoutait. Elle est toujours gentille.

« Tel que je le vois, ce sera soit des types avec des bombes, soit un volcan. » Dans ses écouteurs, on pouvait entendre une vieille chanson chantée avec enthousiasme par l'artiste original. « Et vous savez comment je le sais ? »

— Un tract que vous avez lu, j'imagine ? dis-je.

— Je pencherais plutôt pour Internet », répondit Lila. Nous nous sommes retournées pour voir si la seule autre personne présente dans la salle avait une idée sur la question, mais le barman, encore furieux contre nous, empilait des serviettes pour bien nous le faire comprendre.

« Toutes les deux, avec vos gros seins, vous vous gourez, dit le type. J'ai découvert ça en observant les oiseaux. Ils se comportent mal à l'approche d'une catastrophe. Vous savez, comme avant les tremblements de terre.

— Mais à San Francisco, demanda Lila, ce ne serait pas plutôt un tremblement de terre qui menacerait ?

— Pas dans ma théorie, répondit fièrement le type.

— Eh bien, voilà une théorie géniale », dit Lila. Elle fit un geste qui aurait pu être une main posée sur le gilet tout taché du type, si elle ne s'était pas trouvée à l'autre bout de la salle.

« Bien sûr, dis-je. Allez expliquer votre théorie aux gens... Et ils annuleront aussitôt le Super Bowl.

— Vous pensez que je suis rigolo et complètement taré », répondit-il avec cette lucidité soudaine et effrayante dont seuls les fous sont capables. Il recula vers les deux portes battantes. « Je suis simplement épuisé. Anéanti par la conscience de ces choses terribles qui vont se produire, et je suis investi d'une mission, celle de révéler ces choses à mon prochain. À San Francisco, mon prochain verra à quel point je suis épuisé, et il chérira le temps qu'il lui reste à vivre avant que les Juifs prennent le pouvoir. Donc profitez-en bien, même si vous ne m'aimez pas et ne m'aimerez jamais. »

Il a remis ses écouteurs dans ses oreilles et nous a laissées plantées là. Nous nous sommes installées dans un box de la salle ; j'ai levé une main à l'attention du patron ; il m'a servi

un autre bourbon. « San Francisco... a-t-il dit en secouant la tête. Et dire que je m'apprêtais à descendre là-bas pour travailler dans le bar de mon frère et ramasser de plus gros pourboires.

– Mais on va vous le donner, votre pourboire, dis-je. À la fin de la journée. »

Le patron poussa un grognement et passa la main sur un écran de télévision éteint qui était suspendu, muet, au plafond. Il le toucha comme pour lui redonner vie. « Ce n'est pas ce que vous m'aviez dit », susurra-t-il tristement. Et Lila changea de sujet.

« Tout le monde a sa propre théorie aujourd'hui, dit-elle. Tu vois la femme qui s'en allait au moment où on est arrivées? Eh bien, elle avait toute une théorie sur le black-jack. Comment gagner à tous les coups. Ça avait aussi un rapport avec les oiseaux, maintenant que j'y repense – mais ses propres oiseaux, dans des cages. »

J'avalai une gorgée. Délicieux. Le bourbon était parfait – mais n'est-il pas presque toujours parfait? « Moi, ma théorie, dis-je, c'est de ne jamais prêter attention aux théories dans les bars. »

Lila me tapota gentiment la main et fit semblant de boire de l'eau. « Tu devrais te trouver un mec comme *lui*.

– Tout ça parce qu'il a dit que tu avais de gros seins.

– Non, pas du tout. » Lila secoua la tête avec une immense douceur. « Passe-lui un bon coup de savon, éteins sa musique et voilà, tu as l'homme qu'il te faut. J'ai toujours pensé que tu irais bien avec un mec apocalyptique. Ça te rappellerait que ce n'est jamais la fin du monde.

– Sauf le jour où elle arrive pour de bon », répondis-je trop calmement, la bouche pleine de bourbon. J'en commandai un autre. Lila me reconfortait, ce qui me rendait malade : c'était elle la malade, elle qui devait être reconfortée. Toujours la même vieille rengaine : elle était malade, à l'article de la mort, et elle souffrait énormément. Inutile de conduire des kilomètres et des kilomètres vers le nord pour essayer d'échapper à ça : deux jeunes femmes boivent dans un bar désert alors que la mort approche, et malgré tout, les hom-

mes continuent de venir vers nous, et malgré tout, nous continuons de les remarquer. La seule nouveauté, c'était à quel point Lila était une fille rare, aussi rare que sa maladie gastro-intestinale, tellement rare que les médecins avaient du mal à cacher leur excitation quand ils débarquaient dans sa chambre. On n'avait connu que huit cas semblables jusqu'ici, me raconta-t-elle un jour, dont sa propre mère, qui était morte sans pouvoir rien y faire, dans la douleur, toussant et hurlant, pour finir, lorsqu'elle s'était rendu compte qu'il n'y avait plus que Lila qui venait la voir.

Après Lila et sa mère, c'étaient maintenant Lila et moi. Elle avait subi une opération inédite dans son genre : on avait déplacé une partie de son intestin, ou une connerie du même style, et, pendant un temps, l'espoir était vaguement revenu. On lui avait dit que d'ici deux ans elle pourrait de nouveau manger, et le jour où elle avait péti, les médecins avaient sabré le champagne pour fêter l'événement dans sa chambre. Ils l'avaient versé dans des tubes à urine, mais comme elle ne pouvait pas boire la moindre goutte et que les médecins étaient occupés, j'avais fini la bouteille toute seule et regardé Lila somnoler dans son lit réglable. Pourtant le bout du tunnel n'est jamais bien proche. Dorénavant, elle se trimbalait avec un bipeur accroché à la taille, au cas où une pauvre âme ayant le même groupe sanguin qu'elle se ferait écraser par un bus et lui offrirait son tube digestif. Mais même cet espoir-là n'était pas de ceux auxquels on peut se raccrocher. Au mieux, on pouvait espérer que l'opération lui permettrait de tenir encore quelques semaines, afin que les médecins puissent en tirer quelque chose et, éventuellement, soigner le prochain malade. À moins de mourir avant, Lila aurait droit à quelques mois et à des souffrances supplémentaires. L'espoir était maintenant dans le camp des médecins, qui étaient beaucoup trop beaux et portaient des vestes en cuir quand je les voyais traverser le parking. L'espoir était dans leur camp mais pas dans celui de Lila, qui pouvait rarement quitter sa chambre.

Elle n'était pas censée être ici, bien sûr, mais tout dépendait de la manière dont c'était demandé. Lila et moi, nous l'avons formulé ainsi : « Pourrions-nous faire le tour du pâté de mai-

sons, et éventuellement nous asseoir sur la pelouse piquante de l'hôpital ? » Les infirmières, les yeux rivés sur la télévision, nous ont donné leur accord sans réfléchir. Au lieu de quoi, on est montées dans ma voiture, on a quitté Seattle et traversé le Puget Sound dans la coque d'un ferry. Ce n'était pas bien loin, mais c'était déjà ailleurs, avec cette ligne de ferry pour seul fil capable de nous ramener au bercail. On a roulé vers le nord, au-delà de Bainbridge et de Kingston, en quête de ce lieu dont le nom nous avait toujours fait hurler de rire : Point No Point. Il y aurait peut-être un nouveau casino, qui sait ? Une fois arrivées là-bas, il était difficile de trouver un endroit où on ne diffusait pas le Super Bowl à fond les ballons. Le plus gros match de football américain de l'année ne nous intéressait pas, et on estimait que ces gens-là n'avaient pas besoin d'encouragements supplémentaires. J'ai donc attendu que le patron du bar sorte pour aller chercher quelque chose, puis je me suis emparée d'un des gros fauteuils, je l'ai brandi au-dessus de ma tête et j'ai cogné plusieurs fois l'écran de télévision jusqu'à ce qu'il crache des étincelles, cependant que Lila, debout sous le panneau vert « EXIT », faisait le guet. Si elle apercevait le patron, elle devait me dire un message codé. Et ce message codé était : « Merde ! Voilà le patron. »

Laissez-nous prendre notre pied. Le dimanche du Super Bowl, personne n'aurait pu nous arrêter. Le père de Lila était mort le jour où quelqu'un l'avait tué, et son mari s'était tiré une balle bien avant qu'elle tombe malade, après une dépression nerveuse au cours de laquelle il avait passé son temps à pleurer et à jouer au golf tout seul sous la pluie. Non, elle et moi on avait autre chose en commun. Elle et moi on était taillées dans la même étoffe, un drôle d'édredon furieux. Puis elle est partie, elle est tombée malade comme sa mère, et j'ai dû me mettre à boire pour nous deux. « Les maladies ? » m'entendais-je hurler à la face des émissions scientifiques nocturnes de la télévision, la seule chose regardable après les heures de visite. « Pourquoi n'a-t-on pas encore guéri les maladies ? Vous les scientifiques, oubliez un peu vos étoiles de mer et *aidez-nous* ! J'exige solennellement que toutes les personnes douées en maths débarrassent le monde des ma-

ladies. Nous autres, nous vous écrivons des poèmes épiques et nous les relierons tous ensemble pour en faire une belle brochure.» Et je pleurais, et je m'endormais dans le sweat-shirt d'Adam, et je me réveillais, et je démissionnais de mon boulot.

« Raconte-moi une histoire, me dit-elle. Je suis sûre que tu penses à Adam.

— Alors je vais te raconter une histoire sur lui. Il était une fois un beau matin où nous étions tous les deux en train de caver dans l'ancien appartement de Steve, à South King. Ce jour-là, Andrea est passée nous voir avec son mec, celui qui est devenu fou à lier.

— J'ai appris qu'il s'était rétabli depuis.

— C'est moi qui te l'ai appris, moi qui suis en train de raconter cette histoire. Il faut dire que cinq pichets de margarita, ça fait beaucoup. Andrea et Machinchouette dormaient sur le canapé, et toi dans ta chambre. Par je ne sais quel miracle, j'étais quand même assez en forme pour nous préparer du café et des gaufres à la banane. »

Lila sourit à l'évocation des gaufres, plissant ses lèvres sublimes en pensant avec délice au simple fait de manger quelque chose. « Et ? dit-elle.

— Et du bacon », répondis-je, même si ce n'était pas vrai. Le bacon, c'était le cadeau que je lui faisais. « À ce moment-là, *knock knock knocking on Steven's door*, on entend des coups à la porte de chez Steven. Et derrière cette porte se trouvait Adam, torse nu et tenant à la main ses très vieilles chaussures.

— Comment as-tu fait pour ne pas l'embrasser et passer les six années qui ont suivi à ses côtés ? Franchement, Allison, déjà torse nu aurait suffi à la plupart des filles. Mais torse nu et avec de vieilles chaussures à la main ? Mais c'est encore mieux qu'un médecin juif !

— Mieux que tes médecins, oui. » J'avais le droit de dire ça, et pas seulement parce que c'était la vérité. Je n'étais pas la seule à savoir à qui s'accrochait l'espoir.

Lila recracha son eau dans un pot de fleurs posé sur une étagère au-dessus d'elle et garda le verre contre sa joue, comme si elle venait de se siffler un cocktail. « Tu sais quand j'ai ar-

rêté avec les médecins ? dit-elle. Est-ce que tu sais quand j'ai arrêté de penser à ma vie pour me dire : bon, si ça peut rendre heureux les médecins d'apprendre quelque chose ? Eh bien, le jour où le beau gosse, mis à part le gros bouton qu'il avait sous l'œil, m'a fixée du regard et m'a dit : "nomenclature binomiale." »

Elle m'avait raconté cette histoire mille fois. « Un nom composé, répondis-je.

– Un nom à deux noms. Me regarder mourir et gaspiller sa salive avec du latin qui n'est même pas du latin... "D'accord, d'accord", je lui ai dit, mais il n'a pas compris, ce qui était encore un mauvais signe.

– Comme un oiseau qui soudain se comporte mal. »

Elle m'a souri franchement. « Ou une tronçonneuse devant la fenêtre. » Lila et moi avions partagé la même chambre à l'université. Un soir, on avait passé la nuit à picoler une boisson inventée dans les années 30 qui s'appelait le Suffering Bastard, « le Bâtard souffrant ». On avait presque terminé les bitters et le brandy lorsque, tout à coup, on a entendu un bruit inquiétant dehors. Il était tard, très tard. On a jeté un coup d'œil par la fenêtre : sur le parking, deux garçons brandissaient des tronçonneuses en nous regardant. On a poussé des cris et appelé la sécurité du campus : les vigiles sont arrivés, enthousiastes, pour découvrir que les garçons manipulaient des télécommandes munies d'antennes, que le bruit provenait des voitures miniatures sur le bitume, et qu'ils nous observaient uniquement parce que les rideaux étaient ouverts et qu'on était toutes les deux en petite culotte. En plus, on les connaissait, c'étaient Joe et l'ami de Joe, Machinchouette. On n'était pas en position de force, mais Lila avait quand même trouvé le moyen de s'engueuler avec le service de sécurité du campus.

« Tu étais très remontée, lui dis-je en vidant un énième bourbon.

– C'est vrai, concéda-t-elle à contrecœur. Mais tel que je l'avais perçu, et tel que je le perçois encore aujourd'hui, ces types étaient débiles et méritaient d'être attrapés, tronçonneuse ou pas. Enfin quoi ! Dix ans plus tard, le Super

Bowl existe toujours ! Est-ce qu'ils pensent sincèrement que j'ignore pourquoi il y avait si peu de médecins à mon étage aujourd'hui ? »

Je l'ai regardée : elle était fabuleuse. Elle m'a donné envie d'avoir une héroïne dans ma vie. « Tu as une héroïne, Lila ? » lui ai-je demandé en entendant mon bourbon s'entrechoquer avec la mélodie de son nom.

Elle m'a lancé le regard que je me serais lancé si j'avais été à ma place. La soirée avec la tronçonneuse fut la dernière vraie soirée amusante que nous ayons passée ensemble. Sa mère mourut deux mois plus tard et, après cela, quelle que fût la boisson, nous étions les Bâtardes souffrantes. « C'est toi mon héroïne, m'a-t-elle dit. Parce que tu m'as emmenée ici et parce que je ne trouve pas de meilleure réponse. Arriver enfin à Point No Point reste encore la dernière chose qui ait un sens. Tu sais que les infirmières m'ont demandé de noter ma douleur sur une échelle de un à dix ? J'ai commencé par leur donner des chiffres au hasard. À celle qui porte des boucles d'oreille que j'ai toujours envie de lui arracher, j'ai répondu qu'on ne peut pas dire "dix", parce que si quelqu'un te colle une grande baffe, tu auras forcément plus mal.

— Je ne te giflerai pas, moi.

— Quelqu'un a écrit "De confession juive" sur mon dossier, alors on m'a envoyé un rabbin qui, je te promets, avait l'air de ne pas avoir encore fait sa bar-mitsva.

— On t'a envoyé un rabbin ?

— Tu l'as dit bouffi. Il avait les cheveux bouclés, comme tout rabbin qui se respecte, et c'était son premier poste après l'école rabbinique. »

Je fis signe au patron, qui raccrocha le téléphone et s'approcha en faisant la gueule, sans bouteille. « Et qu'est-ce qu'il t'a dit ? »

Lila cligna des yeux très lentement, ce qu'elle faisait toujours quand elle était ivre, au même titre que son geste avec le verre d'eau vide. « Il m'a dit que j'étais une très jolie fille. Il m'a dit que j'étais magnifique.

— Il va falloir y aller, les filles, dit le patron. On ferme.

— Il est midi, répondis-je.

— Tony m’a autorisé à fermer, dit-il. C’est le dimanche du Super Bowl aujourd’hui... Même les Indiens s’arrêtent de picoler. Et j’ai déjà eu ma dose d’emmerdes. La télé est foutue et je dois être le seul mec au monde à se retrouver dans un bar sans pouvoir regarder le match. Il faut que j’appelle Tony toutes les cinq minutes pour connaître le score.

— Il n’y a pas de justice en ce bas monde, dis-je.

— Oui, je sais, je sais. Mais ça m’emmerde encore plus pendant le match.

— On ne veut pas le regarder, nous, dit Lila. On veut discuter avant que je crève.

— Écoutez-moi ça ! Madame et son pauvre petit drame », dit-il avant de s’en aller derrière le comptoir pour récupérer un flacon de lotion. « Ne faites pas semblant de me trouver sympa, d’accord ? Quand vous êtes arrivées ici, vous avez *lourdement sous-entendu* qu’on coucherait tous les trois si je vous payais une tournée. Je me suis exécuté, alors même qu’une de vous deux voulait simplement de l’eau, et vous vous êtes aussitôt foutu de ma gueule. Alors fermez-la avec votre manque de justice dans le monde ! La justice, c’est que vous vous tiriez du bar n°6 du casino de Point No Point. Et illico presto. »

Lila se leva et chancela, ce qui était à la fois nouveau et mauvais signe. Le patron grimaça et étala une belle quantité de lotion sur ses mains. « Tu n’as pas bien compris, lui dit-elle. Je vais t’expliquer ce qui arrive aux Juifs. Jamais jamais jamais jamais jamais jamais jamais deux filles n’entreront dans un endroit comme celui-ci, ni dans un autre, pour coucher avec toi... » (elle jeta un coup d’œil à son badge) « ... Gus. C’est terminé. Oublie tes fantasmes de film porno et tes mecs qui se font des plaquages en plein air. Tu as besoin d’appeler Tony toutes les cinq minutes pour suivre la partie ? Alors va plutôt faire des plaquages sur Tony. Si tous les hommes baisaient ensemble chaque fois qu’ils sont en colère, il y aurait moins de souffrance dans le monde.

— Qu’est-ce que tu racontes ? dit le patron. Tu es encore plus tarée que notre ami aux écouteurs, et en plus tu ne bois même pas. Qu’est-ce qui te prend ? »

Lila lui lança le même sourire qu'elle avait adressé à son mari le jour où il avait acheté le fusil. « Pour la chasse, avait-il expliqué. Pour tuer les oiseaux. » Puis elle déboutonna son chemisier, qui était vert, en soie, pas pratique en cas de pluie – or il pleuvait tout le temps dans cette partie du monde. Dans l'armoire de sa chambre d'hôpital, comme une mauvaise blague, il y avait une série de vêtements somptueux, prêts à affronter la vie mondaine et nocturne. Dès que j'ouvrais l'armoire, les cintres s'entrechoquaient, agités par le souffle d'air comme si Lila était déjà morte et que c'était son fantôme qui décidait ce qu'il allait porter. « Regarde un peu », dit-elle en continuant de se déboutonner. Elle n'avait pas de soutien-gorge, n'en avait jamais eu besoin, sauf, bien sûr, pendant deux années au lycée, jusqu'à ce que, sur le terrain de foot, alors que le crachin tombait dans notre rhum, je lui dise qu'elle devrait simplement arrêter d'en porter. Sous la soie, la cicatrice de sa dernière opération serpentait entre ses deux seins, et une spirale, large et affublée de méchants crocs, qui descendait jusqu'à son ventre pâle et engloutissait son nombril. Bizarrement, on avait dû lui faire une spirale sur la peau. Bizarrement, la chose s'était avérée nécessaire. Je l'avais vue des milliers de fois, cette spirale, depuis le jour dans la salle d'attente où ils n'avaient pas voulu que j'entre et où je l'avais entendue émerger de son anesthésie en hurlant, en hurlant sans cesse, jusqu'à ce que je décide d'entrer coûte que coûte. La salle d'attente ressemblait à un *blind date* organisé au sixième étage : chacun se demandait ce qui n'allait pas chez les autres, mais Adam n'était déjà plus là, tout comme l'innommable mari de Lila. Aussi étais-je la seule personne présente pour elle, et elle la seule présente pour moi. Chaque fois que je voyais cette cicatrice, je repensais à ce que la télévision dans sa chambre diffusait. Une infirmière l'avait allumée pour lui faire un peu de compagnie, pendant que je lisais des magazines dans la salle d'attente, puisque je n'étais pas de la famille. La télé diffusait un reportage scientifique sur des gens qui, après avoir trouvé un ours blessé dans une forêt reculée, avaient utilisé une technique scientifique pour le ramener à la vie ; désormais, l'ours voyageait avec

un cirque et faisait tenir des objets en équilibre sur sa tête. Pourquoi ne les laisse-t-on pas tranquilles ? Pourquoi ne les laisse-t-on jamais tranquilles ? Je n'en croyais pas mes yeux, qu'on montre un truc pareil à l'écran, et Gus n'en a pas cru ses yeux non plus quand il a vu le ventre de Lila. Sans dire un mot plus haut que l'autre, il nous a laissées tranquilles. Lila s'est rassise et a reboutonné son chemisier. « Il faut que j'aille aux toilettes », dit-elle en mettant le doigt dans la déchirure de son sac à main.

« Tu veux que je t'accompagne ? » dis-je. Il lui arrivait toujours des choses horribles dans les toilettes, comme vous pouvez l'imaginer, et je les avais toutes vues.

« Je vais juste me laver les dents », répondit-elle en sortant sa brosse à dents. « J'ai mauvaise haleine. »

Elle se retira derrière les plantes ; je posai ma tête sur la table et me mis à pleurer. Lorsque Adam s'était installé chez moi, on avait acheté un globe terrestre dans un vide-grenier et on s'amusait à le faire tourner ensemble dans le lit. J'arrêtais le monde en posant un doigt dessus, et Adam, la bouche puante de drogue, me racontait des choses sur chaque endroit, certaines inventées, mais la plupart provenant d'un instituteur de son enfance qui avait une aura incroyable. Néanmoins, rien dans ce monde ne m'avait préparée. J'aurais été incapable d'imaginer une seule seconde à quoi ressemblerait cet instant, et ce qu'il provoquerait chez moi ; aussi me suis-je dit que j'allais pleurer une minute, jusqu'à ce que j'entende une bouteille que l'on posait sur la table, et Lila qui s'asseyait à mes côtés.

« Je vais te préparer un verre, chérie », dit Lila. Mais ce n'était pas Lila. Elle était plus vieille, beaucoup plus vieille, et vaguement cool, avec un châle que je pourrai m'acheter le jour où je n'aurai plus aucun crédit à rembourser. Ses doigts ressemblaient à des arbres dans un parc, et elle attrapa tout en même temps : le vermouth et le Campari, un shaker, et trois jolis verres, par les pieds.

« Vous êtes la femme qu'on a vue en arrivant ici, dis-je.

— Je viens de parler avec ta copine », acquiesça-t-elle en dévissant le bouchon du vermouth. « Je lui ai exposé ma théorie sur le black-jack. »

L'alcool rendait l'affaire compliquée. « Vous travaillez ici ? » lui ai-je demandé.

Elle a fait un bruit qui s'apparentait tellement à celui d'une poule de basse-cour que soudain la mère de Lila m'a terriblement manqué, une fois de plus, avec sa manière de renverser du pistou sur son chemisier tout en n'arrêtant pas d'en redemander. « Je n'appellerais pas ça *travailler*, dit la femme. Je suis en train de claquer tout mon argent. Ce n'est pas bien payé. Comme tu le sais bien, c'est calme aujourd'hui, du coup je suis passée ici et je t'ai vue pleurer comme si tu étais au bout du rouleau. Je suis donc ici pour servir d'exemple, et je vais te préparer un cocktail qu'on appelle un Old Pal, "un Vieux Copain" – Campari, vermouth et bourbon comme tu aimes, mais en bonne et due forme, histoire que ce soit plus chic quand tu le bois, comme tu le sais bien. »

J'ai regardé cette femme et j'ai aussi vu l'infirmière qui s'ennuyait, et Adam, et ces garçons qui s'amusaient à faire rouler des petites voitures à quatre heures du matin. Ç'a été pour moi la révélation classique : *ils sont tous fous*. « Il y avait un autre type ici qui voulait servir d'exemple, dis-je. Il avait une théorie.

– Tout le monde a sa propre théorie », répondit la femme. Elle se mit à agiter le shaker, et j'ai compris, au bruit, que la glace était déjà dedans. « Ce type, qu'est-ce qu'il vous a fait ?

– Il n'a fait que me rendre nerveuse. » Lila mettait du temps et la question me taraudait : devais-je commencer à m'inquiéter ? Puis, comme par miracle, elle a ressurgi et s'est traînée jusqu'à notre table en longeant les plantes.

« C'est la fête ! s'écria la femme en ajoutant du Campari.

– Je suis de retour, et vous l'êtes aussi, dit Lila en rangeant sa brosse à dents. Voilà la femme du black-jack, Allison. On a parlé de sa théorie en arrivant ici.

– Comme vous le savez, intervint la femme, j'ai des oiseaux en cage, offerts par un charmant jeune homme qui aime dessiner. Le genre de garçon qui vous plairait beaucoup, les filles.

– Fini, pour moi, les garçons, dit Lila. Sauf Sidney Poitier.

– Je l'ai rencontré une fois, dans ma période hollywoo-

dienne. Pas ton genre.» Elle se tourna vers moi : ses yeux ressemblaient à deux glaçons luisants, tranchants, jolis et destinés à ne pas durer. « Non, ce qu'il te faut, dit-elle, c'est mon ami aux oiseaux. Parfois, il se comporte mal, comme ses oiseaux, mais tu apprécieras le bonhomme.

— J'expliquais à Allison qu'elle avait besoin d'un homme apocalyptique.

— Peut-être qu'elle a besoin des deux à la fois, répondit la femme. Un garçon apocalyptique qui dessine.

— Même avec le bon mec, je foutrais tout en l'air. Je m'enrôlerais dans la marine marchande sur un coup de tête et je larguerais les amarres au moment précis où il aurait besoin de moi. Ou alors, on ferait un enfant que je rangerais par erreur dans mon sac à main. Les types bien, je les jette toujours, et je me garde les mauvais sur le dos comme des presse-papiers. J'ai beau savoir qu'ils ne sont pas faits pour moi, je vais quand même vers eux.» J'ai posé un doigt sur une serviette carrée et je l'ai fait glisser sur la table comme une péniche. « Je vais vers eux.

— C'est vrai », dit Lila. Cette discussion lui remontait le moral, et ça se voyait. La première fois qu'elle était tombée malade, il y avait à l'époque un livre sur le paradis qui marchait très bien. Pendant qu'elle languissait à l'hôpital, j'avais tenu toute la nuit à coups de cafés, en remplaçant le mot « paradis » par « Las Vegas » chaque fois que je tombais dessus dans le livre. « Parfois, quand je suis seule, je sens une douce chaleur m'envahir et je sais que ma mère est à Las Vegas, en train de penser à moi. » Elle avait le même sourire, à présent. « Comment vous appelez-vous, déjà ? demanda-t-elle à la femme.

— Qu'est-ce que tu dirais de Gladys ? répondit Gladys.

— Bon, Gladys, dit Lila en m'enveloppant de son bras. Un jour, Allison, ici présente, a rencontré un garçon qui s'appelait Adam. Il était complètement défoncé le jour où il a frappé à la porte pour demander de l'argent. "J'ai besoin d'argent", disait-il. Et vous savez ce qu'a fait Allison ?

— Je lui ai donné des gaufres, dis-je. Comme il n'arrêtait pas de demander de l'argent, je lui ai dit que s'il ramassait toutes les feuilles mortes de mon jardin, je lui filerais un dollar.

— Et ce n'était même pas son jardin, intervint Lila. Elle voulait simplement le voir se pencher en avant. » Gladys éclata de rire et nous fit passer les Old Pals. Dans la lumière du bar, ils avaient une teinte rose. « Je ne peux pas boire, dit Lila.

— Je me disais bien que tu avais l'air trop malade pour boire, répondit doucement Gladys. Ne t'en fais pas, chérie. Comme tu le sais, une femme a toujours l'air classe avec un verre devant elle, qu'elle le boive ou non. Alors garde-le. » Elle leva le sien pour lancer un toast. « Aux lendemains qui chantent !

— Je ne sais pas, dis-je. C'est encore dans longtemps, les lendemains, Gladys. Que diriez-vous plutôt de : "Défaite aux païens !" ? C'est le toast qu'on nous apprenait en sixième.

— À l'époque, Allison était un Gus en version maussade, expliqua Lila. Elle errait dans les couloirs comme un fantôme et elle avait une théorie selon laquelle elle devait absolument porter des cravates d'homme. Mais ça ne passait pas très bien au lycée Gene Ahern. Les gens se moquaient d'elle, et elle leur répondait. Elle était la brebis galeuse.

— Et qu'est-ce qui a tout changé ? » demanda Gladys.

J'ai regardé Lila et j'ai vu le menton de sa mère, le front plissé de sa mère quand on dépassait l'heure du couvre-feu et qu'on rentrait en douce par la porte de derrière. C'était tout ce qui restait d'elle. Pendant un temps, à l'université, j'avais fait des films expérimentaux, si c'est bien comme ça qu'on dit. On se bourrait la gueule, on déchirait des pages de *L'Anthologie Norton de la poésie* et on les lisait à voix haute devant la caméra du père de Lila en prenant des voix idiotes. Tout ça n'avait aucun sens, mais on aimait ces films à en pleurer, ces films qui s'adressaient à un public d'élite — après tout, on n'était pas le Peuple élu pour rien. Qu'est-ce qui pouvait nous arriver ? Qu'est-ce qui pouvait arriver ? « Ce qui a tout changé, c'est le jour où je t'ai rencontrée, lui dis-je. À partir de là, tout a changé.

— Qui se ressemble s'assemble... » ajouta Lila en me prenant la main.

Gladys sirotait son cocktail. « Et ce mec qui voulait de l'argent, qu'est-ce qu'il est devenu ? me demanda-t-elle. Lui aussi, il t'a changée ?

— Lui, c'était une erreur, s'empressa de répondre Lila.

— Une erreur, oui », dis-je, mais ça ne m'a pas aidée, pas plus que le verre que j'étais en train de finir. Se pardonner une erreur est une chose. Mais si on sait sur le moment qu'on est en train de commettre une erreur, alors comment se pardonner soi-même ? En faisant irruption dans ma vie, ce garçon, Adam, m'avait laissé une cicatrice en spirale, mais de la part de quelqu'un qui avait surgi avec ses chaussures à la main, on aurait pu s'attendre à un passage maladroit. J'ai regardé Lila, incapable de boire ce qu'elle avait sous les yeux. Je m'étais longtemps dit qu'on ne connaîtrait jamais de situations comme celle-ci, moi ivre et elle sobre, tant qu'elle ne tomberait pas enceinte et que certain garçon n'aurait pas disparu de ma vie. Mais non : elle était malade et le garçon avait disparu de ma vie. « Il est mort, dis-je.

— Il n'est rien du tout, rectifia Lila. Il est moins que rien.

— Impossible d'être moins que rien, dis-je. Dieu merci. Il s'est tué sans se soucier de moi une seule seconde. Il m'a abandonnée comme une vieille chaussette. » Je me suis entendue parler. Il arrive qu'on parle en croyant transmettre quelque chose, mais en réalité on ne transmet rien du tout. Comment pourrait-il en être autrement ? « Il disait qu'il se sentait heureux chaque fois qu'il me regardait dans les yeux, dis-je. Pourtant, il ne le faisait presque jamais. Je lui ai dit que je le retiendrais toute la nuit pour m'assurer que rien ne lui arriverait, et il ne lui est rien arrivé. Je pensais pouvoir le garder auprès de moi parce qu'on devrait tous connaître un grand amour impossible. Mais il s'est couché dans la baignoire et puis il est parti, se sentant coupable d'un truc dont je n'étais même pas au courant. Six années. Je pensais faire toutes ces choses avec Lila quand elle tomberait enceinte, pas malade. Point No Point, on disait toujours. Point No Point ou la mort ! » Je me suis levée et j'ai posé la main sur la télévision cassée, simplement pour avoir un peu de calme et de repos. Les plafonds étaient couverts de miroirs, sans doute avec des caméras derrière pour surveiller l'argent. Mais de l'argent, je n'en avais toujours pas. « Comment a-t-il osé dire que tout était absurde ? » dis-je en me rasseyant pour boire

l'Old Pal de Lila. « C'est tout aussi absurde de boire, mais regardez, je le fais quand même. »

Gladys n'avait pas l'air surprise. Elle termina également son verre et me lança un soupir surnaturel. « Toi aussi, tu vas mourir ? demanda-t-elle à Lila. Quand ça, chérie ? »

Lila lui fit de nouveau son sourire magnifique. « Vous n'êtes pas censée me poser cette question. D'ici un mois peut-être, à moins que mon bipeur sonne, auquel cas il y aura une nouvelle opération, et un mois de gagné. Ensuite, Allison suivra un doctorat sans moi et elle étudiera la poésie. Elle a obtenu son prêt, elle est fin prête, on attend juste que je passe l'arme à gauche.

— La poésie ? demanda Gladys. Tu vas claquer ton argent plus vite qu'au black-jack.

— Allison, au lycée, elle était plus Wallace Stevens que Sidney Poitier, dit Lila. Vous connaissez le poème de Stevens sur les différentes façons de regarder un oiseau ? Elle les connaissait toutes par cœur. Combien y en avait-il, Allison ?

— Treize, répondis-je. *« Ô vous, minces hommes d'Haddam, pourquoi aller imaginer des oiseaux d'or ? Mais voyez donc : le merle marche entre les jambes des femmes qui sont près de vous. »*

Lila me prit la main et appuya sur l'ongle de mon pouce jusqu'à ce qu'une tache blanche apparaisse. « Un fantôme », m'avait-elle révélé le jour de notre rencontre dans l'escalier B. « Un fantôme habite dans ton ongle. »

« Vous avez faim, les filles ? demanda Gladys.

— Je ne peux pas manger, répondit Lila.

— Elle ne boit pas, elle ne fume pas... Qu'est-ce qu'elle fait ? dit Gladys, faisant référence à une célèbre rengaine de notre jeunesse. Si tu pouvais manger, chérie, qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Un gâteau », avons-nous répondu en chœur. Lila avait toujours adoré les gâteaux.

« N'en jetez plus », gloussa la femme. Elle farfouilla sous son châle et fit apparaître un gâteau dans le bar n°6 du casino de Point No Point. Une petite tranche, posée sur une assiette en carton et recouverte d'un film plastique transparent, comme un vieux reste d'anniversaire. Cette femme était une

prophétesse. « Allez, une bouchée ! Ça ne va pas te tuer, dit-elle à Lila. Pas plus vite, en tout cas. »

Lila défit le film plastique et lécha sur son doigt un peu de sucre glace. « Quels sont les autres vœux que vous pouvez exaucer, Gladys ? » demanda-t-elle.

Gladys tendit le bras vers la ceinture de Lila et montra son bipeur. « Tu ne vas pas me croire, mais je peux le faire sonner et prolonger ton espérance de vie si l'opération réussit.

– Mon cul, dis-je.

– J'ai fait le gâteau, répondit Gladys. Je vous ai préparé un cocktail, comme vous le savez – autre miracle, et pas des moindres. Tu veux vivre plus longtemps, Lila ? Ça ne va pas être de la rigolade, mais j'ai comme l'impression que vous saurez quoi faire de votre temps, les filles.

– Vous êtes folle et je vous demande de vous arrêter, dis-je.

– Je ne crois pas. Si je m'arrête, je ne suis pas sûre que vous soyez prêtes. »

Lila a jeté un coup d'œil vers Gladys, puis vers moi, puis vers le gâteau. Ça m'a rappelé les fois où j'attendais qu'Adam me réponde : « Moi aussi je t'aime », ces moments paisibles où, soudain, il ne s'agit plus de plaisanter. On en avait déjà connu, des moments comme ça, en général dans des bars. Là, c'était exactement la même chose. « Oui, finit par répondre Lila. Mais vous pouvez vraiment le faire ?

– Il n'y a qu'une manière de le savoir, répondit Gladys en se relevant. Mais non, qu'est-ce que je raconte ? Il y a plein de manières de le savoir. C'est un risque à prendre.

– On prenait déjà un risque en venant ici, dit Lila. Quelles sont les probabilités ? »

Gladys ne répondit rien, ou alors nous n'entendîmes pas à cause du bipeur qui se déclencha. Il bipait. « Oh mon Dieu, dit Lila calmement. Si tout ça est vrai, il faut que j'appelle l'hôpital. Je dois leur téléphoner et aller voir.

– Il y a une cabine au fond, a indiqué Gladys.

– Je t'accompagne », ai-je dit. Lila s'est levée en chancelant et s'est penchée contre moi, les yeux rivés sur la vieille femme assise à notre table, et j'ai senti une vague de chaleur

que les cocktails ne pouvaient pas dissiper. C'était de l'amour, je le savais pertinemment. Nous avons quitté le bar. Nous n'avons plus jamais revu Gladys. Il s'agissait peut-être d'un dysfonctionnement de l'appareil, je le savais aussi, mais c'est toujours comme ça. Lila a mis des pièces dans le téléphone, situé près des machines à sous parce que les gens se foutent bien de savoir comment on leur prend leur argent. J'ai regardé Lila parler à quelqu'un du même air avec lequel elle avait montré sa cicatrice à Gus, et je l'ai aimée, là-haut dans le Grand Nord. C'est ça l'amour, s'asseoir avec une personne qu'on a toujours connue, dans un endroit qu'on a choisi, et la regarder vivre, puis finir par se lever parce qu'il est l'heure de partir. De sa propre vie, on se fout complètement. Pourquoi devrait-il changer, l'amour que l'on ressent, quelle que soit la mort qui nous attend ? Lila m'a souri, elle a levé son pouce et raccroché au nez du type à l'autre bout du fil.

« Ils sont très en colère contre toi, dit-elle avec un grand sourire. Mais ce n'est pas une blague, en tout cas. On peut attraper le dernier ferry et je peux me retrouver dans d'atroces souffrances d'ici demain après-midi.

— Qu'est-ce qu'on attend, alors ?

— Tu penses que Gladys est une sorte de...

— Elle m'a dit qu'elle était là pour servir d'exemple. Je te promets que je mènerai une enquête approfondie pendant que tu seras sous anesthésie, Lila. Mais en attendant, allons-y, grouillons-nous !

— Regarde-toi deux secondes, répondit-elle en ouvrant la marche. Tu es trop bourrée pour conduire. » Elle applaudit, comme elle le faisait à chaque anniversaire, quand les bougies arrivaient, nimbées de lumière, et que ses amis, toujours moins nombreux avec les années, entonnaient la rengaine habituelle. « Ça fait des siècles que je n'ai pas conduit. Hourrah ! »

Hourrah. Nous voilà donc dehors, au milieu de cet après-midi étrange. L'air était humide et difficilement respirable. Quelques mouettes, venues d'on ne sait où, mangeaient des morceaux de poulet frit jetés aux ordures par le casino et, non loin des nuages en forme de spirale, je vis un oiseau d'une

autre espèce voler contre le vent – mais il ne réussit qu'à repartir dans la direction opposée. Lila prit les clés.

« Allez ! cria-t-elle. Suis-moi ! »

Le disque était, bien sûr, le même qu'à l'aller, au cours de notre folle remontée vers le nord, et je tambourinais contre la vitre pendant que Lila démarrait en trombe. « *Tu ne sais pas ce que c'est* », disait la chanteuse, qui avait certainement fait pire dans sa vie que de bander les poignets sanguinolents d'Adam dans des serviettes données par la mère de Lila. « *Tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer quelqu'un comme je t'aime.* » La version originale de cette chanson avait été commise par une bande de Blancs au sourire éclatant, mais celle que l'on écoutait, Lila et moi, était chantée par une femme qui rendait l'ensemble autrement plus puissant et sage. J'ai monté le son pour la laisser s'exprimer. J'avais passé ma vie à conduire dans ma ville, aux côtés de Lila, en écoutant la pop music nous dire ce qui se passait et à quoi ça ressemblait, et je n'avais jamais eu envie de faire autre chose. On a rejoint l'autoroute et filé plein sud en reprenant la chanson en cœur, tandis que l'hiver s'énervait de plus en plus autour de nous. « *Tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer quelqu'un comme je t'aime* », et on a refait le trajet à l'envers, sur la seule route boisée possible, en faisant le plein à Bainbridge sans payer, ce qui est une chose de plus en plus difficile à faire, soit que les gens naïfs aient été massacrés jusqu'à l'extinction totale, soit qu'ils se soient cachés dans des parties plus reculées du globe. Lila braquait le volant à chaque virage et le disque s'est terminé, une fois de plus, mais même cela s'est avéré un mauvais rêve. Les filles sont toujours perdantes le dimanche du Super Bowl, quelle que soit l'issue du match.

Les Juifs ne sont pas des insulaires, si l'on excepte Manhattan, avec ses nombreux ponts qui permettent de s'en échapper, son réseau ferré souterrain secret et ses taxis que la loi oblige à vous déposer où vous voulez. Nous préférons la terre ferme, puisque nous n'avons jamais su quitter un endroit facilement. Nous traînons dans l'entrée de chez mes parents une fois que le dîner est terminé, nous nous agglutinons dans la nef de la synagogue, et puis les bakchichs à la

frontière ne marchent jamais, et nous finissons toujours par donner nos chaussures avant de monter dans le train. Personne n'a jamais pu la guérir une bonne fois pour toutes, cette peste dont on nous a accablés, et après le dernier virage, Lila a pilé en voyant la file des voitures bloquées sur la route qui mène au ferry. Les innombrables phares rougeoyants étaient comme les lampions d'une fête religieuse que je ne célébrais pas. « Qu'est-ce qui se passe ? » criai-je au type dans sa vieille berline rouillée.

Il baissa sa vitre à son tour. « Impossible de faire la traversée. Le dernier ferry a été annulé, du moins c'est ce qu'on m'a dit. J'essaie d'avoir des nouvelles par la radio. C'est une urgence, je crois, mais personne ne sait quoi faire.

— Il doit bien y avoir quelqu'un qui sait », répondis-je. Je sortis de la voiture avec dans mes veines toute l'audace du bourbon, et je levai mes deux pouces vers Lila.

« Reviens, me dit-elle.

— Le type du péage », répondis-je en indiquant une lumière rouge. « Il doit être au courant. Je vais me renseigner là-bas.

— Mais... » dit-elle avant de s'essuyer les yeux sans s'en rendre compte. « Mais tu reviens, dis ? Tu ne vas pas tomber amoureuse du type du péage et me laisser toute seule dans la bagnole ! » Il y avait du bruit au-dessus de nos têtes, comme un avion en rase-mottes, mais il faisait trop sombre pour distinguer quoi que ce soit. Les gens se mirent à appuyer sur leurs klaxons comme de méchantes oies affolées. « Je suis là ! » dit Lila avec un sourire tremblant. Notre moniteur d'auto-école nous avait enseigné que c'était là le véritable sens du klaxon. Non pas : « Dégage, mec ! », ou encore : « Je ne suis pas content », mais bien : « Je suis là, je suis là, je suis là, je suis là ! »

« Je reviens », dis-je à Lila en refermant la portière, avant de courir sur le bitume jusqu'à la guérite où on nous prenait notre argent. Une femme vêtue d'une salopette pleine de sueur s'engueulait déjà avec le type. Son badge indiquait « Thomas », mais il avait rayé le « h » au stylo. Derrière lui, j'ai pu voir ce qu'il avait sur son lieu de travail : une tasse de café, un carnet de croquis noir complètement usé, des restes de

cigarettes fumées et, sur un guichet crasseux, une télé qui me tournait le dos. J'ai entendu la clameur lointaine d'une foule en liesse. Il regardait le match.

« Je vous dis que je ne peux pas vous dire, je vous l'ai déjà dit, dit-il à Salopette.

— Comment est-ce que je vais retourner en ville s'il n'y a pas de ferry ce soir ? Je suis fleuriste. J'ai des fleurs dans mon coffre. »

Soudain, un coup de klaxon monumental ; nous nous sommes tous retournés pour voir qui était le responsable. La première voiture qui attendait devant le guichet, avec son pare-chocs qui rugissait contre la circulation bloquée, était un break, mais par la vitre, je n'ai aperçu que des piles et des piles de journaux, déjà jaunies et jaunissant de plus en plus à chaque seconde qui passait. N'y avait-il donc personne pour faire les choses comme il fallait ? « Il doit bien y avoir une solution, dis-je.

— C'est ce que je n'arrête pas de répéter, reprit l'autre femme. Si le ferry ne marche plus, il y a tout de même d'autres bateaux... Des yachts, par exemple.

— Uniquement si vous êtes très riche, dit le type. Et encore ! Écoutez, moi je n'en sais rien. » Nouveau vrombissement au-dessus de nos têtes. Nous avons levé les yeux et attendu. « On m'a dit de ne laisser passer personne. Qu'on donnerait des nouvelles à la radio. Auriez-vous la gentillesse de reprendre place dans vos voitures ?

— Je suis avec une amie, dis-je, qui doit subir une opération ce soir. »

Même la vieille dame m'a regardée bizarrement. « J'ai entendu toutes les urgences possibles et imaginables, a répliqué le type. Toutes les personnes ici présentes ont une urgence absolue. »

La télé a poussé un râle ; le type a regardé. « *Cette équipe est vraiment en train de se prendre une raclée !* » s'exclamait le commentateur, d'un air peut-être un peu plus affolé que d'habitude. « *Je n'ai jamais vu les Pies jouer comme ça !* »

« Merde ! dit le type en nous faisant signe de partir. Je vous en prie, mesdames, c'est une catastrophe absolue. Retournez

de toute urgence à vos véhicules et restez tranquilles. Bientôt, on en saura un peu plus.

— Vous pourriez au moins nous dire quelque chose d'utile », a dit la femme à la salopette, qui m'a ensuite regardée pour voir si j'étais dans son camp. J'ai secoué la tête et rebroussé chemin, chacun de mes pas dissipant un peu plus les effets de l'alcool. Encore le grondement au-dessus de ma tête, mais pourquoi faire attention au tonnerre quand il s'agit seulement d'une vulgaire pluie ? Il n'avait rien d'intéressant à nous apprendre. Il pleuvait et il allait pleuvoir. Les klaxons étaient si assourdissants que j'ai dû me rasseoir sur le siège passager pour expliquer à Lila que je n'en savais pas plus. Mais elle avait éjecté le disque et tournait les boutons de mon autoradio, qui ne marchait quasiment jamais.

« Dis-moi », me dit-elle en faisant une grimace vers son ventre. Elle enleva sa ceinture de sécurité, prit une grande bouffée d'air et se tourna dans ma direction. « Rassure-moi, il n'y a pas une équipe de football qui s'appelle les Pies ?

— Je ne sais pas. Je connais les Aigles et les Loriots, il me semble. Et les Antisémites, aussi. Je ne sais pas. »

Lila fit de nouveau la grimace et se mit à regarder par la vitre mouillée. « Parce que la radio vient d'annoncer quelque chose. »

« *Putain de bordel de merde !* » hurla soudain la radio avant de sombrer dans un maelström de grésillements.

« Je pense qu'il se passe un truc », dit Lila. Elle m'adressa un sourire triste comme je ne lui en avais pas vu depuis des mois, le sourire que l'on fait pour montrer qu'on a du courage. « Je crois que je ne vais pas y arriver. Qu'est-ce que t'a dit le type ?

— Il ne savait pas. Mais d'un autre côté, il ne sait même pas écrire son propre nom.

— Moi non plus, personne ne sait écrire mon nom, et pourtant il ne fait que quatre lettres. Ne me laisse plus jamais toute seule. Avec tout ce trafic, tu ne trouveras jamais l'explication. Ça ne s'arrêtera jamais et je ne veux plus rester assise ici toute seule. »

Elle a ouvert sa portière un bref instant : la pluie crépitait,

les voitures rugissaient. Elle a craché par terre une boule blanche, reste de son bout de gâteau. « *C'est terminé!* » a hurlé la radio. Je l'ai éteinte et j'ai refermé la portière en me penchant au-dessus de Lila, histoire d'obtenir un peu de calme, au moins. Catastrophe ou football américain ? Je l'ignorais, mais Lila ne semblait prête à affronter ni l'un ni l'autre.

« Ils m'ont dit que c'était ma seule chance », dit-elle doucement. Tant qu'on était dans le bar, peut-être que ça valait le coup de rester assises et libres à Point No Point plutôt que d'être coincées entre quatre murs et jouer les cobayes devant les médecins ; mais là, au milieu des bouchons, l'idée que quelque chose, n'importe quoi, puisse s'achever ici, était intolérable.

« Tu ne vas pas mourir dans cette voiture, dis-je. Ça ne se passe pas comme ça. Il faut qu'on te ramène, point final. Il y a une solution. On va la trouver. Je vais la trouver pendant que tu restes tranquillement assise.

— Non. La fenêtre de tir ne dure que quelques heures, ce sont eux qui me l'ont dit. Si je n'arrive pas là-bas, ils ne pourront pas m'opérer et le type sera mort pour rien.

— Écoute-moi. » Je sentais une boule de colère monter dans ma gorge. Ça ne vaut pas le coup de supporter le poids du monde, même avec l'amour qui mourra et disparaîtra, mais chaque instant passé en compagnie de Lila valait tout le reste, le simple fait de parler avec quelqu'un que je connaissais depuis une éternité, comme une vieille chanson. Et de l'écouter, aussi. L'amour, c'était la seule chose qui nous restait, à nous tous, assis dans nos voitures, abattus, conscients qu'il n'y avait plus de bateau pour nous sauver. « Ces mecs ne savent rien, dis-je. Ils pensent qu'un blouson en cuir se porte fermé jusqu'au col. Une fenêtre de tir de quelques heures, tu dis ? Si tu ne t'étais pas approchée de l'escalier B, je serais encore là-bas en train de pleurer, et si on n'avait pas oublié nos clés sur le juke-box, l'ambulance aurait sorti Adam de sa baignoire vivant, mais alors, comme une conne, je l'aurais épousé et j'aurais perdu contact avec toi parce que tu le détestais. J'aurais perdu contact avec toi l'espace d'une fenêtre de tir de quelques heures : quelle était la probabilité ? On peut y arriver. De

toute façon, ce type est mort pour rien, d'ailleurs on meurt toujours pour rien, mais toi tu n'es pas morte du tout.

– Tu es ivre », dit Lila. Elle pleurait toutes les larmes de son corps. « J'aimerais pouvoir me soûler avec toi encore une fois. Mais ça va être impossible de faire la traversée.

– On pourrait rêver meilleur moment pour ta mort plutôt que coincée dans un bouchon.

– Non. Si je ne m'endors pas, tout ira bien.

– Dans ce cas, on n'a qu'à rester debout toute la nuit. Toi et moi. On l'a déjà fait plein de fois. Je t'aime tellement fort que je ferais n'importe quoi pour te sortir de là. Tu es à moi, Lila. Tu es ma *quarterback* vedette.

– Je déteste le football américain, bordel! sanglota Lila. Fais-moi plaisir, tu veux : quand je ne serai plus là, détruis ce sport pour moi.

– Non, je ne ferai rien. Sans toi, je ne bouge plus le petit doigt. » À travers le pare-brise, devant nous, il y avait un autre cliché absolu : la pluie qui faisait rage tandis que les femmes, dans les voitures, pleuraient comme des gamines. Autour de nous, le trafic hurlait sa propre urgence, mais toutes les deux, on pouvait s'en sortir seules, comme des grandes. Lila valait tout l'argent du monde, que j'aurais dépensé avec elle, la plus intelligente de mes amies, qui avait changé le cours des choses, ma seule consolation face aux hasards brutaux du monde, face à la méchanceté des hommes. J'ai attrapé ses mains et je les ai serrées l'une contre l'autre, sur sa cicatrice, en une position de force, comme une prière qu'on n'aurait jamais prononcée, jamais de la vie. « *Venez autour de nous, ô femmes héroïques de Haddam. Venez autour de nous et enveloppez-nous de vos ailes soyeuses. Nous sommes là, nous sommes là, nous sommes là, quelqu'un pourrait-il nous faire traverser le Puget Sound ?* »

GLACIALEMENT

Quelle mauvaise journée c'était, avec tous ces nuages bas et nuageux, cette pluie absolument pas drôle, et cette obscurité qui s'abattit lourdement sur la fin d'après-midi comme quelqu'un qui passe chez vous et ne veut plus en décoller. Une journée annulée, presque, à cause de la pluie qui se répandait partout. Tout le monde mangeait dans cette cafétéria où la nourriture est atroce mais où l'on va quand même. Tout, dans cet endroit, était atroce. Les tables et les chaises étaient poisseuses, si vous voyez ce que je veux dire. Si vous voyez donc ce que je veux dire, il y avait cinq personnes dans la salle, plus un couple dans un coin qui s'engueulait à propos de quelque chose, et enfin le cuisinier. Derrière le bar, le propriétaire des lieux, vêtu d'un tablier. Disons qu'il essuyait les verres avec un torchon blanc. Assise sur un des tabourets, une femme qui n'arrêtait pas de boire. Près d'elle, aux aguets, un jeune enfant qui n'était pas le sien. Ce garçon se prénommeait Mike. Il avait rendez-vous avec quelqu'un, mais ce quelqu'un ne venait pas, et Mike, ennuyé, restait quand même là, occupé à appuyer sur les boutons du juke-box sans mettre d'argent et à sucer le dernier glaçon de la boisson gazeuse que le patron lui avait gracieusement offerte. Mike s'en contentait fort bien. Mike avait dix ans et il lui était déjà arrivé des tas de choses intéressantes ; aussi pouvait-il se reposer un peu, cet après-midi, et appuyer pour rien sur le juke-box pendant quelques heures. Personne ne s'inquiétait de son sort. L'absence de Mike ne rendait personne malade d'angoisse.

À l'autre bout du comptoir se trouvaient les deux détectives, qui, automatiquement, rendent n'importe quelle histoire intéressante, même si la seule chose intéressante qu'ils faisaient consistait à manger des gaufres, tous les deux, à cinq heures et demie du soir. Ils avaient ôté leurs chapeaux et les avaient posés bien droit sur le comptoir, comme deux autres clients minuscules. La situation était donc la suivante : cinq personnes, Andy, Mike et Andrea, la femme qui buvait, et les deux détectives, tandis que le couple se chamaillait au fond de la salle et que le cuisinier regardait d'un air absent son grill en pensant : « Si je prenais cette putain de spatule pour racler ce bout de fromage cramé, si je le raclais exactement ici, il aurait la forme du Nevada. »

Voilà à quoi ressemblait cette journée, si vous voyez ce que je veux dire. Dehors, il faisait nuit, et avec cette pluie qui tombait, on aurait même pu croire que la cafétéria Chez Andy était fermée. Tout ça se passait pendant la grande coupure de courant en Californie. Même si l'on sait, depuis, qu'elle était due à la cupidité des grandes entreprises, on pensait, à l'époque, que ça cachait peut-être quelque chose. Alors chacun essayait de faire attention. Toutes les enseignes au néon étant éteintes, difficile de savoir ce qui restait ouvert ou pas. Celle de Chez Andy était éteinte. Ce n'était absolument pas la période de Noël, et pourtant il y avait encore un bonhomme de neige et une guirlande peints sur la vitrine. Dehors, les ordures se traînaient sur le sol, brûlant stops et feux rouges. Des journées comme celles-là, on en a tous connu. Tout ça avait un côté aventure, si vous voyez ce que je veux dire, la pluie et le reste, mais uniquement si votre conception de l'aventure consiste à rester assis dans une cafétéria et à commander tout ce que vous voulez. Le menu était limité, bien sûr, et par une journée comme celle-là, ça faisait mal. Vous vouliez sortir pour faire quelque chose, et personne ne vous aidait. C'était un mauvais jour pour l'amour. Andrea, notamment, morflait.

« Je voudrais un Angel's Nipple, dit-elle à Andy. Du rhum avec de la crème fraîche, un blanc d'œuf et, pour couronner le tout, une larme de maraschino. Je voudrais un Louisiana Flip ou un Neptune Fizz.

— On ne sert pas ce genre de cocktails festifs. Tu le sais bien, chérie. Si tu veux, je t'apporte un autre pichet de rouge de la maison.

— Si je veux », ricana Andrea. Elle fit glisser sa main le long du comptoir comme si un liquide avait été renversé, du lait ou du miel. Mike la regardait parce qu'on était dans un pays libre. « Je veux un Do Be Careful. Je veux un Pimm's Cup. Je veux un Delmonico rondelle.

— Je te sers un pichet de rouge ou de blanc, répondit patiemment Andy. Allez, Andrea, on ne sert pas ce genre de choses dans une cafétéria. Ce n'est pas la fin du monde.

— En général, quand on dit que ce n'est pas la fin du monde, eh bien, c'est justement la fin du monde.

— Le monde ne peut s'arrêter qu'une seule fois », intervint l'un des deux détectives. Puis il brandit une serviette en papier et essuya sur sa bouche un sourire aussi chaleureux que faux. « Je sais ! s'écria-t-il. Je sais ce qu'on peut faire ! Comment vous appelez-vous, Andrea ? Vous voulez faire quelque chose ? Vous voulez voir une photo ? » Il se tourna vers l'autre détective, qui avait déjà sorti de sa veste une photo. Elle n'était pas dans une enveloppe. « Viens, on lui montre la photo », dit-il avant de la poser sur le comptoir, où elle allait certainement coller. Andy fronça les sourcils avant même de la voir.

On aime une fois, et puis peut-être plus jamais. En tout cas, pas un jour comme celui-là. La pluie, la pluie, la pluie. On a beau ne pas l'entendre derrière la vitrine, c'est quand même triste. La pluie, nous expliquent toujours les instituteurs, fait pousser les arbres et les fleurs. Mais nous ne sommes ni des arbres ni des fleurs, et beaucoup d'instituteurs sont célibataires. L'institutrice de Mike aussi s'était retrouvée seule et malheureuse comme ça. Son mari était parti avec tout le vin rouge, et même le sel, en arguant qu'ils lui appartenaient. Non, si on a aimé une fois et puis plus rien, kapout, alors la vie devient un long jour de pluie. Au moins, un Angel's Nipple lui donnerait meilleur goût, si vous voyez ce que je veux dire. Si vous voyez donc ce que je veux dire, la photo en noir et blanc montrait une vieille femme regardant fixement

l'objectif, presque un portrait officiel. Andy posa un pichet de rouge sous le nez d'Andrea.

« Qui êtes-vous, vous deux ? demanda-t-elle. Je crois que je vais te prendre un pichet de rouge, Andy.

— Nous sommes des détectives », dit le premier détective. Mike leva les yeux du juke-box : ça commençait à devenir intéressant. Il observa la photo. *Une meurtrière ?*

« Je croyais que vous ne deviez jamais dire : “Nous sommes des détectives” ? » Ce « Nous sommes des détectives », elle le prononça comme on dirait : « *Te rendre heureux ne me rend pas heureux.* »

« À mon avis, vous pensez plutôt aux espions, dit le détective.

— Je pense plutôt à me tirer d'ici. Voilà à quoi je pense.

— Mais ne partez pas, ma petite dame. On vous montre simplement une photo. On est venus en avion exprès jusqu'à San Fran pour atterrir dans cette cafétéria.

— Je déteste ça quand les gens disent San Fran.

— Tout le monde dit San Fran. Comme dirait l'autre, un malheur n'arrive jamais seul. »

Pour ne pas rester seule avec ses malheurs, Andrea transvasa le vin de la carafe à son verre, puis tenta l'opération inverse, avec moins de réussite. « Pourquoi vous ne la laissez pas tranquille, cette dame ?

— C'est Gladys », dit Andy en se tordant le cou pour ne plus avoir à regarder la photo à l'envers.

« Gladys, il a dit. » Le détective se retourna vers l'autre détective, comme s'ils étaient partenaires. « Elle se fait appeler Gladys, maintenant. » Le partenaire sortit un stylo et inspecta la salle du regard. Leurs deux chapeaux étaient posés devant un napperon en papier. Il tira le napperon vers lui et écrivit Gladys dessus, en grosses lettres, G-L-A-D-Y-S.

« Espèce de connard, dit Andrea au patron. Andy, espèce de petit connard. »

Celui-ci leva les mains très doucement et Mike rougit près de son juke-box. « Elle vient tout le temps ici », expliqua Andy aux deux détectives avant de leur verser encore du café.

« En vous remerciant », dit l'un des deux en parlant du café.

Puis, à son partenaire : « Le type dit qu'elle vient tout le temps ici. » L'autre acquiesça et nota « *Vient tout le temps ici* » sur le napperon, juste en dessous de « *Gladys* ».

« Pourquoi tu leur as dit ? demanda Andrea. Bordel j'ai soif. » Elle vida son verre de vin, ce qui ne fut pas long. « Je voudrais un Hong Kong Cobbler. Je voudrais un Gypsy Rose. Un Mother's Ruin ou un Singapore Sling. L'un ou l'autre. Ils sont tous les deux à base de gin, mais je ne sais plus lequel contient de la *ginger beer*. »

— On ne sert pas ce genre de cocktails festifs, dit patiemment Andy. C'est une cafétéria, ici. J'ai songé un jour à ouvrir un bar, mais c'était il y a très longtemps.

— Je pense que même un bar ne servirait pas ce genre de cocktails, dit le détective. Et c'est dommage. Les temps ont changé, malheureusement. »

Andrea quitta péniblement son tabouret pour s'asseoir un peu plus près des détectives. Elle voulut prendre la photo mais celle-ci resta collée sur le comptoir, comme je vous l'avais dit. « Je n'ai jamais vu cette femme de ma vie. Pourtant, je viens tout le temps ici. »

— En général, ivre morte et triste, dit Andy.

— Lorsque Andy vous a dit qu'elle venait tout le temps ici, il parlait de moi », expliqua Andrea en tapotant le napperon avec un ongle qu'elle s'était cassé contre la porte d'un homme. « Je viens tout le temps ici et je n'ai jamais vu cette Gladys de ma vie. »

— Ne vous mettez pas dans cet état, répondit le détective. Le type, là, et moi, nous sommes des détectives. Notre client nous a demandé de retrouver la femme qui est sur cette photo. On n'a que celle-là. Alors on est venus jusqu'ici en avion, on a interrogé tout le monde, maintenant elle se fait appeler Gladys et elle fréquente cet endroit. On n'a qu'à l'attendre bien sagement, elle entre, on l'attrape et c'est terminé, kapout, kapout, kapout. Du gâteau.

— Du gâteau, répéta l'autre détective.

— Mais elle se fait *toujours* appeler Gladys, dit Andrea en se traînant jusqu'à son tabouret.

— Vous voulez du gâteau ? » demanda Andy. Il y avait un

bout de gâteau répugnant sur le comptoir.

« C'est une expression de détectives, dit le détective. Ça va être du gâteau, si vous préférez.

– Comme bonjour », intervint Mike. Il venait de faire un exercice à l'école sur les expressions du style « simple comme bonjour », mais il parla d'une voix tellement basse que seul le juke-box l'entendit.

« Un autre exemple : “vers le sud”. C'est une expression qu'on emploie chez les détectives pour désigner quelqu'un qui, comment dirais-je... s'enfuit. Dans ce cas-là, un détective dira : “il file vers le sud”. Car où vont les oiseaux, généralement ?

– Vers le sud », tenta Andy, et Mike murmura dans son coin : « J'aimerais que tous mes problèmes s'en aillent *vers le sud*.

– Vers le sud ! reprit le détective. Tous les oiseaux finissent en Amérique du Sud, ce que peu de gens savent. Tous les oiseaux du monde. On raconte même qu'au Pérou, en hiver, il est difficile de marcher dans la rue sans trébucher sur un oiseau. Bien sûr, vous trouverez des oiseaux à feuilles persistantes, mais tous les autres vont en Amérique du Sud.

– Ah oui, vraiment ? » demanda Andy. En tant que propriétaire de cafétéria, il avait entendu beaucoup de conneries dans sa vie, mais celle-ci remportait la palme.

« Non », murmura Mike avant de se retourner et de le redire à voix haute. « Non. Les oiseaux migrent en fonction de plusieurs paramètres. On nous a appris ça, et j'ai pu voir des pies lors d'une excursion scolaire il y a deux jours et demi – ou plutôt c'était prévu mais on a dû annuler à cause de la pluie. La pie à bec jaune habite exclusivement les vallées côtières au sud de la baie de San Francisco, et il existe trois mots commençant par la lettre A pour la décrire. Le premier de ces mots est : “agréable”.

– Tu ne devrais pas être à l'école à cette heure-ci ? dit le détective.

– Non », répondit Mike. Andrea termina son vin et leva le poing en guise de salut. « On est dans un pays libre.

– Si vous demandez à mes clients de partir, messieurs, dit Andy, je vais vous demander de filer vers le sud. » Mais il

gâcha tout en faisant un clin d'œil à Mike, lequel comprit alors qu'il se retrouvait tout seul, en réalité.

« Nous sommes des *détectives*, dit le partenaire.

– Et pourquoi les *détectives*... » demanda Andrea en prononçant ce « détectives » de la même manière qu'elle avait dit « ta femme Helena » peu de temps auparavant, « ... en veulent après Gladys, de toute façon ? C'est une vieille dame charmante qui n'a sans doute pas un sou. C'est une ancienne actrice.

– Je crois qu'elle travaille dans un magasin, proposa Andy. Je l'ai entendue dire “le magasin”, une fois, ou “là-bas au magasin”. Elle ne dérange personne, même pas vous.

– C'est quoi votre affaire, au juste ? » insista Andrea.

Les détectives se regardèrent comme si c'était là l'aspect de leur boulot qu'ils aimaient le moins. « Notre client, dit celui qui parlait toujours, affirme que cette Gladys est la Reine des Neiges.

– La Reine des Neiges ? s'exclama Andy. Mais c'est qui, cette putain de Reine des Neiges ? Excuse-moi d'être vulgaire, petit.

– Pas grave, répondit Mike. J'ai souvent entendu des gens dire “putain”.

– Ne dis jamais “putain”, intervint Andrea. Une fois que tu dis “putain”, c'est foutu, et ta vie s'en trouve bouleversée. Andy, comment se fait-il que tu ne t'excuses pas auprès de moi ? Je suis une dame, après tout.

– Et si vous me serviez une autre boisson gazeuse ? » demanda Mike le Hardi à Andy. « Histoire de racheter votre gros mot. » Andy lui fit plaisir, fort de l'idée que le sucre ne pouvait pas faire de mal aux enfants – attention aussi rare que touchante, et Mike commençait à apprécier ce genre de personnes.

« Si jamais ça intéresse quelqu'un, dit le détective, la Reine des Neiges est un agent venu du monde souterrain de Kata. Quand elle prend une forme humaine, elle devient femme. Comme son nom l'indique, elle est capable de contrôler le climat, et notamment la neige.

– Gladys est en train de contrôler la pluie », dit Andy, tout

en pensant : « *Et dire que je n'ai pas acheté de bar pour ne pas avoir à entendre des âneries pareilles.* »

« C'est exactement ce que dit l'autre, dit le détective.

– Qui est l'autre ?

– Mon client. Notre client, à mon partenaire et à moi.

– Et pourquoi votre client court-il après la Reine des Neiges ? demanda Andy en débarrassant les gaufres.

– Il est amoureux d'elle. On est payés à l'heure. »

L'amour aussi fonctionne sur une base horaire. On entend des histoires sur des gens qui ont aimé une personne pour toujours, en n'ayant posé les yeux sur elle que quelques minutes, sans jamais la revoir ; mais ces histoires ne sont encore jamais arrivées à des gens que l'on connaît. Non, quand on aime quelqu'un, on passe des heures entières avec lui, et même les forces les plus puissantes du monde souterrain seraient bien incapables de dire si les heures passées ensemble renforcent l'amour, ou si, simplement, on passe plus d'heures avec quelqu'un à mesure que l'amour se renforce. Et quand l'amour est mort, quand, vu de l'extérieur, la cafétéria de l'amour a l'air fermée, on voudrait récupérer toutes ces heures, et tout ce qu'on a laissé chez l'être aimé, voire deux ou trois objets qui ne nous appartiennent pas *stricto sensu*, au seul motif qu'on a perdu une partie de sa vie et que ces heures-là ont toutes filé vers le sud. Personne ne peut rien y faire, semble-t-il – rien qui figure dans le menu. C'est comme ce que nous proposent les hôtesses de l'air, même en première classe. Elles nous donnent des serviettes chaudes, des boissons, des bonbons à la menthe, mais jamais elles ne disent : « Voilà les cinq heures que nous vous avons volées quand vous avez traversé tout le pays pour aller vivre à New York avec votre amour, et puis un jour il est parti en taxi pour ne plus revenir, vous êtes donc revenu en avion à San Francisco, cinq heures de vol supplémentaires, juste à temps pour assister à une catastrophe. » Alors on s'affale comme du liquide renversé, tordu par la douleur de ces heures perdues, et on écoute des histoires fausses qui ne ramèneront jamais personne. Il y a des choses dont on ne se remet jamais, et sur le seuil de la porte apparut Gladys, la femme sur la photo, et

cela, aucune des cinq personnes présentes ne s'en remettrait jamais. Elle était plus âgée que vous ne pourriez le croire, mais elle paraissait en forme. Sans jeter un coup d'œil autour d'elle, elle s'avança directement vers le comptoir, s'assit et posa une main sur l'épaule d'Andrea.

« Je suis contente de te voir, Andrea. J'avais peur de te rater. De l'extérieur, cet endroit n'a même pas l'air ouvert, à cause du néon éteint.

– Bonjour *Nancy*», répondit Andrea. Andy versa une demi-tasse de café.

« Si tu m'appelles Nancy, c'est que tu as bu un peu plus que d'habitude. Enfin peu importe, ma chère. Je sais que tu es triste. Ce dont tu as besoin, c'est d'un Gene Ahern Gloom Chaser qui combat la tristesse : deux rhums différents, du cognac, du Cointreau, du jus de citron et un peu de sucre, le tout agité et servi dans un grand verre avec du Coca.

– Ça m'a l'air immonde, répondit Andrea, mais je me dis que ça peut être pas mal.

– C'est délicieux. Si j'étais toi, j'en demanderais un.

– On ne sert pas ce genre de cocktails festifs», dit Andy, qui brisait ainsi chaque jour un nouveau cœur. « C'est une cafétéria, ici.

– Je suis au courant», dit Gladys avant de boire cul sec son demi-café. « Comme tu le sais, Andrea, le Gene Ahern Gloom Chaser a été inventé par Gene Ahern, l'auteur de la bande dessinée...

– Je ne savais pas, non», dit Andrea avec un haussement d'épaules et son pichet vide. « Pourquoi dis-tu toujours "comme tu le sais" ?

– Comme tu le sais, c'est une de mes coquetteries.

– Et quelle était cette bande dessinée ?» demanda Mike. Même lui avait reconnu Gladys, mais peut-être qu'il n'en revenait pas de voir qu'un événement aussi intéressant puisse survenir après toutes ces heures passées au juke-box, après avoir attendu un type qui n'était jamais venu, après les détectives. Alors qu'il avait fait une croix sur sa journée, se pouvait-il donc que la femme qu'ils cherchaient fût là ? *Maintenant* ?

« La bande dessinée », dit Gladys en déplaçant la tasse de

café vers Andy comme une pièce d'échecs, « s'appelait *Room and Board*, et comme vous le savez, ce n'était pas drôle du tout. Je me souviens d'une planche notamment, où un type déguisé en clown, vous savez, avec un nez rouge, une grosse barbe et un grand chapeau à pompon, se regarde dans le miroir, et la bulle dit : "Je ne peux pas aller au bal masqué dans cette tenue ! Il faut que je me rase !" ou quelque chose dans le genre. Pas drôle du tout, comme vous le savez, mais pendant un temps il avait été question d'en faire un film, dans lequel j'aurais dû jouer l'ingénue.

— C'est quoi une ingénue, *Nancy* ? » demanda Mike. Il avait compris l'astuce, le coup du « *Nancy* », même si c'était voué à l'échec.

« Une ingénue, répondit Gladys, est une femme innocente. Je ne suis pas étonnée qu'un garçon de ton âge n'en ait encore jamais rencontré, et moi je m'appelle *Gladys*, chéri. On n'en trouve pratiquement que dans les bandes dessinées. Et à l'intérieur des maisons.

— Je suis d'accord avec un type que je connais, dit soudain le détective.

— Plaît-il ? demanda Gladys.

— Ce type raconte que l'innocence est la chose la plus rare au monde. » Le visage de Gladys changea, et ça faisait peine à voir.

« Vous pourriez me redire ça ? Monsieur ? »

Le détective prit tout son temps. « Mon partenaire et moi », dit-il, et sa main fit un grand mouvement qui signifiait « *ainsi que nos chapeaux* », « eh bien, nous connaissons un type qui affirme que l'innocence est la chose la plus rare au monde, et que lorsqu'on tombe dessus, il faut la saisir, même s'il faut soudoyer quelqu'un.

— Et comment le connaissez-vous, ce type ? répondit-elle tristement. Il est assis à côté de vous, peut-être ?

— Je le connais de la même façon que je connais votre habitude de boire des demi-tasses de café. » Sur ce, son partenaire souleva le napperon. Gladys baissa les yeux pour la première fois et vit une photo d'elle, avec ce message écrit à l'encre : « *Gladys vient tout le temps ici.* » C'était la vérité.

« Ne faites pas attention à ces types, Gladys, intervint Andy. Ils sont bêtes et méchants. Ils croient que l'Amérique du Sud grouille d'oiseaux par milliers, et je vais appeler la police de ce pas. »

Le partenaire reposa le napperon et étala ses mains dessus comme s'il guérissait les écrouelles, ce qui n'était pas le cas. Il se mit à parler : « Si quelqu'un vous verse une tasse entière, *Gladys*, la moitié inférieure de la tasse sera gelée avant même que vous buviez, et ce à cause de votre souffle glacial mortel. Pas vrai, Votre Altesse ?

— *Kaatu !* » hurla mystérieusement Gladys. Et là, on pourrait allègrement sauter ce passage, si vous voyez ce que je veux dire. C'est toujours tentant de sauter les mots qu'on ne comprend pas, ou les aspects d'une relation qui nous déroutent, pour se retrouver avec une jolie phrase bien claire : « À l'évidence, ils n'étaient plus amoureux » ; ou : « La pie à bec jaune habite exclusivement les vallées côtières au sud de la baie de San Francisco, et il existe trois mots commençant par la lettre A pour la décrire. Le premier de ces mots est : "agréable" » ; ou encore : « Elle portait une sorte de cape ». Autant de phrases qui finirent par apparaître dans le rapport établi par celui des deux détectives qui survécut, le bavard. Mais on ne peut pas sauter et passer directement à cela, sans quoi ce ne serait plus une histoire d'amour. On ne peut pas éviter la tête qu'on fait sur les photos, ou nos petites manies, ou comment on aime notre café, ou le café qu'aiment les gens que nous aimons, quand bien même ils auraient très, très mauvais goût dans ce domaine. Non, on doit se taper tout ça jusqu'au bout, sans sauter le moindre petit détail, et n'importe comment, c'est un châle qu'elle portait. Elle le déploya très haut en écartant ses bras, tout en continuant de tenir des propos inintelligibles : « *Kaatu maka, ebbery ebbery fingersauce !* »

Elle se leva, avec son châle en forme de chauve-souris, et toisa le partenaire du détective avec un air de dégoût élégant que nous avons tous, malheureusement, déjà rencontré dans notre vie. « Je ne t'aime plus ! » hurla-t-elle. *Kaatu kaatu maka !* Sur ce, elle quitta en trombe la cafétéria d'Andy. Lorsque la porte s'ouvrit, le fracas de la pluie se fit soudain entendre,

comme si, pendant tout ce temps-là, cette porte avait été insonorisée. Une rafale d'air glacé accorda à chacun des clients une seconde d'attention soutenue. Dehors, il semblait faire plus froid qu'avant, mais aucune des personnes présentes dans la cafétéria n'était sortie depuis belle lurette, et il faisait maintenant sombre. Il pouvait être dû à plein de choses, ce froid. Peut-être la pluie, ou bien...

« Votre Altesse ! » cria le partenaire. Il remit son chapeau et quitta les lieux en coup de vent, à la poursuite de Gladys.

« Oh mon Dieu, peut-être... dit Andy. Ce n'est pas possible, mais peut-être bien... »

– La Reine des Neiges ? » demanda Andrea d'une voix tellement forte que le pichet de vin en trembla. « C'est la Reine des Neiges ? C'est la Reine des Neiges ? »

Mais la porte s'était refermée. Tout le monde regarda à travers la vitrine peinte et la pluie. Andrea regardait, Andy regardait, tout le monde regardait, sauf les deux qui s'engueulaient, empêtrés dans leur discussion – tellement occupés à se frayer un chemin loin des mots qu'ils auraient voulu éviter qu'ils aperçurent vaguement une vieille femme hurler et partir –, et le cuisinier, drapé dans sa superbe indifférence, qui dessinait la carte du monde sur son gril, ferme dans sa conviction, complètement erronée, qu'il avait déjà tout vu, tout connu. Or personne n'avait jamais vu ça : Gladys se retournant vers l'homme au chapeau et hurlant une phrase inaudible, tandis que l'homme s'arrêtait sur place et, enfin, la voyait.

« Vous pensez que... ? demanda Andy avant de reposer le café.

– Que tout ce qu'on nous a raconté depuis le début est faux ? » embraya Andrea. Voilà peut-être pourquoi Mike était celui qui observait la scène le plus attentivement. C'est toujours une mauvaise nouvelle quand le monde vous annonce, autre mauvaise nouvelle, que vous vous trompez, sauf si vous avez dix ans, auquel cas cela arrive toutes les cinq minutes, la seule difficulté étant alors que les adultes passent le plus clair de leur temps à faire comme si rien ne clochait vraiment. Mike regarda Gladys soulever de nouveau son châle et se mettre à faire la chose que personne n'avait encore jamais vue.

Ce n'était pas la pluie. Ni le vin. Ni la vitrine peinte, qui ne bloquait pas la vue. Gladys poussa un cri, et des replis de son châle s'éleva une forme en spirale, elle-même composée, aurait-on dit dans la pénombre, de tourbillons gris et blancs. La spirale grossit de plus en plus et finit par heurter le partenaire du détective, puis par le recouvrir instantanément de ce qui devait être de la neige. Le choc fut violent. Pour lui. Totalement englouti, il ne pouvait plus bouger, et la Reine des Neiges recula. Elle disparut du cadre de la vitrine.

« Mais qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Andy. Qu'est-ce qui s'est passé devant ma cafétéria ? »

Le détective s'était collé contre le mur du fond. « C'est le Cône Givré, dit-il. Je n'aurais jamais cru voir ça un jour, bordel. »

Personne ne se rendit compte que Mike était sorti, même si Andrea le surveillait du regard, en espérant que c'était seulement le vin qui lui donnait des hallucinations. Elle était incapable de bouger de son tabouret, cette femme qui n'arrêtait pas de boire, et afin que vous connaissiez un peu le contexte, tous les personnages de cette histoire sont tristes. Soyons clairs : chacun, ici, a perdu un enfant, un fardeau qui accable tant de personnages alors qu'ils évoluent sur un petit bout de papier, écrasés par le poids littéraire et solennel du deuil. Un coup de poing absolument gratuit dans l'estomac : voilà à quoi ça ressemble. Le jour où Andy apprit que la voiture avait fait non pas simplement un tête-à-queue sur la glace, mais un tonneau, si bien que les ceintures de sécurité, le siège et la traction spéciale des pneus n'avaient pas suffi à le sauver, il s'effondra par terre comme un boxeur et hurla jusqu'à ce que ses amis le relèvent. *De si bons amis*. Dans le cas d'Andrea, l'enfant était mort dans son berceau, avalé d'un coup d'un seul comme une mauvaise piquette. Le petit frère de Mike avait trouvé la mort en tombant de l'escalier bien comme il faut : l'ambulance était arrivée trop tard, par une nuit très, très froide, et depuis, son père avait pratiquement cessé de parler et d'ouvrir son courrier. Le couple qui s'engueulait ne connaîtrait jamais ses propres enfants, et le partenaire congelé sur le trottoir pouvait encore entendre, malgré

la gangue de glace, les ultimes toussotements désespérés et glaireux de sa toute petite fille gigotant dans les bras puissants de sa mère en larmes, qui déguerpissait aussitôt après. Même le cuisinier ignorait que, au même moment, triste moment, dans une clinique aux murs blancs et sourds, sa petite amie ne pouvait plus s'arrêter de hurler après ce qu'on venait de lui annoncer. Le détective reboutonnait son manteau et se considérait toujours comme le père d'une petite fille passionnée de patinage artistique, mais peu douée pour ce sport. Elle chutait tout le temps sur la glace, au point que ses chevilles la faisaient pleurer de douleur, tout en rêvant de doubles axels parfaits ou de tourbillons gracieux, et le détective songeait à la même chose, lui aussi, debout au bord de la patinoire ; maintenant, il jetait quelques pièces sur le comptoir pour les gaufres et finissait de boutonner son manteau. Dans cette cafétéria, tous ces personnages s'étaient pétrifiés sur place à force d'être traités avec tant de cruauté. Ils avaient mal, non seulement aux chevilles, mais aux pieds, à la bouche dès qu'ils avalaient un bout de cette nourriture atroce, et à leurs oreilles aussi. La musique pop qu'ils entendaient était une torture pour eux. Il aurait suffi qu'une radio passe, en souvenir du bon vieux temps, cette chanson qui fait : « *Yes yes, oh baby yes* », et tous les clients auraient fondu en larmes. Ils ne pouvaient plus aimer, pensaient-ils, mais seulement boire, verser du café et suivre les gens sous la pluie. Ils vivaient glacialement, comme statufiés par un Cône Givré. Visiblement, il avait fallu que leurs enfants les abandonnent pour qu'ils comprennent ce que je veux dire, si vous voyez ce que je veux dire. Mais ne pouvaient-ils pas recevoir quelque chose en échange, quelque chose d'autre ? L'amour... Est-ce une chose que l'on peut réapprendre ? Et si oui, quand est-ce que ce jour, même mauvais, viendra ? Quand comprend-on qu'une chose est en train de se transformer en une chose qui à son tour nous transformera ? C'est à ça que pensait Andrea, ainsi qu'à un Ramos Gin Fizz, comme elle observait la silhouette du détective enneigé s'effondrer sur le trottoir et l'ombre rapide de Mike filer dans la rue à toute berzingue. Quand apprend-on que le monde, comme n'importe quelle

cafétéria digne de ce nom, est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

Maintenant. Mike courut à sa poursuite malgré la pluie, malgré la neige. Il ne neigeait jamais à San Francisco. Jamais jamais jamais. D'accord, la neige est tombée une fois quand j'étais en maternelle, et deux ou trois autres fois, je crois – mais elle ne tient jamais. C'est ça l'amour, une chose impossible qui changera votre vie glaciale, et Mike, pensant que le moment était arrivé, courut à sa poursuite dans la nuit. Mais une fois dehors, le détective ne vit rien à l'horizon ; alors il retourna dans la cafétéria.

« Dans quelle direction est-elle partie ? » demanda-t-il avant de se souvenir de son chapeau. « Dans quelle direction la Reine des Neiges est-elle partie ? »

– Je ne sais pas, dit Andy. Si j'étais vous, je ne sortirais pas et je ne chercherais pas à savoir. Pas vous.

– Je n'en reviens toujours pas, intervint Andrea. Il faut vraiment que je me soigne. Ou alors que je me calme sur la bouteille et que je devienne taxi. Au moins, dans un taxi, on rencontre des gens. On ne sait jamais, un miracle et je pourrais revoir la Reine des Neiges. »

Le détective regarda à travers la vitrine peinte et cogna sa tête contre elle, très fort. La vitre trembla, les gens tremblèrent.

« Ne faites pas ça ! hurle le cuisinier. Faites un peu attention à ce que vous faites ! Voyez un peu ce qui se passe ! »

– Elle a filé vers le sud, gémit le détective. Je ne sais plus où aller. » Ça aussi, c'est l'amour. Si vous perdez votre Reine des Neiges, vous risquez de disparaître de l'histoire d'amour. « *Les filles deviennent vieilles et les garçons deviennent froids* », dit une vieille chanson. « *Les filles deviennent vieilles et les garçons deviennent froids, si bien qu'à la fin tout le monde perd son charme.* » Ceci est une histoire d'amour qu'il faut savoir saisir au vol. Mike le savait, et il courut sous la pluie, dans la neige. Le sweat-shirt qu'il portait devenait de plus en plus lourd et trempé. En courant après elle, il grelottait de froid, et ça fait aussi partie de l'amour. On grelotte quand on s'approche d'elle, et on court, on court, jusqu'à ce qu'on glisse dans une flaque, « aïe ! », et la

Reine des Neiges se retourne.

« Oh mon chéri, dit-elle. Tu es le petit garçon de la cafétéria et tu as glissé dans une flaque d'eau. Mais tu vas attraper froid. Viens donc te réchauffer à l'intérieur.

– D'accord », dit Mike. Elle le releva. « Je vous ai vue faire, c'était incroyable.

– Tu es tout mouillé. Ton sweat-shirt est lourd et trempé. Je me fais un sang d'encre pour toi. »

Où vit la Reine des Neiges ? Dans un petit appartement étriqué, au troisième étage d'un immeuble situé non loin de là, au croisement de la 17^e Avenue et de Church Street. Lorsque l'amour surgit, c'est un phénomène surnaturel, comme dit la chanson, mais au final il faut quand même sortir de son lit, y compris le jour le plus froid de l'année, et payer son loyer. Elle lui tint la porte.

« Vous êtes obligée de m'inviter chez vous ? demanda Mike. C'est comme pour les vampires ?

– J'aurais dû me douter qu'un petit garçon de ton âge aimerait les vampires. Comme tu le sais bien, mon petit, ce sont eux qui ont fait ma gloire. »

Ils entrèrent. Il comprit tout de suite de quoi elle voulait parler. L'endroit se réduisait presque à quatre murs, avec une cuisine minuscule. Des piles et des piles de magazines, des photos accrochées partout. Je vous avais dit que c'était étriqué. Mike avança sans rien dire, tandis que la Reine des Neiges ôta son châle et faisait bouillir de l'eau pour le thé. « Tu devrais enlever ton sweat-shirt, mon chéri.

– Mike, dit-il en enlevant son sweat-shirt. Alors comme ça, vous étiez vraiment actrice ? Ces photos, c'est vous dans de vieux films d'horreur ?

– Oui, c'est bien moi, répondit la Reine des Neiges. La fille de Dracula. Une jeune femme qui découvre un terrible secret dans le château de son oncle. Regarde, dans ce film-là, un fantôme tombe amoureux de moi et nous allons au restaurant. C'est une comédie. Ici, je deviens folle en entendant lire les dernières volontés et le testament de l'hypnotiseur, et là-bas, dans le coin, une créature monstrueuse est en train de me kidnapper. »

La chemise de Mike était trempée, elle aussi. Il l'enleva et la lui tendit sans réfléchir. « Là, vous êtes encore autre chose », dit-il. Elle trouva une serviette et frôla son dos nu en la jetant sur ses épaules, comme un châle ; il frissonna. « Vous avez un maquillage blanc, une cape et une couronne en carton.

– La Reine des Neiges, dit la Reine des Neiges.

– Vous êtes vraiment... ?

– Tu les as trouvées comment, mes répliques ? demanda-t-elle à son tour.

– À un moment donné, j'ai cru que vous disiez *fingersauce*.

– Certainement pas un mot qui vient du monde souterrain de Kata », dit-elle en lui délaçant ses baskets l'une après l'autre.

– Et c'était marrant d'être une star de cinéma ? Je suis sûr que vous deviez aller à des tas de fêtes.

– C'est drôle que tu parles de fêtes, dit-elle sur un ton triste. Dans ce rôle-là, celui qui est scotché près de l'interrupteur, j'étais une sorte de grand-mère fantôme. J'avais une seule phrase à dire : "C'est la fête !" On m'a demandé de la répéter quinze fois : "C'est la fête ! C'est la fête ! C'est la fête ! C'est la fête ! C'est la fête ! C'est la fête ! C'est la fête ! C'est la fête ! C'est la fête ! C'est la fête ! C'est la fête ! C'est la fête ! C'est la fête ! C'est la fête ! C'est la fête !" Pour finir, ils ne l'ont même pas gardée au montage. Personne ne voulait entendre un truc pareil. Tu as beau dire et redire sans cesse la même chose, il n'empêche : personne ne veut l'entendre.

– Moi je veux l'entendre, dit Mike en ôtant ses chaussettes trempées.

– Je suis tombée amoureuse. C'était mon dernier film, et le réalisateur est tombé amoureux de moi, ou disons... En tout cas, nous avons eu un enfant. Mais il est mort.

– Moi aussi, ma petite sœur est morte.

– C'est terrible. Depuis, je ne suis presque pas sortie de mon lit, et le réalisateur non plus. Il ne pouvait plus penser à rien d'autre qu'à toutes ces histoires de monstres. J'ai pris la tangente et j'ai claqué tout mon argent pour oublier. Si j'avais un seul souhait aujourd'hui, ce serait qu'on me rende cet enfant, pour que j'aie quelqu'un à qui donner de l'amour

pendant ces journées froides et solitaires.

— S'il était encore en vie, est-ce qu'il aurait mon âge ?

— Mon Dieu, non », répondit la Reine des Neiges. Puis elle fit claquer ses deux mains puissantes sur ses genoux. « Et toi, si tu pouvais exaucer un vœu, que choisirais-tu ? »

Mike regarda la rue par la fenêtre. La plupart des enseignes étaient éteintes et la pluie se transformait par moments en grêle. « Des calamars, je crois. » Il rougit, parce qu'il savait que c'était idiot. « J'en ai mangé à Santa Cruz. J'ai adoré, mais sans doute que je ne pourrai pas en avoir aujourd'hui. »

La Reine des Neiges sourit et marcha jusqu'à son congélateur, dont l'intérieur était tellement couvert de givre qu'il ne contenait plus qu'une seule chose. Elle sortit cette chose et la jeta sur la table, sous les yeux de Mike. C'était un paquet de calamars, surgelés, et représentés en photo sur l'emballage. Tout ce que cette femme disait devenait réalité. C'était une prophétesse, un être venu d'ailleurs, et ça fait aussi partie de l'amour. Il faut toujours croire à ce qui est en train de se produire, à chaque parole que prononce l'amour, sinon autant repartir à la cafétéria pour y attendre quelqu'un qui vous a complètement oublié. « J'ai un micro-ondes, déclara-t-elle solennellement. Ce sera prêt d'ici trois à cinq minutes. »

En trois à cinq minutes, le monde peut changer. C'est même peut-être une estimation généreuse de la longévité d'une relation entre un petit garçon et une dame âgée venue du monde souterrain de Kata, si vous voyez ce que je veux dire. Mais tout amour se termine un jour, et nous devons savoir en terminer avec lui. Même Mike, si jeune fût-il, savait que le type qu'il attendait à la cafétéria ne viendrait jamais. Le monde entier semblait être contenu dans cet appartement, comme si le congélateur de la Reine des Neiges pouvait leur proposer un menu illimité, si seulement ils parvenaient à formuler tout ce qu'ils désiraient. Ils sourirent tous les deux en regardant le micro-ondes, surtout Mike, parce qu'il adorait les calamars, mais aussi la Reine des Neiges, parce qu'elle adorait Mike. Il était innocent, la chose la plus rare au monde, et d'aucuns diront qu'elle aurait mieux fait de le laisser tranquille. Mais elle, on l'avait laissée tranquille trop longtemps,

et n'importe comment, qui sont ces gens qui s'engueulent dans un coin et affirment des choses pareilles ? Mieux valait un amour comme celui-là que de rester assis à rien faire dans une cafétéria, car regardez qui est en train d'arriver pour Andrea ! Un homme qui la maltraitera ! Tony !

« Vous êtes ouverts ? demanda Tony. Je n'arrive pas à voir, de l'extérieur.

— Nous sommes toujours ouverts, répondit Andy. Toute cafétéria digne de ce nom reste ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— J'ai envie de boire un coup. »

Andrea fit un demi-tour complet sur son tabouret, car la cafétéria faisait partie des lieux où ce genre de geste était possible. Elle ne verrait plus la Reine des Neiges aujourd'hui, mais voilà que surgissait quelque chose qui pourrait la faire tenir entre trois et cinq minutes de plus. « Je vous conseille le Suffering Bastard, dit-elle. Quatre doses de gin, trois de brandy, un peu de jus de citron, du sirop de sucre, de l'Angostura, de la *ginger ale*, le tout servi avec une tranche de concombre.

— Ça m'a l'air bien, dit Tony. Donnez-nous-en deux verres. » Il allait la maltraiter mais, en attendant, mieux valait un amour comme celui-là. Mieux vaut un liquide versé sur de la glace qu'un tas de glace tout seul, dehors.

« On ne sert pas ce genre de cocktails festifs, dit Andy. C'est une cafétéria ici, et même si j'en avais, je ne vous servirais pas. J'ai assisté à un miracle aujourd'hui, et je veux en voir d'autres, alors je vais passer le reste de la soirée à décoller la peinture de mes vitrines. Si j'avais eu les ingrédients, je pense que j'aurais demandé au cuisinier de vous préparer vos cocktails.

— L'Idaho », intervint le cuisinier, toujours perdu dans son monde. Mais personne ne l'entendit, Andy ayant déjà commencé à gratter la peinture. Le bruit était tellement épouvantable que la femme assise dans le coin leva les yeux et se rendit compte, pour la première fois, qu'elle participait aussi à cette histoire-là, et pas seulement à l'histoire dans laquelle elle s'engueulait avec son fantôme de petit ami.

« Pas la peine, dit Tony. Cassons-nous d'ici et trouvons un bar. Tu es déjà allée à l'Éléphant Noir, Andrea ?

– À plus tard, Andy, dit-elle.

– Tu me dois vingt-six dollars pour tous les pichets.

– Elle te réglera plus tard », répondit Tony, puis ils sortirent tous les deux comme s'ils se rendaient à un bal masqué. Dehors, devant la vitrine de la cafétéria Chez Andy, se trouvait la forme congelée d'un homme avec son chapeau sur la tête, le visage figé au beau milieu d'un discours terrible. Renversé par terre, il ressemblait à une des victimes de Pompéi, cette ville détruite par une éruption volcanique que Mike avait étudiée en classe quelque temps auparavant, même si, pour le moment, dans l'appartement de la Reine des Neiges, il récitait les trois mots commençant par la lettre A qu'on employait souvent pour décrire les pies. La pie est un oiseau astucieux, agressif et agréablement attiré par les objets brillants, ce qui explique peut-être pourquoi Tony détourna son regard du gris-blanc terne de l'homme gisant sur le trottoir pour retrouver l'éclat brillant des beaux yeux d'Andrea.

« Qui est-ce ? demanda-t-il, haussant les épaules en direction du type.

– Il m'a tout l'air d'un ex.

– Il a été refroidi », commenta Tony. Bien que la pluie tombât à verse, il n'y avait plus de lumière dans la rue, ce qui signifiait que cette sale journée touchait à sa fin, si vous voyez ce que je veux dire. Si vous voyez donc ce que je veux dire, c'est ce qui était en train de leur arriver.

« Ça arrive tout le temps, dit Andrea. Ce n'est pas la fin du monde. »

COLLECTIVEMENT

Je crois bien que le caramel à l'eau salée se fait avec de l'eau salée et un bon paquet de sucre, qu'on fait filer, ou qu'on enroule, ou qu'on pétrit, jusqu'à le transformer en une substance que l'on vendra sur le bord de mer. Si vous vous trouvez à San Francisco, où a lieu cette histoire d'amour, vous pouvez filer vers le sud et voir comment on le fabrique dans une cahute, à côté de celle où on vend des tickets et de celle où l'on fait frire des calamars avant de vous les donner contre de l'argent. Vous n'avez qu'à suivre les panneaux. Vous ne pouvez pas les rater.

C'est ça l'amour, un caramel à l'eau salée. Presque tout le monde en a déjà goûté. Quelqu'un vous en offre un jour où vous n'avez rien à faire, et il y a de grandes chances pour que vous l'acceptiez et le mettiez dans votre bouche. Le caramel à l'eau salée nous rassemble tous, mais qui le considère pour autant comme son plat préféré ? Qui l'aime plus que tout au monde ? À peu près personne. Alors pourquoi en mange-t-on ? Cette histoire d'amour porte sur ce genre d'amour, cette chose douce et sucrée qui existe sans qu'on n'ait rien demandé et que tout le monde mange dans le même paquet. Mais cette histoire parle aussi de ce qui est inscrit sur la cahute. J'y suis allé moi-même, et le grand panneau disait : « ENTREZ ET REGARDEZ-NOUS LE FAIRE. »

Moi je ne voulais pas. Il y a des choses qui relèvent de la vie privée, et ce quel que soit le nombre de personnes qui connaissent le coup du sucre et de son enroulement, etc.

Cette histoire d'amour porte aussi sur cet aspect de l'amour.

Il existe une chanson intitulée « Please Mr. Postman », ou peut-être simplement « Mr. Postman ». Le facteur l'avait toujours en tête, cette chanson. C'était d'ailleurs un des inconvénients de son métier, ça et les chiens méchants. Il l'expliquait à son fils alors qu'ils arrivaient sur une partie plate de la colline, qui comme beaucoup d'autres choses n'était qu'une illusion d'optique. Vue du ciel, vous auriez tout de suite compris que la colline ne s'arrêtait pas là. Or le facteur pouvait voir du ciel, grâce aux innombrables journées qu'il avait passées à gravir cette colline pour distribuer son courrier.

Son fils s'appelait Mike. Ce jour-là, c'était la journée amenez-votre-fille-au-travail, qui, après moult discussions, avait été rebaptisée journée Amenez vos Enfants au Travail, histoire d'être moins exclusif. C'était plus équitable comme ça, plus rassembleur – ainsi le facteur put-il emmener Mike dans sa tournée.

« La plupart des gens, lui dit-il, croient qu'il s'agit simplement de distribuer le courrier, de trouver la bonne maison et de le glisser dans la boîte aux lettres. Mais c'est beaucoup plus que ça. » Il commença à citer, plus ou moins par cœur, la liste des choses concernant son travail que Mike ne connaissait peut-être pas. Mike dressa vaguement l'oreille. « Les gens doivent recevoir leur courrier, point final. Peu importe où ils habitent. Le courrier nous rassemble, fiston, et à une époque comme la nôtre, avec tous ces volcans et ces gens méchants, on en a bien besoin.

– Ma maîtresse dit que cette histoire de volcan n'est pas vraie, dit Mike.

– Elle peut bien dire ça, ta maîtresse. Avant, les maîtresses étaient payées par la ville et elles ne se mariaient jamais. Et regarde aujourd'hui. C'est toujours le cas. Mais de mon temps, on devait tous se lever et dire la même chose devant le drapeau suspendu au mur. Est-ce que tu prononces encore le serment d'allégeance ?

– Je ne crois pas. Pas encore, je crois.

– À mon époque, on le faisait chaque jour, dit le facteur. On se levait tous en même temps et on disait la même chose

sur l'indivisibilité, et blablabla l'état de notre pays. Blablablablabla, Mike. Blablabla les adresses professionnelles, ou blablabla les adresses privées.»

Mike n'écoutait pas, ou alors un tout petit peu. La voix de son père ressemblait au fracas sourd de l'océan. «Quoi? dit-il. C'est quoi, les adresses privées?»

— Tu sais ce que ça veut dire, privé? » répondit le facteur en glissant du courrier dans une boîte aux lettres. «Tu n'as pas le droit d'entrer à moins d'avoir sonné à la porte et d'y avoir été invité par quelqu'un.

— Comme les vampires.» Mike était dans sa période vampires.

«Mais non, pas comme les vampires, répondit le facteur. Tu n'écoutes pas, Mike. On en a déjà parlé. On espère simplement que le type va nous laisser entrer et...

— Qu'est-ce que tu préfères dans ton travail? » demanda Mike. La question faisait partie de l'exercice qu'il devait rendre et que sa maîtresse lirait sans aucune conviction, en partageant une bouteille de chianti avec son époux adoré.

«Je te disais donc... » dit le facteur sur un ton agacé, en désignant la maison suivante. «Sois bien attentif. Le type du numéro 1602: voilà ce que je préfère dans mon travail. Tu vas le voir et tu vas l'adorer. C'est un type génial. Beau, assez grand. Il assure, vraiment. J'ai hâte de le revoir.

— Un type? C'est ça que tu préfères dans ton travail?

— Oui, c'est ça que je préfère.» Sur ce, le facteur gravit les marches du perron du numéro 1602. La maison n'avait rien de spécial, c'était la maison de quelqu'un, pas la vôtre. L'extérieur était peint et il y avait des fenêtres dans les murs. Mike n'éprouva pas la moindre curiosité pour cet endroit. «Sur ce coup-là, on est ensemble, Mike. Sur la même longueur d'onde. Tu vas l'adorer. Moi je l'adore, je l'aime autant qu'une glace à la *root beer*. Et toi tu l'aimeras comme du caramel à l'eau salée.»

Une fois, Mike, tel un oiseau, avait filé vers le sud. Il avait longé le bord de mer, où l'on fabrique le caramel dans de petites cahutes. La mer chatouillait ses pieds, il faisait très chaud et très humide. Même s'il avait lu tous les panneaux et tout ce

qu'il fallait lire, rien ne l'avait préparé à rencontrer l'homme qui ouvrit la porte. L'amour peut vous percuter comme une mouette et dégouliner jusqu'à vos pieds comme des prospectus. Impossible de s'y préparer, pas plus que le caramel à l'eau salée ne vous prépare à l'océan, pas plus que la journée amenez-vous-enfants-au-travail ne vous prépare à la solitude d'une journée de travail. Mais Mike ne connaissait pas la solitude, ni récemment ni dans un avenir proche. C'était impossible, avec une porte comme celle-ci qui s'ouvrait devant lui.

« C'est à quel sujet ? » demanda le type, et Mike l'adora tout de suite. Pourquoi pas ? Mike aima ce type sur-le-champ, comme son père l'avait prédit, notamment sa cravate et sa manière de se passer la main dans les cheveux, d'un air distrait, en dévisageant le facteur. L'amour traversa Mike des pieds à la tête et vint se plaquer sur son palais comme un bonbon bien collant, ce type du numéro 1602, cet homme qui surgissait tout à coup pendant la tournée du facteur et ouvrait la porte.

« Bonjour ! dit le facteur. Bonjour ! Je vous présente mon fils. Je voulais qu'il vous rencontre, et lui aussi en avait envie.

— Euh... bonjour, dit le type.

— On pense tous les deux que vous êtes un gars formidable, dit le facteur. On vous adore. On voudrait juste entrer deux minutes.

— Ce n'est pas vraiment... Ce n'est pas vraiment le meilleur moment.

— Deux petites minutes », insista le facteur, soutenu par un hochement de tête de Mike. « Je dois poursuivre ma tournée, parce que tout le monde veut son courrier, mais si on pouvait entrer ne serait-ce que deux minutes, ça permettrait à mon fils de vous connaître. C'est aujourd'hui la journée amenez-votre-fille-au-travail. Allez, soyez chic, vous voulez bien ?

— Oui je veux bien », répondit le type, qui leur accorda le bénéfice du doute en laissant la porte ouverte. Le facteur sortit le tas de courrier qui lui était destiné, puis soudain il se ravisa.

« Je ne vous donnerai pas votre courrier, dit-il sur un ton badin, tant que vous ne nous aurez pas laissés entrer deux minutes.

— Je vous ai déjà dit oui », répondit le type sèchement, et Mike rougit un peu. C'est ça l'amour, et c'est tout le problème : il peut vous plonger dans l'embarras. L'amour c'est aimer vraiment beaucoup quelqu'un et ne pas vouloir tout foutre en l'air. Tout le monde s'est déjà fait la réflexion. Cet aspect de l'amour, voilà ce qui nous rassemble. Mike franchit le seuil du numéro 1602, tout sourire, béat d'admiration pour ce type qu'il aimait vraiment beaucoup.

« Bon, eh bien, faites comme chez vous », dit le type. La porte donnait directement sur une sorte de salon équipé d'une cuisine américaine. Mike comprit que c'était là que le type cuisinait, mangeait et s'asseyait sur son canapé en posant les pieds sur une table jonchée de magazines. Mike se fichait bien de savoir à quels magazines le type était abonné, parce que c'était à lui que Mike était abonné. « J'étais sur le point de m'absenter un petit moment, dit le type sur un ton adorable, quand j'ai entendu la sonnette.

— Dacodac », dit le facteur. Il laissa passer son fils en premier pour qu'il trouve de quoi s'asseoir. Le type du 1602 s'en alla, et les deux visiteurs s'aperçurent qu'il y avait une femme dans la pièce, une femme jusqu'ici dissimulée par un lampadaire.

« Bonjour », dit la femme. Elle s'appelait Muriel.

« Oh, mon Dieu, dit le facteur en se levant à moitié du canapé. Je n'avais pas vu qu'il avait de la compagnie.

— En effet, on est au milieu d'une sorte de réunion de famille, pour tout vous dire.

— Une réunion de famille ?

— Regardez. » La femme tendit le bras vers la pile de magazines, au-dessus de laquelle se trouvait du courrier, notamment une enveloppe ouverte.

« Je n'ai jamais pu faire une chose pareille ! s'écria le facteur. Pas le courrier de quelqu'un d'autre. Mets ça dans ton devoir, Mike. Ne jamais lire le courrier des autres. Ta prof va adorer.

— Pas grave, dit Muriel en lui tendant l'enveloppe. Lisez plutôt. »

Le type du numéro 1602 se lava la figure plus qu'il n'était nécessaire, comme tout le monde. D'abord Muriel, et main-

tenant le facteur et son fils. Il examina son visage mouillé dans la glace de la salle de bains. Que se passait-il ? Pourquoi ? Pourquoi l'amour, aujourd'hui ? Mais personne ne répond jamais à cette question, mon vieux. Il allait se saisir d'une serviette ; la sonnette se fit de nouveau entendre.

« Cher Joe,
j'ai des raisons de penser que tu es mon fils et que je suis ta vraie mère. Quand j'avais seize ans et demi, ou dix-sept ans, je suis tombée enceinte et j'ai confié le bébé à tes parents en leur demandant de ne jamais le dire à personne. Ils ont tenu parole. Tu étais mon petit garçon, tout beau, tout en sucre et en pain d'épices. Je t'ai prénommé Joe pour des raisons évidentes et, au fil des ans, je me suis sentie très seule et j'ai donc demandé à deux détectives de te retrouver, toi l'objet de tous mes regrets. Je ne veux ni argent ni rien. Je suis une personne normale, comme tout le monde, et je veux simplement te connaître parce que tu es mon enfant, mon petit.

Baisers,
 Muriel, ta vraie mère. »

« Bien... dit le facteur en lui redonnant la lettre. Il s'appelle Joe, donc.

— J'aime bien ce prénom, dit Mike.

— Qui n'aime pas ce prénom ? demanda le facteur. Et vous, vous êtes Muriel ? Bon, tout ce que je peux vous dire, Muriel, c'est bravo.

— Excusez-moi, intervint le type en traversant la pièce. On a sonné à la porte. » Il continua de marcher, étonné de faire semblant de n'avoir pas entendu leur conversation. N'importe comment, tout était faux. Le type du numéro 1602 était le portrait craché de son père, et la lettre, suspecte. La semaine précédente, il avait reçu une lettre, rédigée sur le même papier, lui annonçant qu'il avait remporté un prix, et signée : « *Muriel, la représentante de votre prix.* » Il n'avait pas répondu et se disait maintenant que ces deux lettres n'étaient finalement qu'une ruse grossière pour pouvoir entrer dans sa maison. Or voilà que Muriel s'y trouvait, dans sa maison,

et tout ce qu'elle voulait, c'était s'asseoir sur le canapé et le connaître un peu plus. Où travaillait-il ? Où avait-il déniché sa cravate ? Avait-il grandi dans le bonheur avec ses faux parents ? C'est ça l'amour, la pure vérité une fois qu'on a réussi à entrer. Tels des paons, nous exhibons fièrement notre plumage. Entrez et regardez-nous le faire ! Et puis ça devient toujours la même histoire, du sucre et des épices qu'on pétrit ensemble. Nous sommes tous composés principalement d'eau salée. L'amour est un bonbon qu'un inconnu nous offre, mais un bonbon qu'on a déjà tous goûté avant et qui ne va certainement pas nous tuer.

« Je suis en train de penser », dit le facteur, aussitôt le type sorti de la pièce, « que le nom de Joe ne figure jamais sur les enveloppes que je lui distribue.

— Je ne sais pas du tout s'il s'appelle Joe, confia Muriel à voix basse. J'ai inventé cette lettre de A à Z, à peu de chose près. C'est juste que j'adore ce type. Je l'aime. Je l'aime et j'ai envie de le connaître.

— Je sais, dit le facteur. Il est craquant, non ?

— Je l'aime, embraya Mike, et pourtant ça fait seulement cinq minutes que je le connais.

— C'est toujours la même histoire. Comme un miracle. Tu as de la chance que ce soit aujourd'hui la journée amenez-votre-fille-au-travail. Jetons un coup d'œil sur ses bouquins. »

Les trois amoureux se regardèrent et eurent un fou rire. Il n'y avait aucune compétition entre eux. À part ça, rien d'anormal. Les livres non plus n'avaient rien d'anormal : par exemple, un livre d'Alice Walker, une auteur très populaire, et plusieurs autres sur des sujets qui intéressaient le type. On dit que l'amour est dans les détails et que ce sont les petites choses qui rendent un être spécial ; mais dans ce cas, pourquoi est-ce que toutes les chansons d'amour se ressemblent autant ? C'est ton sourire, ce sont tes yeux, j'adore tes yeux et ton sourire. J'aime aller à la plage avec toi mais, entre nous, les plages sont tellement intéressantes et belles qu'on pourrait y emmener n'importe qui. La fille qui chante « Please Mr. Postman » veut simplement recevoir une lettre d'un type, à nous de deviner lequel. Puisqu'on nous encourage à le faire, à déterminer

quels détails nous poussent à aimer Untel, alors pourquoi ne pas aller directement chez lui, là où se trouvent justement ces détails ? Voilà ce que se disait le gars qui livrait les primeurs bio au moment où il éteignit la radio qui passait cette chanson, arrêta son camion devant le numéro 1602, puis sonna à la porte pour des raisons évidentes.

« Pas plus d'une minute, lui répondit le type du 1602, en soupirant. J'ai déjà trois personnes chez moi.

— Je ne veux pas vous embêter », dit le livreur de primeurs bio. Il tenait un gros carton rempli de fruits et légumes bio et d'autres produits. La jolie courbe d'une mangue, un céleri mutin et un pot de yaourt en plastique lorgnaient au-dessus du carton comme s'ils voulaient tous être avec ce type, le regarder simplement deux secondes pour voir ses beaux yeux. « C'est juste que je vous trouve absolument génial et que j'ai envie de vous connaître.

— Alors faites la queue », dit le facteur, et presque tout le monde éclata de rire.

« Vous aussi, vous l'adorez ? demanda le livreur en posant son carton sur le plan de travail de la cuisine.

— Pas qu'un peu ! répondit Muriel. J'aime ce type comme mon propre fils.

— Moi j'aime sa cravate, intervint Mike.

— On est vraiment tous sur la même longueur d'onde », commenta le facteur en remettant un livre à sa place.

« Ça fait bien six mois que je l'observe », dit le livreur de primeurs bio en montrant le type du numéro 1602, la main ouverte et pleine de désir. « Depuis le jour où on m'a attribué ce parcours de livraison. C'est un type génial.

— Je l'adore, dit le facteur avec un clin d'œil vers Muriel.

— Mais qui ne l'aime pas ? reprit le livreur. C'est la crème du gratin.

— La crème de la crème », corrigea Mike. Les cours de sa maîtresse sur les expressions idiomatiques avaient bien failli être un fiasco total.

— Je savais bien que c'était une histoire de cuisine, dit le livreur. « *Crème de la crème.* » Je vais tâcher de m'en souvenir. Bon, où est votre mixeur ?

– Appelez-le Joe, dit Muriel. C'est un nom que je lui ai trouvé, un petit nom affectueux. Essayez, franchement.

– Où est votre mixeur, Joe ? » tenta le livreur, mais il avait déjà trouvé l'objet dans un placard. Les mixeurs ne se rangent pas dans quinze mille endroits différents. Vous avez beau vivre en couple avec quelqu'un, même pendant des années, puis passer à quelqu'un d'autre, vous trouverez toujours le mixeur en trois secondes.

« Écoutez », dit enfin le type, et tout le monde écouta. Il se toucha les cheveux de cette manière dont tout le monde raffolait, puis adressa à chacun un petit sourire moyennement convaincant. « Tout ça est très étrange pour moi.

– Comme si vous marchiez à un mètre au-dessus du sol ? demanda Mike.

– Non, un autre genre d'étrangeté.

– Mais ça ne peut pas vous paraître étrange, intervint le livreur de primeurs bio. C'est vous qui l'avez demandé.

– Je n'ai rien demandé.

– Mais évidemment que si ! Chaque semaine, je livre des produits bio ici même, dans cette maison. Regardez, on a des tomates, des mangues, des choux magnifiques, de la sauce maison, du miel de trèfle sauvage, du céleri, du fenouil, des pommes de terre et du yaourt bio produit par la ferme au bout de la route. Regardez-moi toutes ces belles saveurs. Je vous les apporte parce que vous voulez les goûter. Vous avez signé pour ça, Joe.

– Et moi je vous distribue le courrier tous les jours, dit le facteur. Sauf le dimanche et les jours fériés. Pourquoi ne devrais-je pas vous trouver génial et m'arrêter deux secondes pour vous le dire ?

– Je vais parler de vous dans mon devoir, dit Mike. Pour l'école.

– Ce n'est pas la même chose, répondit le type.

– Des clous, oui ! s'exclama Muriel. Moi je vous aime comme mon propre fils, et vous ne voulez pas de moi dans votre maison ?

– Ma maison, justement. Parlons-en. Vous m'avez tous l'air de gens éminemment sympathiques, mais maintenant

je vais vous demander de quitter ma maison. Sortez de chez moi.

– Ne soyez pas idiot, fit le livreur de primeurs bio. Je suis en train de vous faire un *lassi* à la mangue.

– Préparez-en plutôt un pichet entier », lui dit le facteur en tendant le cou pour regarder par la fenêtre. « Il y a quelqu'un au pied de l'escalier du perron.

– Qu'est-ce que... » dit le type, mais la sonnette retentit, et il fut bien obligé de répondre. Une fois de plus, l'amour : il sonne à la porte et vous allez lui ouvrir, à moins qu'il n'ait la tête d'un psychopathe avec une hache à la main.

« C'est peut-être sa femme, dit Muriel. Je serais ravie de la rencontrer.

– Qui ne le serait pas ? dit le livreur. Je suis sûr que je l'adorerais aussi ; j'en suis même persuadé, pour tout vous dire. Ça va être délicieux. Ils boivent ça en Inde, dans les mariages ou dans les fêtes. Des mangues, du yaourt et un peu de jus de citron, si j'arrive à en trouver. Ça y est, j'en ai trouvé !

– Oh ça, par exemple... » dit la première des trois femmes qui entrèrent dans la pièce. Ce n'était pas l'épouse du type. Aucune des trois ne l'était, d'ailleurs. Toutes ces femmes avaient l'air plutôt âgées, et elles habitaient dans le quartier. « Quelle pièce charmante ! dit-elle. J'adore la manière dont elle fait le lien entre la cuisine et le séjour, et je vous adore !

– Je savais qu'il aurait une pièce aussi magnifique, dit une autre. Parce que c'est un être magnifique.

– Entrez, entrez, répondit le facteur. Le gars qui livre les primeurs bio est en train de nous préparer un pichet entier d'une boisson indienne. Restez un petit peu, comme ça on fera un toast... en l'honneur de Joe !

– Qu'est-ce que vous ajoutez là, du miel de trèfle ? » demanda une des femmes en lorgnant le mixeur. « Je sens que ça va être très surprenant.

– Il faut reconnaître que, dans l'ensemble, la situation est assez surprenante, dit Muriel.

– Pour ma part, je suis très contente », dit une des vieilles dames. Peut-être par égard pour l'âge vénérable de celle-ci, le livreur de primeurs bio éteignit le mixeur et tout le monde

la laissa parler. « Je voulais vous raconter une histoire, reprit-elle. Je voulais vous dire que j'ai une maladie rare et que j'ai besoin de réconfort. Ou bien que je m'inquiétais pour mon courrier, que j'ai vu le facteur entrer dans cette maison et ne pas en ressortir, que donc je n'en pouvais plus d'attendre, ou que je voulais m'assurer que tout allait bien. Mais je ne m'inquiète pas pour mon courrier. Je suis solide comme un frêne, et personne ne m'écrit, à part des entreprises assoiffées d'argent. Très chère cliente, m'écrivent-elles, mais moi je sais comment ça se passe. Qui reçoit encore de vraies lettres de nos jours ?

— On ne dit pas solide comme un frêne, mais comme un chêne, dit le type du numéro 1602.

— Joe, lui, reçoit du vrai courrier, intervint Muriel en montrant sa propre lettre. Je lui ai écrit une vraie lettre.

— Dans ce cas, lisez-la-moi, répondit la femme. Ou demandez à Joe de la lire. Racontez-moi une histoire pour passer le temps. Vous savez, Joe, je vous trouve intéressant, alors tout ce que vous direz ou presque sera intéressant. Je vous aime. Je pourrais vous dire que je suis seule, mais il n'y a pas que ça. *“Tant de fois vous êtes passé devant moi et vous avez vu les larmes dans mes yeux. Vous ne vous êtes pas arrêté pour me réconforter ou me laisser un petit mot, une lettre. Monsieur le facteur, regardez donc si vous avez une lettre pour moi dans votre sac.”*

— Je déteste cette chanson », dit le type. Mais soyons honnête : cette chanson est un énorme tube, qui figure très certainement dans un hit-parade quelconque, et tout le monde adore les parades. Joe se rendit compte, avec un étonnement tout relatif, qu'il avait du mal à ne pas fredonner cette chanson d'amour qui planait maintenant dans l'air. « Je veux que vous partiez tous », dit-il, mais les autres le trouvèrent quand même adorable. « Ceci est une propriété privée et vous ne la respectez absolument pas.

— Non mais écoutez-moi ça ! » s'exclama – ou plutôt, gloussa – Muriel. « Maman va t'expliquer quelque chose, Joe.

— Je refuse que vous me disiez quoi que ce soit, lui dit-il alors. Je ne suis pas... Je ne suis pas le type génial que vous n'arrêtez pas de décrire. Je ne suis pas en sucre et en pain

d'épices. Je suis un méchant garçon qui embête les filles, et parfois je dis des mensonges. J'ai brisé plusieurs cœurs. Je cherche l'amour, oui, c'est vrai, mais maintenant que je le reçois par paquets entiers, j'ai peur de m'engager et je voudrais, s'il vous plaît, que vous vous en alliez.

— Il n'est donc pas la crème de la crème, dit Mike en se mordant la lèvre.

— Et voilà, intervint le facteur. Bravo ! Vous avez bouleversé mon gamin.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? » demanda le type du numéro 1602.

Le facteur jeta le paquet de courrier du type sur l'autre tas qui gisait sur la table. « Je vais tenter de vous expliquer », dit-il, puis il tenta d'expliquer l'idée suivante. C'est une idée dont on n'arrive pas vraiment à se dépêtrer. L'amour n'est-il pas synonyme de partage ? Ne signifie-t-il pas ouvrir son sachet de bonbons et le faire passer autour de soi, ou préparer quelque chose avec les fruits et légumes qu'on vient de livrer chez quelqu'un ? Et s'il est synonyme de partage, alors il faut bien le partager. L'amour fait tourner le monde, voilà ce que nous disent collectivement les tubes des hit-parades, et le monde est rempli de personnes que nous ne connaissons pas, avec lesquelles nous ferions mieux d'être gentils parce qu'elles ne vont pas s'en aller comme ça. Parmi elles, il y en a qu'on aime moins, peut-être, mais tous les jours, on attend le facteur et il ne nous apporte jamais rien de bon, ou quasi. « Laisse-nous t'aimer, essayait de dire le facteur. Cette fois-ci, laisse chacun d'entre nous t'aimer. » Mais comme ce genre de laïus n'était pas son style, il dit simplement : « On t'aime, mec. Pour tes yeux, ton sourire, ta cravate, tes chaussures. Tu es génial et on t'aime, et tu es un chic type, alors sois chic, tu veux bien ? Prends donc un peu de *lassi* à la mangue et bois-le avec nous. » Car malgré le tumulte et la confusion, le livreur de primeurs bio avait trouvé huit verres sans difficulté. C'étaient des verres élégants, que le type n'utilisait pas souvent car ils étaient fragiles. Pourquoi ne pas les sortir maintenant, même s'ils devaient se briser ? Pourquoi ne pas les remplir tant qu'ils étaient intacts ?

« On t'aime, gars », répéta le facteur. Il lui tendit un verre comme on tendrait un sachet rempli de choses confectionnées sur le bord de mer. Chacun veut avoir le contenu pour soi tout seul. Il faudrait être fou pour ne pas en prendre un peu. Vous avez déjà goûté du *lassi* à la mangue ? Bien épais dans la gorge, avec cette incroyable couleur orange, et délicieux – si vous aimez ce genre de choses ? Qu'est-ce qu'un type peut faire d'autre quand il est sous le charme de la mangue, du yaourt et des fruits mixés jusqu'à former une substance qui ressemble exactement à l'amour ? Mais *c'est* de l'amour. C'en est un des aspects.

« Allez, Joe », dit Mike. Alors Joe tendit la main et la referma sur une chose douce et sucrée.

SYMBOLIQUEMENT

Après la catastrophe, j'ai quitté la ville pour terminer mon roman dans l'arrière-pays californien, où je jouissais d'une « vue dégagée », comme ils disaient. « Arrière-pays », c'est de moi. Tous ces mots sont de moi, en réalité.

Comme vous le savez puisque vous avez lu mon roman, pendant quelque temps la situation fut assez épouvantable. Plusieurs édifices célèbres avaient été anéantis, avec des succès divers, par des gens en colère venus d'un autre pays. Parfois, il y avait eu de nombreux morts, d'autres fois pas tant que ça, et puis on racontait aussi qu'un volcan sommeillait sous nos pieds. On vivait peut-être sur un volcan, et la grande question était de savoir ce qui allait suivre, à quel moment le prochain édifice célèbre exploserait, bref ce qui nous tomberait dessus. Ma « vue dégagée » donnait sur un célèbre immeuble de San Francisco qu'il me paraît inutile d'identifier avec davantage de précision. Ce n'était donc pas vraiment dans l'arrière-pays qu'on m'avait permis d'habiter, mais juste de l'autre côté d'un pont en face de San Francisco, et je pouvais embrasser du regard une bonne partie de la ville – une vue bien dégagée –, y compris le célèbre immeuble, depuis le champ vide et couvert de mauvaises herbes vertes qui s'étendait devant la petite maison. Mais quand vous êtes né à San Francisco et que c'est là que vous sirotez votre Campari, que vous achetez vos livres de Stephen Spender, que vous marchez avec vos amis et que vous les écoutez raconter leurs

innombrables problèmes tout en prenant secrètement des notes en vue d'un futur roman, alors n'importe quel endroit situé hors de San Francisco devient l'arrière-pays. C'est un lieu profondément égocentrique, San Francisco, et c'est pour ça que j'ai dû me retirer dans l'arrière-pays pendant quelque temps, histoire de rassembler un peu mes idées et de les coucher sur papier.

Dans mon roman, vous les reconnaîtrez sous les noms de Lucinda et George, mais les gens qui m'ont prêté cette maison s'appelaient Nora et George – des amis de ma mère qui m'ont toujours ardemment soutenu. La maison était vide parce que Nora avait décidé de voyager un peu. Elle m'a prêté la maison parce que George était mort dans le grand incendie. L'enterrement m'avait rendu triste. Tant de personnes avaient péri qu'il nous fallait bien admettre que George ne comptait pas – un élément secondaire, en aucun cas une cible principale. Pendant le pot qui avait suivi, chez eux, je m'étais assis dans le même fauteuil qui, plus tard, me verrait entamer l'écriture de mon grand roman sur l'époque contemporaine, et j'avais lu devant l'auditoire endeuillé et silencieux un poème en l'honneur de George, un poème qui marquait mon retour à la rime.

C'est de ce même fauteuil que, l'autre jour, j'ai eu une vue dégagée sur un homme qui s'affairait avec un trépied, et dont la silhouette se découpait à la lisière du champ de Nora et George. Je venais de décider que j'en avais terminé pour aujourd'hui avec mon roman. Je m'étais servi un verre du cabernet de Nora et George, que je sirotais avec une belle énergie, lorsque je l'ai aperçu, lointain et informe, en train de manipuler son trépied et de me bloquer la vue. Je suis sorti avec mon verre de vin et j'ai traversé le champ dans sa direction. Je n'avais pas peur de tomber sur un terroriste, même si j'étais conscient, naturellement, de représenter une cible de choix.

Une partie de mon roman parle de la manière dont les choses paraissent plus claires une fois qu'on s'approche d'elles, comme une sorte d'allégorie. Et c'était bien le cas ce jour-là. À mi-chemin dans le champ, j'ai vu que l'homme était

un peu plus âgé que moi, que sur son trépied trônait une caméra vidéo et qu'il portait un jean informe et une chemise en lin déboutonnée sur son torse nu. Il avait une casquette de base-ball et il était mal rasé – autant de petites erreurs qui me semblaient pouvoir s'arranger.

« Bonjour, dit-il. Je suis sur ta propriété, vieux ? »

– Oui. Qu'est-ce que vous faites sur ma propriété ? »

Il s'est gratté le menton et a posé sa main en abat-jour sur son front pour mieux me voir. « Désolé. J'imagine que ce n'est pas le meilleur moment pour se trimballer avec une caméra vidéo sur une propriété privée. »

– Oui, en effet. » Je suis resté planté devant lui et j'ai pris une gorgée de vin, pour lui montrer que je n'avais absolument pas peur. « Mais qu'est-ce que vous faites, au juste ? »

– On parle d'une menace », dit-il en pointant un doigt vers l'immeuble de l'autre côté de la baie. « C'est leur dernière cible, la prochaine sur la liste, paraît-il, et c'est une occasion à ne pas rater. »

J'ai avalé une autre gorgée et je l'ai de nouveau toisé. Cela faisait à peine plus d'une semaine que j'étais installé chez Nora et George. Traverser le champ à sa rencontre tout en sirotant mon verre de vin, cela faisait de moi un gentleman-farmer découvrant un autre gentleman sur son domaine. « Je vois, dis-je. Enfin, je crois. Vous tournez un film ? »

Le type m'a lancé un grand sourire. « Un film amateur, dit-il. *Amateur*. Tu ne regardes jamais la télé ? On dit que la menace est là-bas. Je suis surpris qu'il n'y ait pas plus de gens qui viennent ici pour filmer, mais en même temps, si je suis le seul, tant mieux pour moi, pas vrai ? S'ils disent que l'immeuble va sauter, les gens voudront savoir à quoi il ressemblait avant. D'où le film amateur. Toutes les chaînes du monde entier vont demander mes images... Les grands groupes de télé, tout le monde. *Tout le monde*. »

– Vous êtes donc ici pour filmer ? Au cas où l'immeuble explose ? »

Le type a haussé les épaules, retiré sa casquette, puis l'a remise et a pointé son doigt vers l'immeuble encore intact. « Telles que je vois les choses, qu'est-ce qu'on a dit quand

c'est arrivé la première fois ? "Allume la télé", n'est-ce pas ? "Il s'est passé quelque chose, allume vite la télé." Donc il faut bien que quelqu'un prenne des images de ce qui se passe. Ça paraît peut-être malsain ou je ne sais quoi, et si je pouvais empêcher que ça se produise, bien sûr que je le ferais. Si je le pouvais. Or la seule chose que je puisse faire, si ça se produit, c'est de filmer pour que les gens voient et se rapprochent les uns des autres. Qu'ils soient choqués. Qu'ils sachent ce qui se passe, parce que j'aurai vendu les images.

– Vendu ?

– Eh bien, oui. » Il a de nouveau souri, puis bougé un bras, si bien que sa chemise s'est ouverte encore un peu plus. « Franchement, je reste planté là toute la journée : ça coûte de l'argent, non ? Je ne vais quand même pas le faire à l'œil.

– Vous allez rester planté là toute la journée ?

– Si tu es très pointilleux, dit-il, je peux te louer la parcelle de terrain, ou quelque chose dans le genre. On peut se partager l'argent. Tu ne dois pas être milliardaire, à vivre dans une vieille bicoque comme celle-là. Je l'ai aperçue en arrivant. Pas vrai ? Pas vrai ? Tu prendras un peu d'argent. L'argent, l'argent, l'argent, l'argent, l'argent... Il n'y a aucun mal à cela. »

J'ai pris une nouvelle gorgée de gentleman et j'ai contemplé la ville que j'avais quittée, et tous les personnages de mon roman, tellement affairés et ingrats qu'ils n'avaient jamais rien fait pour moi – que dalle. « Combien ? ai-je demandé.

– On m'a parlé de plusieurs milliers de dollars. Pour moi, ça les vaut largement, à rester comme ça dans un champ. C'est une belle journée, même s'il ne se passe rien, pas vrai ? Bon, donc tu es d'accord pour que je m'installe sur ton domaine, non ? Reste un peu ici, s'il arrive quelque chose, tu le verras, plus un peu d'argent au final, d'accord ?

– Très bien. De toute façon, je ne comptais pas travailler aujourd'hui.

– Bravo », dit-il, avant de manipuler de nouveau sa caméra. Je me suis assis sur l'herbe ; je la sentais, hirsute, tout autour de mon short.

« Vous voulez un peu de vin ? » ai-je demandé.

Il a plissé les yeux pour scruter l'horizon, avant de former avec ses doigts un petit cadre, comme les gens de cinéma font au cinéma. « C'est un peu trop tôt pour moi », répondit-il, avec l'immeuble dans son collimateur. « Il doit être onze heures du matin ? Non merci. Comment tu t'appelles ? »

J'ai préféré avoir une vue dégagée sur la ville. Depuis la bordure du champ, je pouvais voir des endroits que j'avais arpentés des centaines de fois, distants et étincelants, comme un décor de cinéma. Prêts à disparaître. Le type et moi, on a regardé la ville comme on regarde l'être aimé dormir à côté de soi : lui filmait et moi je prenais des notes dans ma tête, en vue de mon œuvre qui allait épater le monde entier. « Je m'appelle Mike. Je suis écrivain. J'écris surtout de la fiction. »

Le type regardait toujours dans sa caméra mais il a hoché la tête, occupé à faire un ultime réglage. « Dis-moi, Mike, tu as déjà fait l'amour avec un homme ? »

Je crois que je m'en suis plutôt bien tiré. Nous avons traversé le champ en sens inverse et je n'ai rien fait du genre le prendre par la main. Quand nous sommes arrivés à la porte de la chambre de Nora et George, je me suis mordu la lèvre, comme pour montrer que j'étais nerveux et que je ne savais pas dans quoi je m'embarquais, ce qui en général me réussit plutôt bien. Adam m'a souri, il s'est assis sur le rebord du lit et a enlevé ma chemise avec beaucoup de délicatesse, pendant que je restais planté devant lui, et ainsi de suite. Ça rend le sexe encore meilleur. Il en va toujours de même quand l'amour commence, les deux partenaires simulant quelque chose pour le faire naître, proférant des mensonges voluptueux et gorgés d'espoirs solitaires. Après, il m'a tenu dans ses bras, chose que je n'aime pas quand l'autre n'est pas rasé, mais dont il est facile de s'extirper pour peu qu'on ait annoncé dès le départ qu'on n'a jamais couché avec un homme, qu'on a donc un peu peur et qu'on ne veut pas être enlacé. « Pardon, dit-il.

— Y a pas de mal. » Dehors, il faisait toujours très beau, et j'ai dû me protéger les yeux lorsque je me suis précipité hors du lit pour remettre mon short et observer Adam, en m'appuyant contre la bibliothèque de Nora et George. Des essais volumineux me trituraient le dos, de gros traités portant sur

la spécialité de George, l'astrophysique, sujet vital et essentiel, j'en suis sûr, mais qui me paraît totalement dépourvu d'élégance, comme être serveur dans un restaurant, ou retourner en rampant chez son ex les soirs où rester seul devient trop pénible. Adam m'a regardé, l'air de me trouver mignon, ce que j'ai à mon tour trouvé mignon, et je me suis de nouveau pris à rêver que je fumais, pour pouvoir recracher lentement, très lentement, un joli nuage de fumée argentée au visage de quelqu'un, en plissant le front d'un air songeur et en me repassant le film de tous mes amants.

« Qu'est-ce que tu fais de beau, Mike ? me demanda-t-il. Qu'est-ce qu'un gamin comme toi fabrique dans un endroit pareil ?

— J'ai terminé la fac il y a deux ans, ai-je rectifié. Je t'ai dit, je suis écrivain. Je suis en train de terminer un nouveau roman.

— Ah oui, un roman ? Et combien de romans tu as écrits ?

— Un seul.

— En comptant celui que tu écris en ce moment, je parie.

— Combien de milliers de dollars tu as gagnés en vendant tes images amateur aux grandes chaînes ?

— Pardon, pardon, dit-il. Je te taquinais, Mike. Parfois je peux être très blagueur. » Il est sorti du lit, s'est dressé devant moi, s'est mis sur la pointe des pieds une seconde et a secoué ses bras comme un chien qui s'ébroue hors de l'eau. « Je vais vérifier la caméra, dit-il en se baissant pour chausser ses baskets. Je vais pisser un coup et vérifier la caméra. Je l'ai laissée tourner mais je peux toujours rembobiner et re-filmer dessus. Juste au cas où il serait arrivé quelque chose, ce qui m'étonnerait, parce que je crois qu'on l'aurait entendu.

— Tu vas retourner là-bas juste en baskets ? On dirait un acteur de film porno. »

Il a marché jusqu'à la salle de bains. « Personne ne me verra, a-t-il crié au milieu des éclaboussures. Il fait chaud, comme toujours en Californie, et on est au milieu de nulle part, petit. Cette maison se trouve au milieu d'un champ et les voisins doivent sûrement être en train de bosser comme des cons à San Fran.

– Je déteste quand les gens disent San Fran.

– Tout le monde parle comme ça, dit-il joyeusement. J'en ai pour deux minutes.

– Quand tu reviens, on pourrait peut-être déjeuner ou boire un verre de vin. Je pourrais...

– Quand je reviens, je vais t'apprendre à me sucer la bite.»

J'ai caché mon sourire avec ma main; lui a quitté la maison de Nora et George en pouffant de rire. Dans le champ, l'herbe haute projetait sur le mur des ombres que je savais pouvoir décrire avec des phrases inégalables, et pourtant je n'ai pas jugé pertinent de le faire. C'est ça le truc, comprenais-je peu à peu : distinguer le symbolique de ce qui ne l'est pas. Si le soleil de l'après-midi jetait sur les murs des ombres joueuses et insaisissables, « *comme un groupe d'enfants insouciantes se livrant à d'innocents et enfantins jeux d'enfants* », alors je ne pouvais pas les inclure dans le texte, ces ombres, si je voulais dépasser le stade de l'enfance et décrire un personnage capable de jouer un rôle important dans au moins deux chapitres du roman le plus important de ma génération. L'amour, c'est maintenir cette importance du symbolique – chaque baiser est crucial, chaque pas que l'on fait est un point de repère. J'aurais pu vous dérouler la liste de tous les points de repère importants en Amérique, vous expliquer ce qu'ils représentent symboliquement et ce que signifierait leur destruction. Je connaissais le sens de chaque chose et, bientôt, le monde entier le connaîtrait à son tour. Il fallait simplement que je mette la dernière main à mon œuvre, que je donne un nom à Adam et que je remette tous les détails à leur place.

Je me suis levé et je l'ai vu marcher vers sa caméra pour la vérifier et me bloquer la vue. J'avais du mal à me décider. David? Steven? Quelque chose d'européen, du genre Tomas, mais plus mélancolique? Je suis sorti de la chambre et me suis installé à mon bureau. J'ai feuilleté mon manuscrit tout en observant Adam par une autre fenêtre. J'avais déjà écrit plus de seize pages, mais j'arrivais encore à voir où je pourrais inclure Adam, lorsque, comme d'habitude, ce putain de téléphone a sonné.

« Maman, dis-je avant de me retenir. Je t'ai dit que je t'appellerais. Je te l'ai dit, n'est-ce pas ? Je suis en plein travail et le téléphone me coupe dans mon élan. Je t'appellerai quand je ne serai pas en plein travail, ce qui est difficile puisque je travaille de très longues heures, et très dur, car je suis un écrivain, avant tout de fiction, et tout ça fait partie du jeu, mais je t'appellerai, alors ne m'appelle pas.

– C'est juste que je m'inquiète pour toi, Tomas. Je me fais du souci. Tu sais que tu as choqué tout le monde dimanche ? Tout le monde est venu me demander si tu allais bien, si tout se passait bien pour toi là-bas, chez Nora et George. Tu as choqué tout le monde.

– Tu sais, la fiction évolue à chaque génération. Elle se transforme sans cesse, et il y aura toujours des gens choqués.

– Mais Tomas, dit-elle. Tomas... Je ne vois pas en quoi ça explique que tu te sois rasé le crâne.

– Je t'ai expliqué que les héros de romans connaissent toujours des changements, que c'est l'essence même d'un récit, qu'il faut capter l'instant où une chose change parce que c'est ça que les gens veulent lire, et qu'un crâne rasé est un symbole, que symboliquement le héros qui se rase la tête renaît à la vie, chauve comme au jour de sa naissance car il accède à une nouvelle compréhension du monde.

– Mais tu avais plein de cheveux quand tu es né, a gémi ma mère.

– Tu comprendras mieux quand le roman sera publié ! ai-je hurlé. Comme ça, tu pourras le lire et le relire jusqu'à ce que tu piges ! »

J'ai raccroché. Adam me souriait. « Dis donc... Je t'ai entendu hurler à l'autre bout du champ. Des problèmes avec les femmes, pas vrai ? »

Je l'ai regardé : il était nu comme au jour de sa naissance, à la seule exception de ses chaussures. « Oui, ai-je dit.

– Ça arrive tout le temps, a-t-il répondu en regardant par la fenêtre. Et dans le monde entier, je parie. Des femmes qui se plaignent et qui te pompent ton fric... Pas étonnant que des mecs veuillent faire sauter des immeubles, après ça.

– Mais moi je n'ai pas envie de faire sauter des immeubles,

ai-je dit en tendant les bras vers lui. Je trouve ça idiot de faire sauter des immeubles.» Cette fois je l'ai laissé m'êtreindre – mais pas dans le roman. Mais vous êtes au courant, bien entendu, parce qu'il n'y a dans mon roman ni Adam, ni Tomas, ni rien de ce genre. Pas de description non plus, empreinte de sagesse et de mélancolie, du soleil qui se couchait et plongeait la chambre dans l'obscurité, si bien qu'une fois la chose terminée, il a dû tâtonner par terre pour retrouver ce qu'il voulait se mettre sur le dos.

« Tu vas encore vérifier ta caméra ?

– Oui », a-t-il répondu en scrutant par la fenêtre le champ baigné d'obscurité. Puis il a eu une meilleure idée et a allumé la télé, du côté du lit qui était celui de Nora. De petits Blancs étaient en train de sortir un gros animal en peluche d'une boîte. « Rien du tout, a-t-il dit. Ils auraient interrompu le programme s'il s'était passé quelque chose. Jamais ces gamins ne seraient en train d'ouvrir des cadeaux si un immeuble avait encore explosé. J'éteins ?

– Pardon ?

– La télé... J'éteins ? Je vais ranger la caméra. On se revoit demain.

– Pardon ?

– Je reviens demain matin. Il paraît que ça ne se passera sûrement pas en pleine nuit.

– Tu peux rester. Ça pourrait se produire à l'heure de pointe. Tôt le matin. »

Adam a enfilé sa chemise. « Tu aimes ça, pas vrai, Mike ? Je reviendrai demain et on remettra ça. Je rebrancherai la caméra.

– Tu peux rester, ai-je répété.

– Nan... Mauvaise idée, cher ami. Toi aussi tu ferais mieux de rentrer chez toi avant que les propriétaires de cette maison reviennent et trouvent un petit morveux sans un poil sur le caillou. »

J'ai voulu me resservir un peu de vin mais, manifestement, Adam avait tout bu pendant que je somnolais, car il ne restait plus qu'une bouteille vide, parfait symbole de ce qui était en train de se passer. « Il se trouve que c'est moi qui possède cette

maison, ai-je dit.

— Je ne crois pas, non, a-t-il répondu en remontant sa braquette. Je pense que ce sont des vieux qui dorment dans ce lit, parce qu'il y a des photos d'eux partout. Je pense également que tu ne possèdes pas d'horloge comtoise, Mike, ni les trois bouteilles de vin que je t'ai vu siffler.

— Comme si tu n'en avais pas bu, toi non plus. » Le public du studio a éclaté de rire après une réplique des petits morveux de la télé, autre symbole que j'utiliserais si je voulais souiller mon œuvre avec des références grand public bien formatées.

« Je crois que tu es comme moi : un type qui en veut. Comme moi, tu vois une brèche s'ouvrir en ce moment. Sauf que moi, la différence, c'est que je peux m'expliquer, si on me demande. Les gens s'en foutent pas mal si je me pose sur leur champ avec une caméra.

— Moi non. Moi je ne m'en fous pas si tu te poses sur mon champ. J'écris mes romans ici parce que je peux jouir d'une vue dégagée. Je n'ai pas envie de t'avoir dans mon champ de vision.

— Bien sûr que si, tu en as envie. » Il a alors quitté la chambre et claqué la porte de la maison ; je suis resté allongé jusqu'à la fin de l'épisode.

C'a été une nuit épouvantable dans l'arrière-pays. Le vent gémissait autour de moi comme un chœur de pleureuses, une assemblée de gens déplorant le caractère inepte et suresstimé de la fiction américaine avant mon arrivée triomphale sur la scène littéraire. J'ai essayé de lire quelques livres que j'avais emportés pour nourrir mon esprit pendant mon séjour solitaire, mais je n'ai jamais réussi à lire avec la télé allumée, ou alors quand je suis très, très éméché, et que certaines personnes ne décrochent toujours pas leur putain de téléphone à la trente-deuxième sonnerie. Le lendemain matin, j'ai décidé de m'accorder une journée loin de mon bureau, histoire de laisser la version actuelle de mon roman se décanter pour de bon, et j'étais en train de m'ouvrir une bouteille de vin lorsque j'ai aperçu quelque chose qui me bloquait la vue sur cette ville où j'avais grandi, dans une famille aussi sévère que

malhonnête, avant de partir pour un campus qui ne m'aura jamais vraiment accepté en son sein, puis de revenir à San Francisco et d'y renaître complètement, totalement, délivré de toutes mes néfastes influences précédentes. Je n'ai même pas mis mes chaussures. Les brins d'herbe étaient tranchants comme des lames. Je me suis rendu compte, à mi-chemin, que je buvais le vin de Nora et George à la bouteille, mais j'ai considéré que c'était parfait. L'époque désespérée avait anéanti les bonnes manières du gentleman-farmer, car nous étions le 17 janvier et il y avait deux silhouettes au bout du champ : l'une bricolait un trépied, l'autre regardait la ville à travers ses deux mains disposées pour former un cadre.

Il n'y a aucune mention d'Adam dans mon grand roman sur l'époque contemporaine, ni même dans les premières versions du manuscrit, ajoutées à la fin de l'édition annotée que j'ai déjà entièrement prévue. Dans mon roman, il n'y a pas d'homme qui porte un jean et une chemise en lin. Il ne symbolise rien du tout. Il ne sera jamais pris pour cible, même en représailles. Il est le dernier sur la liste des choses que les gens veulent détruire, de même que cette femme aux cheveux bouclés, avec une queue-de-cheval, qui s'est arrêtée un instant de manipuler la caméra pour se pencher vers lui et l'embrasser sur la joue, puis, en un geste faux et totalement dépourvu d'élégance, a feint de découvrir mon existence et fait une grimace étonnée, comme si elle me croyait mort jusque-là, mais vous savez, à notre époque, on ne peut plus faire confiance aux médias.

« Eh, salut, a dit ce connard d'Adam. Je te présente Eddie. Eddie, voici le type que j'ai rencontré hier, Mark.

— Matt, ai-je répondu. *Mike*. Je veux que vous dégagiez d'ici. Ce que vous faites est ignoble et malsain et je ne veux rien avoir à faire là-dedans.

— Tu n'auras rien à faire là-dedans. On est dans un pays libre et s'il se passe quelque chose, j'ai bien l'intention de le filmer.

— Les gens veulent voir ça, a dit Eddie avec son bandana débile.

— Moi je ne veux pas. Je pense que vous êtes des gens dégueulasses et injustes.

– Adam, a-t-elle dit. Je pensais que tu m’avais dit...

– Je m’en occupe, a répliqué Adam. Assure-toi juste que la mise au point est bonne. Ils ne me donneront pas le moindre dollar pour une explosion toute floue.» Adam s’est avancé vers moi, m’a pris par les épaules et m’a emmené un peu plus loin dans le champ, à un endroit d’où la vue sur la ville était moins jolie et l’immeuble, dissimulé.

« Quel est le problème ? m’a-t-il demandé calmement. Désolé, mon vieux, mais c’est elle qui a insisté pour venir. Qu’est-ce que tu voulais que je lui dise ?

– Je ne veux pas vous voir ici. Puisqu’on vit dans un pays libre, emmène ta copine avec son nom de mec et va la sauter dans cette putain de forêt.

– Calme-toi.

– Ne me demande pas de me calmer. Je suis une force vive de la littérature américaine.

– Tu n’es qu’un petit morveux bourré, rasé et en caleçon. Va cuver dans ton lit, Mike ou je ne sais quoi.

– Ça me dégoûte que tu vendes ces images.

– Ce sont des images amateur, et je te répète qu’on est dans un pays libre.

– On n’est pas dans un pays libre. J’ai peur de vivre en ville. J’ai peur de rentrer chez moi. Je suis une personnalité importante, ce qui fait de moi une cible. Quelqu’un pourrait me tuer. Il y a des tas de gens qui veulent me tuer. Ils sont très en colère contre moi et veulent m’abattre. »

Alors Adam m’a regardé, et sans sa petite amie, il serait revenu dans mon roman, car la vue avait changé. Son regard indulgent a soudain changé ; peut-être avait-il compris à quel point je jouais un rôle important, combien j’étais essentiel au paysage littéraire américain. « Personne n’est en colère contre toi, mon vieux. Personne ne veut te tuer. Pourquoi est-ce que tu ne... Non, d’ailleurs, on arrête de boire du vin, d’accord ? Plutôt un café ou quelque chose dans le genre. Tout va bien.

– Personne ne sait... Personne ne sait à quel point je suis essentiel. Personne ne m’appelle au téléphone.

– Tout va bien. Tout va bien.

– Comment peux-tu savoir que tout va bien ? Tu ne me

connais pas, tu ne crois même pas que cette maison puisse être la mienne.

— Tu n'es pas en danger, a-t-il dit. Regarde, ma caméra n'est pas dirigée sur toi, d'accord ? Il ne t'arrivera rien. Ça se passera là-bas, au loin. » Il a tendu son pouce vers l'horizon.

« C'est ce que tu espères, n'est-ce pas ?

— Un peu, oui, c'est vrai. Un peu. J'espère qu'il va se passer quelque chose, pour pouvoir me dire que je ne suis pas resté planté là pour rien. Je veux qu'il se passe quelque chose d'important, tu comprends ? Sinon, ça ne vaut pas le coup.

— Et moi je ne suis pas assez important. » J'aurais voulu avoir sous la main deux bouteilles de vin, et pas seulement pour les raisons habituelles. J'aurais voulu trouver les symboles parfaits. Deux bouteilles : l'une pour le vin rouge et doux du soulagement, l'autre pour le vin blanc et amer de la déception, que je pourrais mélanger dans ma bouche en une sorte de rosé. Je suis très fier de cette phrase. « Je ne suis pas assez important, ai-je répété. C'est ça, n'est-ce pas ?

— L'importance est le moindre de tes problèmes. Tu ne portes pas de pantalon, mon vieux.

— Ça m'a l'air parfait, Adam ! s'est alors écriée Eddie. Je l'ai pile au milieu et ça a de la gueule. Le soleil brille, tout est pile-poil. Viens voir !

— Oui ! lui a-t-il répondu en agitant la main. Ça va, Mike ? Tu veux jeter un coup d'œil ? Viens voir.

— Non. Pas tout de suite.

— D'accord. » Et Adam s'est éloigné de moi au paroxysme de ma carrière. Il a retrouvé sa petite amie, et tous deux m'ont tourné le dos pour contempler San Fran. C'est toujours là que l'amour s'en va, avec quelqu'un d'autre que moi, loin de moi. Je suis resté debout dans l'herbe piquante et je les ai vus qui regardaient. « Viens voir ! a hurlé Adam. Ça a l'air bien. Viens voir !

— Mais oui, viens voir ! répétait Eddie. Viens voir ! Viens voir ! Viens voir ! Viens voir ! » Alors j'ai marché vers eux. Tout le monde aurait pu me voir en caleçon, mais personne ne m'a vu. Adam et Eddie regardaient dans l'ocilleton de la caméra, qui était dirigée vers le mauvais endroit. Alors je suis

resté planté là, tout seul, et j'ai admiré la vue dégagée sur cet immeuble célèbre dont je n'ai pas besoin de citer le nom, ni dans mon roman, ni ici. Je suis resté là, en ce 17 janvier, à regarder cette chose que les gens préféreraient regarder plutôt que de me regarder. C'était terrible, ce déplacement du cadre. C'est ça l'amour, quand il n'est pas avec vous : une explosion terrible qui détourne le regard des gens, comme un gros coup de poing à la gorge. C'était terrible, cette vision terrible, et ce symbolisme trop dur à supporter : personne pour me voir, pour me payer et pour me filmer, là-bas dans l'arrière-pays. Même dans mon roman, je restais planté là, à regarder ce point de repère tout en ressentant ce déplacement terrible. Car quelques minutes plus tard, il avait disparu.

CLAIREMENT

Cette histoire est une histoire d'amour qui a été oubliée de ses personnages. Si vous deviez les interroger, en tout cas ceux qui sont toujours en vie, ils s'en souviendraient encore, mais pas en entier. Chacun se rappellerait quelques détails, distincts les uns des autres, mais il se trouve que les protagonistes de cette histoire ne se voient plus. Ils se sont évanouis, même dans les rêves des autres. Peu importe où leurs rêveries les emmènent, ceux qui sont toujours en vie, car leurs chemins ne se croisent plus. Tous les quatre se sont complètement, mutuellement, abandonnés.

Pourtant la forêt est toujours là, protégée par la loi. Les arbres hauts et serrés, la mousse répandant sa mousse vert sombre et les champignons qu'on ne doit pas manger : tout est encore là. Si vous deviez demander à ces habitants de la forêt ce qu'ils ont retenu de cette histoire, que vous diraient-ils ? Rien. La forêt ne répond pas aux questions que lui posent des imbéciles amoureux de la nature. Ça ne l'intéresse probablement pas. Elle aussi, elle a abandonné ces gens. Si elle pouvait penser – et entre nous, je ne l'en crois pas capable –, la forêt a dû penser à eux quelques minutes, pendant que ça se passait, puis elle est passée à autre chose, comme quand quelqu'un que vous connaissez vous parle de quelqu'un que vous ne connaissez pas, ou quand vous remarquez deux amoureux s'engueuler dans la rue sans qu'ils vous voient. Vous vous rappelez peut-être certains détails – ce que lui avait bu, ou la

vitesse à laquelle l'argent avait disparu, ou ce au sujet de quoi elle mentait – ou alors, la prochaine fois que vous voyez une chope de bière, un sèche-cheveux, vous vous dites peut-être : il lui a jeté ça au visage. L'objet s'est écrasé contre le mur, et puis quoi ? Ce n'est pas sur vous qu'on l'a lancé, ce n'est pas vous qui ressortez de cette histoire couvert de bleus.

Au moment dont je vous parle, la peau nue d'Adam et celle d'Eddie, tout aussi nue, ne sont pas encore couvertes de bleus, alors qu'ils s'embrassent fougueusement dans une clairière. Eddie étant une femme, elle a davantage de vêtements répandus autour d'elle. La chemise d'Adam est à moitié déboutonnée ; une de ses épaules est découverte, ce qui est un peu saugrenu, mais il ne s'en rend pas compte. Eddie n'a plus sa chemise, qu'elle a jetée quelque part dans les plantes qui poussent par terre. Elle est couchée sur le dos. Ses seins sont nus et, dans la lumière pâle et grise du soleil, on voit bien sa peau quand elle ouvre la bouche et se trémousse. Adam est allongé sur elle, bien sûr. Leurs manteaux sont juste à côté, car il ne fait pas chaud. L'air est comme le premier coup de dents qu'on donne dans une pomme juteuse. Eddie a la chair de poule sur tous les points de sa peau que ne touche pas Adam. Elle n'arrête pas de placer les mains d'Adam sur diverses parties de son corps, de guider sa bouche sur ses seins, sur ses épaules, surtout pour avoir chaud. Quand il n'est pas là, tout en elle devient glacial. Adam défait sa ceinture et baisse sa braguette, car dès le début, l'idée consistait à faire l'amour dans la forêt.

Adam la regarde en clignant des yeux trois ou quatre fois. Ses yeux sont injectés de sang, et son sexe tout aussi enflammé. Il regarde Eddie qui se tortille et se cambre, et, pendant un instant, on dirait qu'une chose terrible est en train de se former en elle : en fait, elle essaye simplement d'être plus à son aise. La terre de la clairière étant recouverte de mille choses, Eddie a l'impression de dormir sur un tapis de noix de macadamia, désagréables et craquantes. Adam lui relève une des deux jambes, puis il plisse les yeux et grimace quelques instants.

« Tu es... ? demande Eddie. On n'est pas obligés, tu sais.

— Non, non... Non.

— Je suis désolé, dit quelqu'un d'autre. Je suis vraiment désolé. » Il écarte une autre branche et s'avance dans la clairière avec son sac à dos.

Qu'est-ce qu'une clairière, d'ailleurs ? C'est une partie de la forêt dans laquelle rien ne pousse, ou dans laquelle des choses ont poussé mais sans être remplacées depuis. C'est un lieu où il est censé ne rien y avoir. C'est pour ça qu'Adam et Eddie l'ont choisi – or voilà qu'il y a une troisième personne à présent. Au moins, l'homme a l'élégance de s'excuser.

« Je suis désolé, dit-il. Je ne voulais pas déranger. Mais mon ami s'est blessé. On est tombés. Il ne peut plus marcher, même jusqu'ici. Je suis sincèrement désolé. »

Adam relâche la jambe d'Eddie et la laisse tomber par terre. Il y a une petite trace, ou une série de traces, à l'endroit précis où sa main la tenait. Eddie s'empare de sa chemise. « Quoi ? dit-elle.

— Je suis vraiment désolé, dit l'autre. On a besoin de votre aide. Au secours. Mon ami a besoin que vous l'aidiez.

— Hein... Mais où est-il ? demande Adam.

— Je m'appelle Tomas », dit l'autre, mais il n'a pas d'accent étranger. « Mon ami et moi, on se promenait dans le coin. Il est juste... Je ne sais pas, près du ruisseau ou du torrent, là-bas. Il ne peut plus bouger. On est tous les deux tombés en marchant. J'ai besoin de...

— Du garde forestier, l'interrompt Adam. D'aller chercher le garde forestier. » Il plisse ses yeux rougis.

« Je sais, dit l'autre – Tomas. Mais il faudrait que quelqu'un reste à ses côtés. Ou alors j'y vais, enfin, je veux dire, vous y allez, et je reste avec lui. Mais j'ai besoin de votre aide. »

Adam et Eddie ont à peine besoin de se regarder. En matière de dilemme moral, celui-ci demeure extrêmement simple. Adam referme sa braguette et tend à Eddie son manteau, qui est plus proche que le sien. Il n'a qu'à allonger le bras.

« Je suis vraiment désolé, dit Tomas. Je... Vous voulez que je me retourne ? Je suis désolé.

— Une petite seconde, répond Eddie toujours par terre. Il faut que je m'habille.

— Je sais », dit Tomas, qui se retourne et avance de quelques pas au milieu des arbres, de sorte qu'on ne voit plus que son sac à dos. En termes de discrétion, il ne peut rien faire de plus. Adam enfile son manteau, noue ses lacets et s'éloigne d'Eddie comme s'il avait honte d'elle. Il quitte la clairière, où Tomas est en train de les attendre. « Je suis désolé, répète ce dernier. Vraiment désolé. Mais il n'y a personne d'autre dans les parages. »

Adam lui adresse un sourire tendu comme un fil de fer et agite un bras, mollement, pour dire « *c'est la vie* », alors qu'il est furieux. « On était sur le point de faire l'amour », dit-il. Pourquoi le cacher ? Vous êtes dans la forêt et vous ne reverrez jamais plus cet homme.

« Je sais, dit Tomas. Désolé.

— Elle est toute gênée », reprend Adam. Il y a désormais trois personnes dans la forêt, quand ils pensaient n'être que deux. Il y a trois personnes dans la forêt, dont deux hommes, et c'est donc elle, la femme, qu'ils vont accabler de tous les reproches possibles et imaginables.

« Oui, dit Tomas. Je suis désolé. Je m'appelle Tomas.

— Adam. »

Adam et Tomas se serrent la main, mais Adam est encore plus énervé. Il n'a pas entendu Tomas dire son nom, la première fois. Or Tomas a été l'amant d'Eddie, six ou sept mois avant que cette histoire ait lieu. Adam le sait d'après les histoires qu'Eddie lui a racontées, le genre d'histoires qu'on raconte sur des gens qu'on connaît. Comme Eddie et Tomas se sont quittés bons amis, Adam n'a pas arrêté de maudire Tomas le jour où Eddie, dans leur lit, lui a raconté l'histoire. Adam hait Tomas, et il a essayé de rallier Eddie à sa haine. Ça n'a pas marché, bien qu'Eddie reconnaisse à son ancien amant quelques défauts, et c'est la première fois que les deux hommes se rencontrent, ici, dans cette forêt, au moment où Adam a décidé que le Tomas des histoires d'Eddie et le Tomas de cette histoire étaient une seule et même personne.

« Qu'est-ce que vous faites là, d'ailleurs ? demande Adam. Il y a du brouillard. Et il pleut. Très mauvaise journée pour se promener.

— Je pourrais vous renvoyer la question. » C'est ce qu'il ne fallait pas dire.

« Vous avez bien vu ce que je faisais, non ? répond Adam avant de se frotter les yeux avec le poing.

— Vous avez mal aux yeux ?

— Allergie », intervient Eddie, maintenant rhabillée. Elle quitte la clairière pour se joindre à eux. Par-dessus son épaule, Adam peut jeter un coup d'œil à la clairière. Eddie a tout ramassé et pris avec elle : impossible de deviner, même parmi les feuilles mortes au sol, que deux, voire trois personnes sont passées par là. Adam rentrera chez lui et découvrira de la terre sur ses chaussures, de petites choses accrochées sur sa veste et dans ses chaussettes, des traces laissées sur lui par la forêt — mais la réciproque n'est pas vraie. « Adam est allergique à quelque chose qui traîne par ici, dit Eddie. Quelque chose qui vient de la forêt.

— Ah bon ? répond Tomas en étudiant les yeux d'Adam.

— Où se trouve cet ami ? demande celui-ci. Votre ami ? » Il a remarqué qu'Eddie n'a même pas pris la peine de se présenter.

« Par là-bas », dit Tomas. Et voilà nos trois personnages qui disparaissent complètement de la clairière. Ils l'abandonnent pour le restant de cette histoire et ils vont marcher ensemble. Il en va ainsi en amour comme dans la vie. Dans les deux cas, on se retrouve avec des personnes pendant un moment, puis on en rejoint d'autres, qu'on ne connaissait pas, on fait un bout de chemin avec elles et on laisse derrière soi tout ce qui avait un lien avec les lieux du passé. Parfois, on laisse derrière soi des gens, aussi. On s'éloigne de la forêt en y abandonnant quelqu'un, sans plus jamais le revoir. Ça arrive tous les jours. Presque tout le monde s'en fout.

Près du ruisseau, ou du torrent, il y a Steven, assis par terre au bord de l'eau, avec deux sacs à dos posés à côté de lui. Il est quasiment prostré sur un petit ensemble de pierres relativement plates, ses jambes sont étendues vers l'eau, son visage tourné vers le soleil ennuagé. Il a l'air pâle, peut-être est-il toujours comme ça, mais il sourit, les bras en croix, avant de se redresser lentement et de grimacer en voyant Adam,

Eddie et Tomas qui se frayent un chemin parmi les arbres.

« On est là, Steven ! annonce Tomas. Je suis tombé sur ces gens dans une clairière.

– Il paraît que vous êtes blessé, dit Eddie.

– Bonjour », répond Steven. Il a l'air plutôt en bonne forme.

« Qu'est-ce que... Qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'est-ce que vous avez ? demande Adam.

– Je crois que je ne peux plus marcher... Mais alors plus du tout. Ça... ça me fait mal. Ce n'est vraiment pas beau à voir. »

Steven se penche sur sa jambe droite et écarte le tissu de son pantalon, que quelqu'un a découpé du haut vers le bas avec un couteau, ou des ciseaux, pour mieux voir, ou alors c'est arrivé pendant la blessure, ça fait partie de la blessure. Eddie pousse une sorte de hoquet, ou peut-être Adam. Quasiment du genou jusqu'à la chaussure, sur tout un côté de sa jambe, Steven a une belle plaie bien ronde, violette et noire, gonflée, douloureuse. Elle s'est formée autour d'une longue entaille verticale qui pourtant s'est froncée et ne saigne plus, comme si elle s'était ouverte la veille et légèrement cautérisée depuis, ou alors c'est une fausse entaille, dessinée à coup de gros mastic coloré. Mais le gonflement semble très délicat et réaliste, avec la peau tendre et presque diaphane qui tremblote sur la plaie, comme si le simple fait de la toucher allait immédiatement faire pisser le sang. La jambe paraît très mal en point, un peu tordue, ou bien est-ce simplement le résultat de ce qui s'est passé.

« J'ai mal », dit Steven. Son état a l'air d'empirer. Au sommet de son front perle un filet de sueur ; il tourne la tête et crache par terre. « J'ai très mal.

– Il faut recouvrir la plaie, explique Eddie. Il faut la recouvrir, à mon avis. » Elle jette un coup d'œil vers le ruisseau, qu'elle et Adam ont tout à l'heure franchi, ou bien longé, elle ne sait plus. Elle regrette énormément de ne plus être dans la clairière, même si elle n'était ni très enthousiaste ni très à l'aise. Mais enfin, un mauvais baiser valait tout de même mieux que cette jambe horrible, que cette monstruosité au

bord du ruisseau. Il est injuste qu'Eddie soit obligée d'assister à ce spectacle épouvantable et qu'ils doivent tous essayer de soigner la blessure de Steven, simplement parce qu'ils étaient là. Elle se dit qu'Adam et elle pourraient prétendre aller chercher de l'aide et les abandonner, repartir dans la forêt puis rentrer à la maison. Il est encore tôt, après tout. D'autres personnes passeraient par là, près du ruisseau.

« Comment est-ce arrivé ? » demande Adam. Steven resserre le tissu de son pantalon et couvre la plaie. Adam se dit qu'il a dû confondre, qu'il y a deux Tomas différents, l'un ancien amant d'Eddie, et l'autre randonneur dans cette forêt.

« On a fait une chute », répondent en chœur Tomas et Steven. Tomas montre une petite pente rocailleuse à quelques mètres de là. Il ne paraît pas impossible, en effet, d'y glisser et de faire une belle chute.

« On était beaucoup trop chargés, précise Steven en tapotant un des sacs à dos à côté de lui.

— Ils sont lourds », confirme Tomas, bien qu'il garde son sac à l'épaule. « Il faut qu'on trouve le poste des gardes forestiers, mais je ne pense pas qu'il faille y emmener Steven.

— Non, dit celui-ci. Ça me ferait mal et mieux vaut ne pas rouvrir la plaie.

— On s'en charge, dit Eddie. Tous les deux. On retourne à la grande entrée, par où on est arrivés. Ce n'est pas très loin, à environ vingt minutes d'ici. On n'est pas au milieu de nulle part, non plus. Vous pouvez rester là.

— Quelqu'un devrait rester avec lui, conseille Tomas.

— C'est bien ce que je dis, oui. » Eddie jette un coup d'œil vers Adam, puis de nouveau sur la jambe de Steven. « Nous on y va, et... »

— Non, on y va nous », réplique Adam. Il revient sur son opinion, une fois de plus, et la colère réapparaît, cuisante, entre lui et les autres. Ses yeux s'écarquillent, il a mal à la tête et une sensation désagréable dans tout le corps. Sa colère est peut-être nourrie par la frustration de ne pas avoir fait l'amour, comme on l'enseigne à tous les petits garçons ; et peut-être aussi par la présence d'un rival, cet ancien amant d'Eddie qui revient pour elle en laissant Adam avec un homme blessé,

sous prétexte d'aller chercher du secours. « Tomas et moi on va y aller, dit-il. Vous, vous restez là. Tomas et moi on ira plus vite. » C'est la seule chose qu'il parvienne à dire.

« Pourquoi vous n'y allez pas tous les deux ? demande Tomas. Dites simplement au garde forestier où on se trouve, ou ramenez-le ici. On est près du ruisseau, en plein sur le sentier.

— J'ai une carte avec moi », répond Adam, même si ni lui ni Eddie n'ont un sac à dos qui pourrait contenir une carte. Ils n'ont même pas emporté de couverture, malgré leur projet initial, ni la moindre bouteille d'eau. « On a une carte. Reste ici et on y va, Eddie. Faisons vite. Il ne va pas faire nuit tout de suite, mais autant se dépêcher. On sera de retour avant même que vous ayez pu réciter le discours de Gettysburg.

— Je ne l'ai jamais appris, dit Eddie.

— Dans ce cas, on sera revenus bien avant, dit Tomas.

— Qu'est-ce que vous avez aux yeux ? » demande Steven en plissant les siens. Il n'aurait sans doute jamais posé la question si lui-même ne souffrait pas et n'avait pas envie de penser à autre chose.

« Une allergie, répondent en chœur Adam et Eddie.

— Quelque chose dans la forêt, visiblement, ajoute Tomas.

— C'est comme ça, dit Eddie. Il suffit d'un rien pour la déclencher.

— Allons-y », tranche Adam. Eddie comprend soudain à quel point il est en colère. Il garde un poing serré dans sa poche. Pourquoi la laisse-t-il ici avec un inconnu ? Elle voudrait dire quelque chose, mais ça ne vaut pas le coup. Avec sa jambe blessée, Steven est parfaitement inoffensif. Ils sont en pleine nature, mais une pleine nature où il y a du passage, et la nuit ne va pas tomber de sitôt. Elle sait que rien ne lui arrivera, bien qu'il lui soit déjà arrivé des choses par le passé, et de toute manière, elle n'a pas l'intention de faire une scène devant un inconnu. Alors Tomas et Adam s'en vont. Ils disparaissent dans la forêt. Plus tard, elle se dira que quelqu'un aurait dû dire quelque chose. Si quelqu'un avait proposé autre chose, l'histoire aurait clairement pris une tournure

différente. Plus tard, Eddie préférera cette autre tournure, quelle qu'elle fût. Même sur le moment, d'ailleurs. Mais ils sont déjà loin.

« Vous vous appelez Eddie ? » demande Steven. Elle ne sait plus si son nom a été prononcé une seule fois jusqu'ici.

« Oui.

— Pour de vrai ?

— *Oui.*

— En tout cas, merci pour tout, Eddie, si c'est votre vrai nom. Je suis désolé.

— Ce n'est pas de votre faute. Vous avez fait une chute. Vous auriez de l'eau ?

— Plein. » Steven tend le bras vers un des sacs mais Eddie le prend de vitesse et trouve la bouteille d'eau, ainsi qu'un pull, une paire de chaussettes et un couteau suisse. Peut-être que c'est l'autre sac qui est très lourd. Elle avale une gorgée et répand de l'eau un peu partout. C'est le genre de bouteilles qu'il faut téter. Eddie s'essuie la bouche et tend la bouteille à Steven, qui la reprend mais ne boit pas.

« Vous pensez que ça prendra combien de temps ? demande Eddie.

— Aucune idée. Je suis nul pour calculer les distances. J'espère que Tomas va bien. Il était un peu bizarre. Je lui ai foutu un coup au moral, je crois. Il a eu peur en voyant ma jambe.

— C'est épouvantable... Je ne comprends pas comment vous avez pu vous faire une chose pareille sur cette pente.

— Je suis tombé », répond Steven sèchement avant de fermer les yeux quelques instants. Il prend une longue gorgée d'eau, peut-être pour changer de sujet, et se retourne, exposant sa blessure sans le vouloir. En tombant, il a dû se prendre la jambe dans une branche hérissée d'épines, ou bien heurter une pierre sournoise qu'ils ne peuvent pas voir de là où ils sont.

« Vous avez dit quelque chose à Tomas ? demande Steven avant de couvrir de nouveau sa plaie. Il était bizarre. Très bizarre.

— Tomas nous a interrompus. On était en train de s'embrasser et...

— Et ? demande Steven en lui adressant un sourire franc.

— Et il est arrivé vers nous. » Tous les personnages de cette histoire ont sensiblement le même âge, un âge où ils ont déjà fait l'amour avec quelqu'un. Tous ont déjà aimé aussi, et certains d'entre eux, peut-être, sont amoureux à ce moment précis. Ils ont tous déjà fait l'amour, et quand on fait l'amour, on finit, un jour ou l'autre, par essayer dans la nature. Pourquoi pas, après tout ? Donc Eddie n'aime pas cette envie furieuse d'en parler, même dans une forêt, sans personne aux alentours. Elle n'aime pas ce type. Ou alors – et elle jette de nouveau un coup d'œil à la pente – peut-être qu'il souffre et veut simplement changer de sujet. Ce sont des choses qui arrivent : on rencontre des gens qui souffrent, en amour comme dans la vie, et on leur pardonne leur comportement. « On était sur le point de faire l'amour, et puis il est arrivé. C'est ça que vous vouliez savoir ?

— Euh, oui... répond Steven. Je suis désolé. Je voulais seulement... »

Soudain un bruit se fait entendre non loin de là, quelque part dans les arbres, comme souvent en pleine forêt. Eddie et Steven regardent aussitôt parmi les feuilles et ne voient rien du tout. Même si, par la suite, Eddie oubliera ce détail, elle se rapproche de Steven, suffisamment pour qu'il puisse la toucher sans difficulté, bien qu'elle ait été jusqu'ici à portée de son bras. Le bruit l'a fait bouger, comme presque toujours. C'est un bruissement, peut-être une branche d'arbre qui cède enfin sous le poids des feuilles, ou bien un écureuil, bref quelque chose d'inoffensif. Mais ce pourrait être aussi une créature plus grosse et dangereuse, qui surgirait en traînant sa lourde carcasse. Alors Steven et Eddie se rapprochent un peu plus l'un de l'autre et se mettent à parler plus près, aussi. Ça arrive tout le temps, ce genre de choses. On rencontre un inconnu et on lui parle, peut-être parce que c'est un inconnu justement, assis à côté de nous dans une cafétéria, ou alors passager dans le même taxi. Ça m'est arrivé dans des bars d'hôtels, et dans le cadre plus tranquille d'une fête, quand on s'assoit sur les manteaux et qu'on pose nos gobelets en plastique sur le bureau de la personne qui reçoit. Ça pourrait ressembler un

peu à l'amour, ces discussions où on dit des choses qui nous passent par la tête comme si on les avait toujours pensées mais sans les avoir jamais partagées avec quiconque – mais ce n'est pas de l'amour. L'amour, du moins je l'espère, c'est autre chose que simplement deux personnes assises un moment ensemble et qui se racontent des secrets en attendant l'arrivée des secours. Ici, il s'agit simplement de deux personnes qui bavardent pour oublier les bruits étranges qu'ils entendent, à mesure que cette histoire ne fait qu'empirer.

« Je crois que j'ai peur, dit Steven. Je vais mourir ici.

– Non, non », répond Eddie, mais elle repense à la jambe de Steven et elle ne sait plus trop bien. « Je ne pense pas que vous risquiez de mourir. Pour ça, il faudrait que vous vous vidiez de votre sang. Or vous ne saignez pas.

– C'est pire, presque ? On dit que c'est pire quand ça ne saigne pas, non ?

– Je ne sais pas. » En effet, Eddie ne sait pas. Si elle pense à la blessure, alors oui, ça lui semble grave. Pourquoi resterait-elle bloquée ici, avec une personne qu'elle ne connaît pas, si ce n'était pas grave et si cette personne n'était pas en train de mourir ? « Si je vous réponds que vous allez peut-être mourir, ensuite vous le raconterez à tout le monde. À Tomas. Vous raconterez partout qu'une femme a attendu à vos côtés sans cesser de dire des horreurs jusqu'à ce que vous ayez de plus en plus peur.

– Vous *connaissez* Tomas, alors ? » demande Steven, puis il fronce les sourcils et se mordille la lèvre. « Ça me fait vraiment mal, dit-il.

– Est-ce qu'on devrait soulever votre jambe ? Ou la nettoyer ?

– Je l'ai déjà nettoyée avec la bouteille d'eau. Juste après ma chute, avant votre arrivée. Contentez-vous simplement de me distraire.

– Vous distraire ? » Eddie se souvient que la plaie n'était pas humide quand elle l'a regardée tout à l'heure.

« Je ne sais pas, dites-moi quelque chose, racontez-moi... »

– Je vais vous raconter un rêve que j'ai fait », dit Eddie, et j'en arrive au cœur de mon propos. Pourquoi lui raconter ça ?

Cette histoire ne se déroule pas à une époque où les devins existent. Un rêve... Qu'est-ce qu'on en a à faire ? Et pourtant, on continue d'en parler, car si ça n'intéressait personne, à quoi cela rimerait-il ? « Un rêve que j'ai fait cette nuit, je crois, et auquel je n'arrête pas de repenser.

— Est-ce qu'il comporte des détails spécifiques ? demande Steven. J'ai lu quelque part que les détails spécifiques peuvent nous faire oublier la douleur. Comme sur un champ de bataille, quand on vous demande de penser à des détails spécifiques. "Pensez à votre fiancée", par exemple.

— Penser à sa fiancée ne me paraît pas quelque chose de très spécifique, mais bon, qui sait ? Non, ce n'est qu'un rêve, mais j'y ajouterai des détails spécifiques. Dans mon rêve, j'avais une aventure avec un type que je connaissais au lycée, et on avait déjà fait deux ou trois sorties ensemble. Dans la vraie vie, je ne le connais pas du tout, et même au lycée, je ne le connaissais pas vraiment. Hank Hayride².

— Impossible que ce soit son vrai nom.

— Bien vu. C'est impossible. Je n'y avais jamais pensé. Je me suis réveillée et je me suis dit que j'avais rêvé que je sortais avec Hank Hayride. Mais ce n'est pas possible.

— Peut-être que dans le rêve ça l'était », dit Steven. Mais Eddie n'écoute pas.

« Hayride. D'où est-ce que j'ai sorti ce nom ? Hayride... Hayride. Haythorne ? Hank Haythorne, peut-être ? C'était Hank quelque chose, ça j'en suis certaine, mais je crois que quelqu'un m'a appris récemment qu'il était mort. Si ça se trouve, c'était aussi dans mon rêve.

— Tout ça ne me fait absolument pas oublier la douleur », répond Steven.

Eddie lui donne une petite tape sur l'épaule, sans le vouloir, et y laisse sa main quelques secondes. Steven remarque le geste, évidemment. Eddie observe la pente où Steven aurait fait sa chute. Il n'a pas pu tomber de là et se faire une blessure comme celle qu'elle a vue. Elle n'y croit pas une seule seconde. Mais alors quoi ? Pourquoi mentir sur ce qui s'est passé et ne rien faire ensuite, à part s'asseoir au bord d'un ruisseau et écouter des histoires inventées ? Elle ne comprend pas.

« Donc dans mon rêve j'avais une aventure avec Hank Hayride », reprend Eddie, comme si elle changeait de sujet. « Et après après plusieurs rendez-vous, il me disait qu'on devait parler, ou qu'il avait quelque chose à me dire, un truc dans le genre. Je ne me rappelle plus vraiment... Mais c'était, je crois, une de ces discussions, vous savez, quand vous êtes avec une personne depuis quelque temps et qu'un jour vous la prenez entre quatre yeux pour lui annoncer quelque chose.

— Que vous êtes homo, par exemple.

— Non, plutôt que vous êtes mariée, ou que vous étiez mariée, que vous avez perdu votre enfant et que vous n'êtes pas prête à vous engager, ou que vous avez besoin de faire le point après un mois et demi de badinage. Bref, disons la première vraie discussion sérieuse.

— Oui, j'en ai eu une comme ça il y a encore quelques jours.

— Avec qui ?

— Je ne pense pas que ce soit quelqu'un que vous connaissiez, dit Steven. J'espère que non. Ça s'est mal passé... Vous ne trouvez pas que ces discussions se passent toujours mal ?

— Pas sûre. Je ne sais pas.

— On en sort toujours déçu, je trouve. Vous avez déjà eu cette discussion avec Machinchouette ?

— Tomas ? demande Eddie.

— Non, l'autre type, celui avec qui vous êtes. Adam.

— Non. Non. Et je crois que vous avez raison. Je sais que ce sera forcément décevant avec lui. On l'aurait certainement eue ce soir, sauf que...

— Vous alliez faire l'amour dans la forêt et *ensuite* avoir cette discussion ?

— Oui, et ç'aurait été décevant, on se serait menti, ou en tout cas l'un de nous deux aurait menti. Mais je suis censée vous raconter mon rêve.

— Je ne crois pas que ce type soit fait pour vous. Je pense que vous ne devriez pas être avec quelqu'un comme lui. » Steven ramasse alors une pierre, sans raison apparente, et la lance dans le ruisseau. « Je pense que vous devriez vous mettre avec quelqu'un autre. Ça, je l'ai su dès l'instant où vous êtes venue vers moi. Je l'ai senti immédiatement.

— C'est peut-être ça, le message de mon rêve », dit Eddie, et voilà le genre d'absurdités dont je voulais parler. Pourquoi disent-ils toutes ces choses-là ? D'une certaine façon, elles relèvent de la séduction, ces conversations. Mais pourquoi prétendre que c'est le rêve d'Eddie qui compte le plus, alors qu'il se passe des choses terribles au même moment ? Et pourtant, c'est ce qu'ils font. Steven regarde Eddie, puis sa chemise, reboutonnée à la hâte dans la clairière, et il se dit : « *Cette femme est en train de me révéler des secrets.* »

« Donc. On se rencontrait dans une cafétéria, qui existe vraiment dans la ville où j'habite. Toujours dans mon rêve, bien sûr. Et Hank allait m'apprendre quelque chose, à savoir qu'il était mort. J'imagine que c'est un peu comme annoncer qu'on est homo, d'accord. Mais peut-être pas, car ça posait un tas de problèmes. Il m'expliquait que les fantômes peuvent faire certaines choses et d'autres non. Mais pendant ce temps...

— Vous êtes très belle », l'interrompt Steven, comme s'il était ivre. C'est peut-être dû à la douleur, aussi, mais jusqu'à quel point peut-on pardonner ?

« Pendant ce temps... reprend Eddie sur un ton décidé.

— Vous êtes *vraiment* belle. Il n'y a aucun mal à le dire. J'ai bien le droit de vous le dire. On ne se reverra jamais. »

Ce type, en pleine forêt, est bizarre, et Eddie le sait bien. Mais a-t-elle d'autre choix que de poursuivre son récit ? Il y a des types bizarres partout, et ça fait aussi partie de l'amour. S'il y avait dans cette histoire davantage de femmes que d'hommes, elles parleraient de tous ces types bizarres, pour passer le temps pendant que la nuit s'installe. Elles parleraient de ces hommes qu'elles ont connus et qui leur ont dit des choses étranges, voire terribles, tout en espérant le contraire. Il y a aussi, bien sûr, des hommes assez bornés pour dire ces choses-là dès que ça leur passe par la tête, ou dès qu'ils ont trop bu, ou, comme de vrais crétins, pendant qu'ils marchent dans la forêt ; et il existe assurément des hommes qui se foutent de faire des choses qui mettent les femmes mal à l'aise quand elles sont seules, ou qui arrivent à faire naître de l'angoisse à partir de rien, même par une journée on ne peut plus tran-

quille. Steven ramasse une pierre, beaucoup plus grosse cette fois-ci. Il ne pourrait pas la lancer sans tirer violemment sur sa jambe, si tant est que sa jambe soit vraiment blessée. Mais même cela n'a pas grand intérêt, là, dans cette forêt, ce qui explique que cette histoire ait été oubliée de ceux qui l'ont vécue. Comment oublie-t-on quelque chose ? Il suffit, pour ceux qui sont toujours en vie, de s'en éloigner d'un pas tranquille. Il y a tellement peu de clairières dans nos cœurs et dans nos têtes, tellement peu d'endroits où rien ne repousse par-dessus les événements de notre passé, quels qu'ils soient. Et c'est aussi ça, l'amour. On est avec une personne, mais on s'en éloigne bien longtemps après qu'elle nous a fait peur pour la première fois, parce qu'on sait que ce sont des choses qui arrivent partout dans le monde. Alors on quitte le bord du ruisseau, ou du torrent, et on ne saura jamais que, au moment où le fantôme de Hank Hayride parlait avec Eddie, quelqu'un était en train de gratter la vitrine de la cafétéria. Dans le rêve, le mois de janvier venait de se terminer et il était grand temps d'effacer les peintures de Noël sur la vitrine de la véritable cafétéria. Une fois les peintures décollées, la vitrine nue laisserait voir de nouveau toutes les personnes qui bavardent et qui boivent à l'intérieur. Alors que l'homme – c'était un homme – décollait les peintures, ses outils faisaient un bruit épouvantable, strident, et c'est ce bruit qui faisait le plus peur dans le rêve. Au réveil, Eddie se rappela surtout ce bruit, cette stridence. Elle comprit soudain que quelque chose se décollerait d'elle pour la laisser nue, à vif, voire blessée. Quelque chose se décollerait et lui ferait peur, bien plus que ses problèmes avec Adam, qui dormait près d'elle, à portée de son bras. Elle savait que tout était fini avec Adam, malgré leur projet d'aller dans la forêt le lendemain. Et en effet, Adam n'est plus avec elle. Adam se trouve maintenant devant un champ, suivi par Tomas. Le champ est couvert d'herbe et, sur un côté, sont empilés des bouts de clôture que quelqu'un a démontés et entassés là. Toutes les frontières ont été abolies. Loin, très loin du champ, il y a une étendue d'eau et, de l'autre côté, la ville la plus proche de la forêt. Cette ville, c'est San Francisco, un bien bel endroit, et

encore plus beau vu de loin. Le champ est détrempe, les deux hommes s'arrêtent, Tomas sort de son sac à dos une bouteille d'eau, puis il boit.

D'un mouvement du menton, Adam montre la ville. « C'est terrible ce qui s'est passé », dit-il en faisant référence à une catastrophe récente. « Même si... »

Tomas lui tend sa bouteille pour l'interrompre. « Je ne me rappelle pas avoir traversé ce champ. J'aurais remarqué les bouts de clôture empilés. Où sommes-nous ? Où m'avez-vous emmené ? »

Adam glousse avec une méchanceté suraiguë en même temps qu'il boit, faisant donc couler de l'eau sur son menton. Il va de plus en plus mal, ses yeux sont désormais d'un rouge inquiétant, il les cligne sans arrêt. Il est à bout de souffle, vraiment à bout de souffle, et ses mains n'arrêtent pas de trembler.

« Je parie que vous n'avez même pas de carte, dit Tomas.

— Si, j'en ai une. » Sur ce, Adam plonge ses mains tremblantes dans une de ses poches. Bizarrement, il en sort une carte et la déplie, toujours en gloussant. On n'a pas entendu les propos déments, oui, déments, qu'il a tenus pendant que le monde craquait et caquetait tout autour de lui. Il entend constamment des bruits qui le font sursauter.

« Est-ce qu'on pourrait y aller ? demande Tomas. Mon ami a besoin d'aide.

— Votre *ami* ? grogne Adam, narquois. Eh ben mon salut... » Il s'appuie contre la partie supérieure des clôtures et écoute, un instant, le chant strident d'un oiseau qui l'agace prodigieusement.

« Dites-moi plutôt ce que vous avez pris comme drogue, et en quelle quantité.

— Oh, un tout petit peu, réplique Adam sur-le-champ. Je ne savais pas. C'était juste pour la promenade, et on allait faire l'amour. Elle avait très envie.

— Je ne vous crois pas. Je pense que vous vous défoncez tout le temps et que votre copine ne sait pas, ou ne veut pas savoir.

— Pourquoi vous ne l'appellez pas par son nom ?

— Je ne sais pas comment elle s'appelle », dit Tomas. Il pousse un soupir et reprend sa bouteille d'eau. Il en a marre, et peut-être qu'il a peur aussi. S'ils se sont trompés de chemin, il leur faudra sans doute un bon moment pour revenir sur leurs pas, et ils devraient se dépêcher, comme si Steven courait un vrai danger et souffrait beaucoup. « Je n'aurais pas pu trouver pire que vous pour nous venir en aide.

— Et *vous* alors ? dit Adam. Vous aussi, vous mentez. Vous dites que vos sacs étaient lourds, mais vous n'avez pas encore posé le vôtre. Il y a trois sacs à dos. Vous en portez un sur vous, et il y en a deux autres près du ruisseau. Où est la troisième personne ? Que lui est-il arrivé ?

— Mais ces sacs à dos sont *vraiment* lourds. » Désormais, après tout ce temps, Tomas est aussi en colère qu'Adam, que n'importe qui. N'y aurait-il donc personne de bien dans cette forêt ? Ça aussi c'est comme l'amour, cette question désespérée qu'on se pose quand on se retrouve seul avec les mauvaises personnes. Où sont-ils, ces gens bien ? Ces quatre personnes sont mal assorties, mais parmi trois hommes qui débordent de malhonnêteté et une femme toujours effrayée par cet horrible bruit strident, alors qu'on décolle les peintures de la vitrine, que son rêve d'amour s'achève et qu'elle se réveille, y en a-t-il une seule qui soit adaptée ? Même maintenant, Eddie a envie de pleurer, bien qu'elle n'ait aucune raison particulièrement valable de le faire. Même maintenant, tandis que Tomas fouille dans son sac et en sort un objet lourd pour le montrer à Adam, Steven halète et va de plus en plus mal, ou peut-être est-ce simplement une impression, après tout le temps qu'ils ont passé ensemble. Il halète en voulant déplacer sa jambe, il halète après avoir de nouveau entendu un bruit dans la forêt, et il halète une dernière fois en buvant l'eau de sa bouteille presque entièrement.

« Je crois que je suis en train de mourir, répète-t-il. Ça me fait vraiment mal, je pense qu'on va devoir procéder autrement.

— Ils arrivent », répond Eddie du tac au tac. Mais à part eux, il n'y a personne près du ruisseau. Steven rigole et crache quelque chose par terre.

« Non, dit-il. On les a laissés loin derrière. Vous connaissez ça ? *On les a laissés loin derrière*. C'est une chanson. » C'est vrai, ce qu'il raconte, bien qu'Eddie n'ait aucune possibilité de le savoir, puisqu'il s'agit d'une chanson obscure que tout le monde a oubliée. « *On les a laissés loin derrière*, dit cette chanson, *et quand ils ont fini par nous relâcher, on a rattrapé nos accusateurs. Et quand on a fini par les relâcher, ils ont porté plainte contre nous.* » Steven fait la même chose. « C'est une chanson, dit-il après avoir récité les paroles. Mais dans la vraie vie, je ne crois pas qu'ils soient en train d'arriver. Je crois qu'on est seuls, Eddie. Mais au moins on a de l'eau. » Il inspecte sa bouteille en agitant le peu d'eau qui reste au fond. « Je me demande si quand on a soif, je veux dire quand on meurt vraiment de soif, on pense à toute l'eau qu'on a engloutie et gaspillée jusque-là. Si on repense à l'eau qu'on a gaspillée tant qu'on en avait. »

Eddie cherche une réponse à lui donner, n'importe quelle réponse. Steven a l'air très mal en point, mais à bien y repenser, Adam aussi avait l'air très mal, dans la clairière, quand il a été interrompu par un homme possédant le même nom que son ex-petit ami, et le même visage également, comme toujours ridé par une fausse inquiétude. Elle ne veut plus jamais retomber dans ce panneau-là, mais que lui reste-t-il d'autre ? Une personne qui ne dit pas des choses étranges, ça n'existe pas. Peut-être que l'amour, c'est cette histoire : il nous arrive quelque chose et on est avec quelqu'un, puis on l'abandonne dès qu'on peut – on le laisse loin derrière soi – ou alors on reste, dans les bons comme les mauvais jours, alors qu'il se fait de plus en plus tard, de plus en plus sombre, plus vite qu'on ne le croyait, et plus froid aussi, comme c'est déjà arrivé des millions de fois avant nous. « Moi aussi je connais une chanson, dit-elle. "On ne pense jamais à l'eau avant que le puits s'assèche." »

– Je ne vous parle pas d'une *chanson* », dit Steven d'un air dégoûté. Puis il tousse péniblement et repose la pierre. « Moi je vous parle de quand on devient vieux. Je me demande si quand on vieillit, on repense à tout ce qu'on a foutu en l'air. »

– C'est *vous* qui êtes foutu. »

Steven tousse une nouvelle fois, hoche la tête et contem-

ple les sacs à dos par terre. « On est tous foutus », dit-il. Puis il pose une main sur elle. Sur son genou.

« Euh... » dit Eddie, et maintenant finissons-en là. Ce qui va se passer ensuite est on ne peut plus clair.

NATURELLEMENT

C'était une de ces journées où les gens se promènent dans le parc et règlent des problèmes. « On va simplement appeler la compagnie de taxis, David, et en commander un très gros. Un van, par exemple » : voilà le genre de choses que vous auriez entendues si vous aviez écouté les conversations des autres. C'est ce que faisait Hank, justement. Il entendit donc cette phrase, et puis : « Dis-leur six heures, comme ça ils viendront à six heures et demie » ; et : « Il faut que l'Amérique foute le camp de là-bas en vitesse, sans même regarder derrière. » Hank était allongé sur un coin obscur de la pelouse, les yeux clos, immobile, de plus en plus frigorifié malgré le soleil. Il entendit à la volée : « Peut-être qu'on ne devrait pas s'installer ensemble » ; puis : « Si les compagnies de taxis ne prennent pas les réservations, la boîte te louera sans doute une voiture » ; puis : « Les invités n'auront qu'à se rassembler sur le perron et entrer quand le dîner sera prêt » ; puis : « Oh bordel de Dieu ! Ne regarde pas, chérie, ne regarde pas, il est mort, chérie, oh, il faut appeler la police ! »

Ce n'était pas une erreur. C'était une chose parfaitement naturelle, même si, pour toutes les personnes présentes, elle gâchait leur journée au parc. En tout cas, celle de Hank, assurément. Tous les autres problèmes passèrent donc un peu au second plan, même s'ils ressurgirent très vite, ce qui est une chose aussi naturelle que le parc lui-même. De l'herbe, des arbres, des fleurs piétinées par les secouristes, quelques

badauds assistant au spectacle avec la petite sagesse qui nous vient dans ce genre de situations : rien que de très naturel. Un jour, nous serons tous morts, mais en attendant, il nous faut bien régler ces problèmes-là.

Comment ? L'argent peut-être, l'argent, l'argent, l'argent – ou que sais-je encore. « Où est mon argent ? Je suis très énervé car je crois qu'on me doit une somme d'argent que tu m'empêches de récupérer, je vais te poignarder, ou alors je suis fou, on se trouve dans un coin isolé du chemin qui traverse le parc et je suis un fou furieux dont le gouvernement ferait bien de s'occuper, et personne ne verra rien. » La police interrogea les passants, qui n'avaient en effet rien vu, et elle ne recueillit aucun élément précis. Il n'y avait qu'un cadavre, ce qui, aux yeux de toutes les personnes qui ont été un jour interrogées par la police, ressemble beaucoup à la fin d'une histoire. « C'est moi qui l'ai découvert, inspecteur, mais je ne sais rien d'autre et je dois finir mon tour du parc pour parler de moi à ma copine. Après tout, je n'ai rien vu et je ne connaissais pas ce type. »

Hank était prêt à partir en voyage, comme dans cette chanson sur un homme qui quitte une femme. Une grande fermeture Éclair se referma sur son visage mort, comme s'il n'avait jamais existé, rien d'autre qu'un pauvre sac de sport. La vie de Hank était terminée. Il garda les yeux fermés, comprenant lentement la situation, se demandant ce qui allait suivre, et tout surpris, puisqu'on se pose tous la question – une grande lumière blanche ou je ne sais quoi –, qu'il faille attendre pour savoir, exactement comme pour le reste.

Un intervalle, là, quasiment indescriptible.

Et puis la chose eut lieu. Hank se releva pendant que le type de la morgue signait un papier. Il vit son propre corps allongé sur le truc, mais en vérité ce n'était pas ça qui l'intéressait le plus. Il s'était déjà vu tout nu, comme un certain nombre d'autres personnes, même si elles ne s'en souviennent pas toutes. Non, Hank était plus étonné de constater qu'il pouvait circuler d'une pièce à l'autre de cet endroit, mais même cet étonnement se dissipa presque aussitôt. Hank traversa ce laps de temps sans savoir qu'en faire, sans savoir à

quoi occuper ces premières journées vides passées sur son nouveau lieu de travail. Où aller ? Que faire ? À quelle heure a-t-on rendez-vous, où va-t-on déjeuner et où se trouvent les personnes les plus sympathiques ? Il s'assit sur les bancs et essaya de se mettre dans la peau d'un fantôme. Néanmoins, tout ce qu'il vit n'avait rien d'original. Des gens qui faisaient l'amour, certes, à deux ou trois reprises. Mais Hank avait vu des films où des gens faisaient l'amour en ignorant qu'il se trouvait, lui, dans leur chambre. On n'a pas envie de se retrouver dans une chambre à l'insu des gens. Qu'on soit vivant ou qu'on soit mort, ça finit par heurter les sensibilités. On veut être vus, nous les fantômes, on veut hanter les gens, s'ils veulent bien nous accueillir. Et s'ils ne veulent pas, on se sent tristes comme on le serait dans la vraie vie.

Pourtant, cette période qu'il traversait ne ressemblait en rien à la vraie vie. Elle en était aussi éloignée qu'une pizza servie dans un avion est éloignée de l'Italie, quand bien même cet avion survolerait l'Italie. Comme les gens ne le voyaient pas, Hank commença à avoir faim. Il n'avait pas besoin de manger, mais enfin, qui ne va pas de temps en temps quelque part pour se commander un petit casse-croûte, histoire de tuer le temps, et parce qu'on n'est pas des fantômes ? La fille derrière le comptoir était en train d'observer un pot de miel en forme d'ours, un ours en plastique transparent, mais avec du miel à la place du sang, des organes et des os. Elle était jeune, elle s'appelait Lila, à moins que son badge fût également une blague, et elle regardait à travers un trou percé dans la tête du faux ours pour comprendre d'où venait le problème. « Il n'arrête pas de coller ! » cria-t-elle à l'attention de quelqu'un derrière elle. Hank l'entendit. Il était là, espérant vaguement qu'elle lèverait les yeux vers lui et lui donnerait un doughnut s'il le lui demandait ; les doughnuts étaient placés sous une cloche transparente, enrobés de sucre glace et de confettis, attendant d'être sélectionnés puis saisis par les pinces de la jolie fille. Mais Hank ressentit le poids léger de son invisibilité et quitta les lieux sans avoir mangé son casse-croûte. Le chagrin emplissait au moins la moitié de son âme. Il avait raté son propre enterrement, car personne ne lui en

avait donné la date ni l'heure, et il éprouvait toujours ce sentiment-là : « *Si c'était le paradis et que j'étais en train de tout foutre en l'air ? Si même ça, j'étais en train de le foutre en l'air ?* »

Il s'agit là d'une inquiétude d'ordre amoureux, évidemment. C'est toujours le même problème avec l'amour. Vous voyez la personne et vous avez envie de crier : « *Repose ton ours à miel et regarde-moi, chère et tendre de mes rêves ! Donne-moi ce dougmut que je convoite !* » Et en même temps, vous êtes au courant de ce fait déprimant : elle ne sait même pas que vous existez. Hank donna des coups de pied dans quelques objets sur le trottoir et traversa la porte d'une maison. Un homme était en train d'ouvrir son courrier – peu importe. Dans le même pâté de maisons se trouvait la voisine, une vieille dame, qui avait envoyé la lettre. C'est alors que Hank découvrit qu'il pouvait voler les stylos, et c'est comme ça que les stylos finissent chaque fois qu'on ne les retrouve plus. Le chat le surprit la main dans le sac. « Qu'est-ce que tu fais, monsieur Mitaines ? dit la dame. Qu'est-ce que tu as encore repéré, monsieur Mitaines ? » Hank adressa un doigt d'honneur à monsieur Mitaines. Ce n'était pas la première fois. Il sortit de l'immeuble en tenant les stylos comme une douzaine de roses maigrichonnes qu'il offrirait à la première personne qui l'apercevrait, même s'il ne voyait pas du tout qui pourrait l'apercevoir.

Or quelqu'un l'aperçut. De retour dans le parc, Hank revisitait le lieu du crime, peut-être avec l'espoir de le hanter. Il marcha jusqu'aux écuries, là où les filles regardent les chevaux pendant que les garçons se demandent s'il est l'heure de rentrer à la maison. Hank se tenait plutôt à bonne distance, car on ne sait jamais avec les chevaux. Il s'arrêta sur la pelouse et couvrit de son ombre une femme, installée sur une couverture, qui mangeait des cookies. Ma femme adore les cookies, ces biscuits parfaitement inintéressants avec, sur le dessus, une image en chocolat qui montre précisément un garçon mangeant des cookies. Puisque le garçon sur le cookie voit le cookie sur le cookie, pourquoi la femme n'aurait-elle pas vu Hank ? C'est bien ce qui se produisit, et elle lui dit : « Ohé.

— Ohé à vous, répondit Hank, très heureux.

— Ce que je veux dire par là, c'est que vous me cachez la lumière, répondit la femme en souriant. Vous voulez vous asseoir, histoire de ne pas me laisser dans l'ombre ? »

Hank s'assit sur la couverture et le soleil brilla sur eux deux.
« Je peux avoir un cookie en échange ? »

— Je ne crois pas, non. Pendant des années, mon mari s'est goinfré de cookies. C'est la première fois que je me promène dans le parc sans lui. Je m'étais dit que je mangerais tous les cookies et que Joe n'en aurait pas une miette.

— Vous allez vous rendre malade, dit Hank.

— C'est bien le problème. Une fois que le couple est mort, personne n'est là pour vous tenir la tête au-dessus de la cuvette quand vous êtes malade. Mais il y avait d'autres raisons, vous savez. Ce n'étaient pas seulement les cookies.

— Naturellement. »

La femme poussa un soupir. La digression comique sur les cookies s'essouffait un peu. Elle observa l'endroit où les chevaux vivaient dans des box individuels. « En fait, c'était triste, dit-elle. Aussi triste que d'en parler comme ça, à un inconnu, dans un parc.

— J'imagine que vous ne vous souvenez pas de moi, dit Hank. Je suis Hank Hayride.

— Hank Hayride ? C'est votre nom ou bien vous dirigez une compagnie de calèches ?

— Je ne dirige rien du tout. Non, on était ensemble au lycée. Vous vous appelez Eddie Terhune.

— Au lycée ?

— « Allez les Pies ! » Vous étiez dans la classe de Mme Wylie.

— Hank *Hayride* ? » Eddie leva les yeux un instant, comme si Hank lui cachait encore la lumière. « Hank *Hayride* ? Ce n'est pas possible.

— C'est plus que possible. J'étais amoureux de toi.

— Dans la classe de Mme Wylie ? Celle qui nous parlait toujours de chevalerie ? Et de vieux poèmes d'amour ?

— Tu ne savais même pas que j'existais, à l'époque.

— Visiblement, oui. Et qu'est-ce que je faisais en classe pendant que tu étais amoureux de moi ? »

Hank jeta à son tour un coup d'œil vers les chevaux et observa un oiseau se poser sur la clôture, puis tomber par terre, mort, ou alors très maladroit. « Tu te tripotais les cheveux. Tu prenais ton stylo, qui était rouge, avec le logo doré d'une entreprise sur un des côtés. Le bouchon avait une drôle de forme, comme le bout d'une jetée. Je pourrais te le redessiner de mémoire. Tu mâchonnais ce truc comme un os et tu te le passais dans les cheveux, et tes cheveux s'enroulaient dessus, un peu comme une cascade, et tu ne t'en es jamais rendu compte.

— Dis-moi... Dis-moi juste que tu n'es pas resté amoureux de moi pendant tout ce temps-là et que tu ne m'as pas suivie jusqu'ici, ou un truc effrayant dans ce goût-là.

— Non, non, non. Je te regardais et je pensais à cette chanson, "Ce n'est pas ton sourire, ni ta coiffure", même si c'étaient sans doute les deux à la fois.

— Tu ne me mets pas à l'aise, dit Eddie, et tu ne m'as toujours pas dit pas si oui ou non tu es dingue de moi depuis le lycée.

— La réponse est non parce que, vois-tu, je n'aime plus cette chanson. Elle est débile, cette chanson, et puis n'importe comment, le lycée c'était il y a longtemps.

— Et alors ?

— Et alors j'ai connu ensuite d'autres formes d'amour, bien que j'aie eu une vie difficile. Je crois qu'on peut dire ça, oui. Mais je ne suis pas entré dans ce parc pour te retrouver. Ça fait un bout de temps que je ne suis pas revenu ici parce que je me suis fait méchamment tabasser, avec un couteau et tout.

— Oh mon Dieu... Mais tu as l'air d'aller bien. Plutôt en forme, même. Il faut croire que tu n'en es pas mort. »

Ce n'était pas le bon moment pour le lui dire. D'ailleurs, ce n'est jamais le bon moment, quand on vient de rencontrer une personne, pour lui balancer un gros secret, alors qu'elle essaie simplement de prendre du bon temps. Rien de plus naturel que de laisser les pires aspects de votre propre personnalité cachés dans l'ombre, tandis que le soleil illumine les traits de votre visage comme une chevelure d'or. « Il faut croire que non, dit Hank. Il faut croire que tu m'as ramené à

la vie.»

Là encore, un nouvel intervalle, presque tout aussi impossible à décrire. En version résumée, ça donnerait : Eddie Terhune lui offrit un cookie. Mais ce n'est pas du tout la description que je comptais faire. Quelque chose de plus juste serait : un jour, ma femme et moi nous étions en voiture. Pas encore mariés mais récemment installés à New York, nous cherchions un endroit où trouver des meubles à bon prix. Nous étions très silencieux à l'intérieur de cette voiture, sans raison particulière, et derrière les vitres, le paysage défilait gentiment, plat, transparent, à l'exception des quelques repères qui nous indiquaient où tourner. Nous étions silencieux, silencieux, silencieux... On n'entendait que le ronronnement du moteur qui nous emmenait vers un canapé abordable ou vers des lampes. Au beau milieu de ce silence, ma femme dit tout à coup quelque chose.

« Cookies », dit-elle.

Pourquoi avait-elle dit ça ? Aucune importance. Nous avions rigolé pendant tout le reste du trajet, car tel est bien le sens de cette histoire : ça n'a rien à voir avec les cookies, mais avec l'amour. Ma femme pouvait bien manger tous les cookies du monde, ça n'aurait rien changé à notre amour, et j'aurais tenu sa tête pendant qu'elle les vomissait – ça aussi, ça fait partie de l'amour. Peu importe qu'Eddie ait offert ou non un cookie à Hank. Ce ne sont pas les cookies qui comptent, ni les doughnuts qui souffrent sous leur cloche, ni les chevaux sur l'herbe, ni le miel dans l'ours, ni le sac de sport qui se refermera sur nous une fois notre promenade dans le parc terminée. Il y a seulement le rire qui emplit le paysage à mesure que la voiture nous emmène quelque part, cette voiture chargée de notre amour. Ce ne sont pas les choses qui comptent, mais la manière dont elles se font, et Eddie et Hank tombèrent amoureux avec l'art et la manière. Naturellement ils allèrent dans des restaurants, naturellement ils terminèrent au lit, et à la fin de la soirée, ils se sentirent bien dans leur lit. Eddie se leva même pour aller chercher un verre d'eau, nue comme un ver. Elle avait soif, mais ce qui comptait, c'était son corps, sur le seuil de la salle de bains,

sans la moindre pudibonderie, à l'instant où ils s'examinèrent mutuellement une nouvelle fois.

« Tu as un beau visage, dit-elle, et pour ce qui est des fesses, tu ne t'es pas trop laissé aller, mon cher Hank Hayride.

— Non, tu dois confondre avec un autre. Tu te souviens de Keith, dans l'équipe de natation ? Même son nom était beau.

— Le tien n'est pas mal non plus. Tu as faim ? Tu veux qu'on aille quelque part ? Il est trop tard pour déjeuner, trop tôt pour dîner. En bas de chez moi, il y a un restaurant chinois incroyable, la Lanterne quelque chose... Ou le Quelque chose de la lanterne. Je n'y suis pas retournée depuis Joe, le jour où on s'est engueulés là-bas. Ça été une bonne grosse engueulade, mais je pense avoir passé le cap. Alors, on pourrait y aller et manger des raviolis.

— Ça me va, et peut-être un truc au sésame. Du poulet.

— Tu étais vraiment au lycée avec moi ? Parce que je ne me souviens toujours pas de toi. Tu sais, je pourrais vérifier si je voulais. »

Alors Hank contempla le plafond et se mit à chanter :

*Nous sommes les Pies du lycée Monteverdi
Et nous sommes là pour gagner
D'ouest en est, nous écrasons tout
Et comme les autres, vous perdrez.*

*Chaque équipe : massacrée,
Chaque joueur : anéanti,
Bande de nuls, venez tâter les becs
Des in-vin-cibles Pies !*

Eddie avait repris en chœur et s'était allongée sur Hank, enveloppé dans son drap. « Elles sont épouvantables, ces paroles, dit-elle en regardant son ventre recouvert de coton. Cette phrase où chaque joueur est anéanti... Je n'en reviens pas qu'ils aient autorisé ce chant, et pourtant on hurlait tous ça avec enthousiasme. Je faisais même partie du *glee club*. »

Hank se souvenait d'elle dans son sweat-shirt, celui que tout le monde était obligé de porter. À l'époque, ses lèvres

étaient entièrement absorbées par le chant, et aujourd'hui, voilà qu'elles l'embrassaient, comme un miracle. Le miracle, c'était qu'elle le voyait enfin, lui, Hank, après toutes ces années. «Je sais, répondit-il.

– Je crois que la mort ne voulait rien dire à l'époque, confia-t-elle sur un ton calme. Quand j'ai épousé Joe, c'était, comme on dit, jusqu'à ce que la mort nous sépare. Et on a fini par se séparer dans un restaurant chinois.

– Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée d'y retourner.»

Eddie souleva le drap et le laissa retomber sur elle comme un parachute, presque un costume de fantôme. «Excuse-moi, dit-elle. J'essaie de repartir de zéro avec toi et je n'arrête pas d'invoquer le fantôme de Joe. C'est un bon restaurant. J'arrête de bougonner, promis.

– Ne t'en fais pas.» Hank savait que c'était peut-être le moment de lui expliquer qui il était et ce qui s'était passé ce jour-là dans le parc. Mais il n'en avait pas envie – rien que de très naturel. Il voyait déjà la scène déchirante s'il lui avouait ce que seul Monsieur Mitaines savait. Pourquoi faire ça ? Pourquoi se comporter ainsi ? Il y a déjà bien assez de ces scènes fantomatiques, séquelles de choses qui n'ont jamais vraiment eu lieu. Je me trouvais dans cet immeuble quelques jours avant qu'il s'effondre, j'ai traversé cette rue juste avant l'accident. J'ai failli épouser ce type et maintenant regardez le résultat. J'ai plaqué cette fille et regardez-moi le travail. Aujourd'hui, je serais riche, mort, marié, heureux, renversé par une voiture, couvert de lave. Je songe à ce qui se serait passé si ce qui s'est passé ne s'était pas passé. Hank regarda Eddie et se demanda ce qui se passerait si elle découvrait qui il était vraiment, pauvre fantôme au cœur vidé de son sang, massacré sur la pelouse comme un oiseau mort. Si elle apprenait qu'il n'était en fait pas grand-chose, elle le considérerait comme un pas-grand-chose. Il lui proposa donc d'aller dîner dans une cafétéria, mais Eddie s'était endormie, la tête perdue dans ses rêves. Il s'éloigna d'elle et fouilla dans ses affaires. C'est naturel de faire ça, et naturel aussi de se retenir afin que la personne ne soit pas furieuse quand elle se réveillera.

Or Hank ne se retint pas.

La lettre disait :

« Cher Joe,

Quand tu n'es pas là, la fenêtre claque, connard. C'est à cause des arbres, espèce de con, des arbres qui claquent dans le vent, le vent qui fait fouetter les feuilles et les branches contre ma fenêtre. Ce n'est pas près de s'arrêter, espèce d'épouvantable mari, et peu à peu notre immeuble va disparaître. Je sais plein de choses sur toi et tout ça ne me sert plus à rien, maintenant. Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ton numéro de plaque d'immatriculation et de l'endroit où tu cachais la clé afin qu'on ne se retrouve jamais coincés à l'extérieur de cet immeuble branlant ? Quel bonheur puis-je tirer de ta taille de pantalon et de ton goût pour la sauce au roquefort ? Qui, désormais, ouvre la porte le matin pour sortir le journal du sac plastique quand il pleut ? Jamais je ne récupérerai toutes ces heures que j'ai passées à être gentille avec tes parents. Je mets toujours de côté mes tomates cerises dans l'assiette, connard, mais il n'y a plus personne pour attendre avec sa fourchette et les manger. Tu me manques et je t'aime, connard, connard, connard, reviens vite enlever les pelures d'oignon du bac à légumes dans le frigo et élaquer cet arbre, pour que je puisse enfin dormir la nuit.

J'ai rencontré un homme, Joe, mais c'est un fantôme de petit ami par rapport à toi. Il va me faire du mal, espèce de connard, il est déjà plongé dans le mensonge jusqu'au cou. Il prétend qu'on était ensemble au lycée. Qu'il s'appelle Hank Hayride, et que je peux vérifier si je veux. Mais je n'ai pas besoin de vérifier, Joe. Je sais qu'Hank Hayride est mort, je l'ai lu dans le journal, de même que je sais préparer le cocktail que tu aimes tant, avec le gin, le brandy, le citron vert, le sucre et le bitter, auxquels on ajoute de la ginger ale et une tranche de concombre, si on en trouve dans le bac à légumes. Ça s'appelle un Suffering Bastard, espèce de connard. Je crois que je me suis inventé ce nouveau petit ami pour ne pas me retrouver toute seule dans cette chambre. Je dois être dans un état de tristesse absolue, seule comme ça sans toi. Reviens-moi, espèce de merde. Tu es parti avec tous les stylos sauf celui-ci, et tu m'as laissé tous les cookies. Mais tout ça ne veut plus rien dire sans mon Joe. Mon Dieu j'espère que je n'enverrai jamais cette lettre. Maintenant je vais me coucher et ne pas dormir à cause de toi.

Baisers,

Eddie.»

Hank referma le tiroir et replaça les objets du mieux possible afin de ne laisser aucune trace de son passage. Il colla son front contre la fenêtre grinçante et observa les gens qui passaient, sans un regard pour lui. Un policier trempé. Deux filles qui revenaient d'on ne sait où en traînant frénétiquement leurs valises à roulettes. Un type qui cherchait un journal pour lui servir de parapluie, en cas d'extrême urgence. Personne.

« Cookies », dit Eddie avant d'ouvrir les yeux. Elle le voyait encore et, pendant une minute, ils furent encore heureux tous les deux. « J'ai rêvé... » fit-elle, comme s'il n'y avait déjà pas suffisamment d'éléments surnaturels dans cette affaire, « ... que j'avais un autre petit ami qui filmait des choses avec une caméra, je crois. On faisait l'amour dans une forêt. » Mais lorsqu'on meurt, il se passe ceci : on ne s'intéresse plus aux rêves des autres. « Alors l'autre type cherchait dans son sac à dos et je croyais que c'était une arme, mais en fait, il s'agissait du même genre de cookies... » Sa voix se dilua dans l'indifférence de Hank, qui se tenait dans l'encadrement de la porte. Il s'emmitoufla un peu plus dans son drap, tel un roi outragé.

« Depuis quand est-ce que tu es au courant ? dit-il.

— Espèce de connard, tu as lu la lettre. » Eddie soupira et passa un doigt sous ses yeux comme si elle allait pleurer. « Elle était rangée dans un tiroir. Ce n'est pas pour rien que je l'avais cachée.

— Depuis quand, répéta Hank, est-ce que tu es au courant ?

— Depuis que tu me l'as caché. Tu penses peut-être que je ne lis jamais les journaux, Hank Hayride ?

— Il y a cinq journaux qui gisent sur ton palier, encore dans leur emballage.

— Et tu tenais mon stylo dans le parc, un stylo qui faisait partie du bouquet de stylos que tu tenais dans tes mains, un stylo rouge avec des lettres dorées, et tu l'as intégré à cette histoire inventée de A à Z. Comment as-tu pu me faire ça, alors que *la première chose* que je t'aie dite, c'est que j'étais déjà triste, que j'avais le cœur brisé ? Tu m'as menée en bateau, Hank. Je pensais qu'on allait quelque part, mais en même temps, pour répondre à ta question, je savais qu'on allait ailleurs.

— Je t'en supplie, ne me regarde pas comme si je te cachais le soleil. Je connais un endroit où l'on sert de bons cocktails. Laisse-moi t'en offrir un, Eddie, et passons un petit moment ensemble.

— Un cocktail ne changera rien.

— Dans ce cas, accepte que je t'en offre un. D'accord, on a appris des choses l'un sur l'autre, Eddie. Mais est-ce que ça nous empêche de faire un tour dehors ?

— Tu n'étais pas ce que tu m'as dit être. Toute ma vie, ç'aura été la même histoire. » Elle fit glisser sa main le long du mur, avec tristesse, comme si c'était le dernier mur encore debout chez elle. « Il faut croire que c'est toujours la même histoire, et puis j'ai faim.

— Ils servent aussi à manger, là-bas. Bonne musique, bons plats, bons cocktails.

— Non, non, non. Il pleut. Quittons-nous plutôt à la cafétéria. C'est dans le même coin. Allez, mets tes chaussures, chéri. »

Elle regarda les chaussures de Hank, et c'est à cet instant qu'elle fondit en larmes. Hank se déplaça jusqu'à elle. Il comprit qu'elle avait dû dire exactement la même chose à son mari, à propos des chaussures. Mais que pouvait-il faire d'autre que les mettre ? La blouse légère d'Eddie était posée sur une chaise, avec les clés. Ils sortirent dans la rue, protégés par un parapluie qu'elle avait acheté la veille afin que sa coiffure puisse passer l'hiver. Dehors, les gens couraient dans tous les sens. Le journal était pratique, mais pas autant que l'aurait voulu le type de tout à l'heure, et un petit garçon pleurait au coin de la rue, de ces larmes que personne au monde ne peut consoler. C'est parfaitement naturel, ce gros chagrin qui nous tombe dessus quand on est petit et qui ensuite ne nous quitte plus, où que l'on aille. Pourtant, cela n'empêcha pas les gens de demander au gamin d'arrêter et de la fermer.

À l'intérieur au moins, il faisait chaud et sec, bien que l'endroit fût très laid. Hank et Eddie passèrent devant une femme manifestement assoiffée qu'ils ne connaissaient pas, et un petit garçon seul devant le juke-box. Ils s'assirent aussi loin que possible de la vitrine, où de vieilles peintures de Noël atten-

daient d'être décollées. Qu'on fût mort ou vivant, ce n'était pas un bon jour pour manger à la cafétéria. Rien dans le menu n'était alléchant et, dans un coin, un tableau noir miteux annonçait qu'il n'y avait pas de soupe du jour. Pas de soupe du tout. Ils déplièrent leurs serviettes et je suis au regret de vous dire qu'ils commencèrent à s'engueuler dans l'arrière-salle.

« Excuse-moi de ne pas te l'avoir dit plus tôt, commença Hank. On s'est rencontrés dans le parc et on a bavardé tout de suite... Et puis je crois que je n'avais pas envie de t'en parler. Je ne voulais surtout pas te blesser.

— Ça, répondit-elle, c'est la réplique la plus éculée de tout le livre.

— Les répliques deviennent éculées parce que les gens les répètent tout le temps. C'est toujours la même histoire – à la fin, nous perdons tous notre charme. Je le savais déjà quand on s'est rencontrés au parc, autour des cookies. Moi je veux t'aimer et t'emmener dans de beaux endroits. Certes, j'ai des défauts, mais je suis aussi capable de traverser les murs, et si tu veux, je peux te faire une démonstration. Ne laisse pas tomber notre histoire ici. Ne va pas te trouver un autre type et me laisser seul avec les chats pour unique compagnie. » Il la regarda et voilà qu'elle lui revenait, cette peur panique de tout foutre en l'air si on dit un mot de travers et qu'on referme l'enveloppe. Quelqu'un peut bien vous briser le cœur, vous laisser mort sur la pelouse, et malgré tout, vous ne savez jamais quoi dire pour éviter que ça ne se reproduise.

« Je ne crois pas », dit Eddie, mais ce n'était pas le problème. « Je pensais que tu étais un type bien et que je ne me retrouverais pas toute seule. Mais j'ai dû rêver. Te vouloir dans ma vie... Il faudrait vraiment que je me fasse analyser le cerveau. Quelqu'un devrait jeter un coup d'œil dans mon crâne pour t'avoir laissé entrer dans ma maison.

— Tu aurais pu me dire que tu étais au courant. Si tu penses pouvoir trouver un homme qui n'a pas de secrets, alors tu rêves.

— Mais tu es un *fantôme* ! gémit Eddie. Tu es vide, tu n'as rien à l'intérieur. J'en ai marre des hommes auxquels il me revient de donner une forme.

— Moi aussi j'en ai marre », dit Hank. Sans rien ajouter. Il croyait qu'elle comprenait ce qu'il voulait dire, mais la plus grosse erreur du monde, c'est de croire que les autres comprennent ce que l'on veut dire. Si vous voulez dire que vous aussi, vous êtes épuisé, que vous vous sentez mort dans le parc, que vous suppliez l'amour de venir vous remettre debout et vous rendre votre humanité, alors dites-le. Si vous avez préparé de la soupe, écrivez-le sur le tableau, sinon personne n'achètera votre soupe maison. Tout le monde interprétera votre message comme : *«J'en ai marre de me justifier et je vous laisse tomber.»* Naturellement les gens penseront cela, et naturellement ils vous laisseront tomber, et vous vous laisserez tomber mutuellement dans une cafétéria minable. Hank était fatigué, Eddie était fatiguée. S'ils étaient fatigués, ils auraient dû aller se coucher. Pourtant, Eddie préféra ne rien dire, elle non plus, et resta assise à regarder son petit ami disparaître sous ses yeux.

Ainsi donc – toujours la même histoire –, ils décidèrent de ne plus jamais se revoir. Hank se sentit disparaître au moment même où la décision lui était servie sur une assiette graisseuse. Il distinguait péniblement, à travers son propre corps, le repli de sa serviette à travers sa main posée sur la table, et le sol graisseux à travers ses jambes, comme s'il n'était qu'une coquille vide, quelque chose n'ayant fait que prendre la forme de Hank. Puis Eddie leva les yeux vers lui et le massacra encore une fois. Il sentit la dernière part de lui-même s'échapper. Il ne réapparaîtra plus jamais, Hank Hayride. Pour la femme dans la cafétéria, il était mort. Pour elle, il était mort.

Mais comme toujours lorsque l'amour s'en va, il y avait autre chose. Eddie fut hantée, naturellement. Sinon quel sens cela aurait-il ? Pourquoi quitterait-on sa maison délabrée ? Pourquoi ce monde Yo-Yo nous donnerait-il des choses pour les reprendre aussitôt ? Hank Hayride la hantait. Naturellement, il la hantait, car à quoi serviraient les morts s'ils ne nous hantaient pas ? Quel sens aurait leur vie ? Lisez plutôt les noms de ceux qui sont morts avant même que j'aie pu imaginer les voir mourir un jour, Amanda Davis, Jacques

Hymans, Phil Snyder, Samy Leigh Webster-Woog avec ses danses bizarres et agiles, comme un très mauvais patineur sur glace. Lisez les noms auxquels vous pensez quand, dans votre lit, vous ne trouvez pas le sommeil, parce que les noms n'ont aucune importance. Ce qui compte, c'est la manière dont ils nous hantent une fois que l'amour s'est volatilisé et qu'on se retrouve tout seul dans la cafétéria. Là, près de la vitrine, le petit garçon solitaire et la femme assoiffée étaient ébranlés par une autre histoire, et Eddie allait également s'engouffrer dans une autre histoire. Peut-être qu'elle conduirait un taxi, ou piloterait un avion, et sentirait une fois de plus la terre trembler de joie sous ses pieds. Mais en attendant, assise dans l'arrière-salle, vidée de la moindre envie de s'engueuler, elle sentit qu'elle était hantée. Elle sirota son mauvais café puis, dans le vacarme de la pluie, rendit enfin l'âme au fantôme.

FALLACIEUSEMENT

« Oui, j'ai une question », dit le type qui avait des yeux magnifiques et un short, ce qui, à San Francisco, est largement considéré comme une erreur. Le sien était du genre bourré de poches, pour pouvoir emporter avec soi un tas d'accessoires en randonnée. Quant aux yeux magnifiques, ils étaient comme toujours un mélange de verdâtre et de menaçant. « Ma question est : je m'en vais. Je vais m'en aller. Je pensais que ce cours représentait mon avenir. » Puis il se leva au milieu des tables disposées en U, où tout le monde était assis. Le vent s'engouffra par une fenêtre et agita une feuille de papier mal accrochée à un tableau par des punaises. Sur cette feuille figurait une tête ceinte d'une couronne ; avec le vent, on aurait cru que cette tête était sur le point de vomir. « Est-ce que vous m'écoutez au moins ? Mon avenir n'est pas du tout ici. J'entends toujours les mêmes conneries et je ferais mieux de m'en aller sur-le-champ. » Il tendit le bras vers sa table, où étaient posées trois feuilles aux couleurs différentes mais néanmoins immondes. Il leur donna une grande gifle, si bien qu'elles valsèrent comme lorsqu'on donne un coup de pied dans des feuilles mortes. Personne ne fut impressionné. Bien que réservée et incapable de dire ce genre de choses, Allison ne fut pas impressionnée. « Allez tous vous faire foutre ! » dit le type. Mais en réalité, ce cours-là, on ne pouvait pas vraiment l'abandonner. D'abord il était optionnel, même si tous les étudiants en littérature anglaise s'y retrouvaient. Ensuite, il s'agissait du

cours sur les recherches en bibliothèque. L'université avait déjà encaissé l'argent, l'argent, l'argent, de toutes les personnes présentes dans la salle. C'était un peu comme faire des courses chez son épicier et laisser les petits pois après les avoir payés.

« Je vous demande pardon ? » dit la bibliothécaire qui avait distribué les trois feuilles de papier. Son nom était je ne sais plus quoi.

« Je vous dis que je m'en vais. Fini. Terminé. J'ai loué exprès un appartement merdique à South San Francisco Ville Industrielle, et je me rends compte aujourd'hui que mon avenir n'est *absolument pas ici* ! »

La bibliothécaire réfléchit un instant et décida de poursuivre. « Très bien, dit-elle. Poursuivons.

– Est-ce que vous *m'écoutez* au moins ? » hurla le type. Son sac à dos était suspendu au dossier de sa chaise, comme si celle-ci faisait aussi une randonnée. Le type – qui s'appelait Steven, pour information – arracha son sac à dos et renversa la chaise à dessein. « Je m'en vais !

– Va-t'en, alors », lui dit un autre type. Allison était quasiment certaine que cet autre type s'appelait aussi Steven. La bibliothécaire avait fait le tour des tables en U en demandant à chacun de dire son nom, d'où il venait et sa spécialisation. Allison s'était sentie gênée, comme jamais dans sa vie, au moment où elle avait dû dire : « Poésie. » C'était comme si elle leur avait donné une fois de plus de l'argent, de l'argent, de l'argent. Linda, ou peut-être Lisa, avait répondu la même chose. Soit il y avait deux Lisa, soit – Allison ne s'en souvenait plus – il n'y avait aucune Lisa. En tout cas, il y avait deux Steven, un Todd, une Eddie, et personne n'oublierait jamais Bernice. Allison repenserait à Bernice dans un avenir lointain, sur son lit de mort peut-être, Bernice et ses boucles d'oreilles, qui tintaient dans sa tête – comme la sonnerie du téléphone chez un voisin absent pendant que vous êtes là – et la rendaient lentement, calmement, de plus en plus folle. La bibliothécaire notait tout sur un calepin, comme si l'ensemble de la classe devait figurer dans le CV d'Allison.

« Mais bien sûr que je m'en vais ! » rugit le premier Steven, le plus fou des deux. Puis il quitta la salle. La femme raya

quelque chose avec son stylo. Eddie gloussa nerveusement. Bernice secoua la tête, et ses énormes boucles d'oreilles qui pendouillaient secouèrent aussi la tête – elles étaient à l'effigie de William Shakespeare.

Cette première année de fac constituait pour Allison une étape, le début d'un long voyage, mais aussi la fin d'un autre voyage qu'elle avait entamé tout au nord, dans l'État du Washington. Elle voyait son avenir comme un long couloir au fond duquel la lumière faisait briller deux boucles d'oreilles à l'effigie du plus grand auteur de langue anglaise de tous les temps. Coïncidence gênante, Allison aussi vivait dans un appartement merdique à South San Francisco Ville Industrielle, et elle aussi avait envie de s'en aller. Or, passé un certain âge, on ne pouvait plus s'en aller. Allison, par exemple, avait cet âge. Passé un certain âge, on ne pouvait même plus dire d'où l'on venait. On allait dans tel endroit et on y habitait. Et puis on allait dans un autre endroit. Allison, fallacieusement, avait affirmé qu'elle venait du Texas. La bibliothécaire avait noté sur son calepin : Allison, jeune femme originaire du Texas, venue ici pour étudier la poésie et trébucher sans arrêt sur la moquette de son nouvel appartement merdique pendant que dehors – par exemple, la veille au soir – les voisins n'arrêtaient pas de s'engueuler pour savoir comment aller à l'aéroport. « Mais prenez un putain de taxi », avait-elle marmonné en agitant une bouteille de bitter au-dessus d'un verre qu'elle tenait dans son autre main. Mais elle était trop réservée pour donner des conseils à ses voisins. Le bitter, le verre, les bacs à glaçons, elle les avait emportés avec elle depuis le Washington parce qu'elle n'avait pas osé organiser un vide-greniers. Puis un taxi l'avait conduite de l'aéroport jusqu'à chez elle. Elle s'en était plutôt bien sortie, non ? Non ? Non ? Non ? D'ailleurs, elle comptait bien visiter le Texas un jour. Être originaire de ce Texas étalé et aride, bourré de millionnaires et de Mexicains, n'était pas moins absurde que sa situation réelle, où figuraient une catastrophe épique dans le nord-ouest du pays et la pire moquette qu'elle ait jamais vue à South San Francisco Ville Industrielle. Non, on ne pouvait pas s'en aller comme ça. Le cours était option-

nel, bien sûr, mais tout le monde, absolument tout le monde venait y assister.

Au cours des quarante minutes qui suivirent, la bibliothécaire répéta tout ce que les feuilles de papier disaient déjà. Soudain, elle en avait terminé. « J'ai terminé, dit-elle. C'est fini. Vous pouvez désormais vaquer à vos occupations. Vous avez la soirée pour vous. »

Dans le cas d'Allison, même *une soirée pour elle* ressemblait à un long couloir sombre. Alors elle se cacha dans les toilettes. Elle vola un rouleau de papier toilette, qu'elle oubliait toujours d'acheter, mais jusqu'à ce qu'elle sorte dans la nuit, elle oublia aussi qu'on devait la reconduire chez elle. Enfin, pas exactement qu'on la reconduise – elle avait la voiture de son amie, avec tous les disques encore étalés sur le plancher –, mais que quelqu'un la guide jusqu'à l'autoroute, qui à son tour la conduirait, fallacieusement, jusqu'à son appartement. Pas besoin de vous expliquer, j'imagine, qui était la seule personne dehors, sur les marches, en train de boudier et de tapoter son paquet de cigarettes sur la partie rembourrée de son short.

« Salut, dit Allison.

– Je me fous de l'argent, dit le type. Je n'appartiens pas, comment dire... au peuple juif. »

Il n'y avait personne d'autre dehors. Allison et ce Steven-là se trouvaient tout en haut d'un grand escalier. Où aller quand on a besoin que quelqu'un nous montre le chemin de l'autoroute ? Non pas qu'Allison ait pensé que ce fût une bonne idée. Il faisait froid – il fait souvent froid à San Francisco, en plus de son célèbre brouillard, si bien qu'on ne peut pas se repérer sans savoir déjà où l'on va. Allison garda une main sur son sac pour que Steven n'en voie pas le contenu à travers la déchirure béante, en l'occurrence le papier toilette volé qui attendait que ses fesses soient de retour à la maison. « Quoi ? » demanda-t-elle.

Steven se retourna. Elle vit qu'il avait un téléphone collé à l'oreille – maigre consolation. Au moins ce n'était pas à elle qu'il parlait des Juifs. « Deux secondes », dit-il à la personne au bout du fil avant de diriger ses yeux brillants vers Allison. « Quoi ? » demanda-t-il.

— Je t'ai entendu, répondit Allison. Je t'ai entendu dire que tu vivais à South San Francisco Ville Industrielle.

— Je ne disais pas ça pour frimer.

— Moi aussi j'habite là-bas, et je me demandais juste si tu pouvais m'indiquer comment rejoindre l'autoroute. Ça ne fait pas longtemps que j'habite ici, et je ne sais pas où est l'autoroute. »

Steven avait collé sa main, sale, sur l'écouteur du téléphone. « Tu penses vraiment que c'est le bon moment pour me demander une chose pareille ?

— Non », répondit-elle du tac au tac. De bons moments, elle n'en avait pas connu un seul depuis cette journée calamiteuse passée avec une de ses amies dans les environs de Seattle. « Désolée. Je veux simplement rentrer chez moi. »

Steven poussa un soupir et, sans rien dire, appuya sur une touche du téléphone, raccrochant ainsi au nez de son interlocuteur, qui était, pour information, sa petite amie. « Tu n'as qu'à me suivre, dit-il. Tu es garée sur ce parking de merde ? Moi oui. Je me suis garé sur le parking. Allons-y.

— Je ne savais pas qu'il y avait un parking.

— On n'est pas censés s'y garer mais de toute façon je m'en vais, alors qu'est-ce qu'on s'en fout ? »

Allison baissa les yeux : même ses chaussures appartenaient à une de ses amies. « Le temps que j'aille chercher ma voiture, tu m'attends ? »

Steven cligna des yeux et frotta ses mains le long de son short, comme pour le persuader de s'étirer un peu plus. Il regarda ensuite Allison, qui aperçut de nouveau le long couloir sombre. Quand quelqu'un vous explique que tel garçon n'est pas assez bien pour vous, ce quelqu'un ne sait généralement pas ce que c'est que d'emménager toute seule dans un appartement merdique d'une ville connue pour être au sud d'une ville célèbre. « Qu'est-ce que je viens de te dire ? » dit Steven.

Il venait de dire : « Qu'est-ce qu'on s'en fout ? » et personne n'a envie d'entendre ce genre de choses. Allison préféra monter le son de l'autoradio plutôt que d'entendre la phrase résonner dans sa tête, en suivant Steven sur une route inquiétante qu'elle n'aurait jamais trouvée toute seule. Ce

n'était pas la même route que celle qu'elle prenait pour aller à l'école ; elle comprit qu'elle ne la ramènerait pas non plus à son appartement merdique. C'était peut-être un piège, un piège effrayant. Il s'agissait presque d'une route de campagne, ce qu'on ne rencontre pas souvent à San Francisco. Sur un côté de la route, derrière une clôture en fil de fer barbelé, un terrain de golf, sombre, boudait en silence ; de l'autre côté se trouvaient des immeubles carrés avec des réverbères, accrochés aux bouches d'égout, qui éclairaient de grandes pelouses bien plates et brunies par la sécheresse. Ça et là, des oiseaux noirs et épuisés étaient juchés sur la clôture : eux aussi semblaient vouloir rentrer chez eux. Cette route, peu de gens la connaissent, bien qu'elle vous emmène directement à South San Francisco Ville Industrielle, si telle est vraiment votre intention. C'est une route que ma mère avait prise, un jour, à bord d'une voiture conduite par un homme. Elle avait dû en descendre car elle ne voulait pas mourir. L'homme était ivre et lui hurlait dessus. Elle avait même pris ses chaussures à la main. Cette histoire, elle me l'a racontée un jour que nous roulions sur cette même route, mais je n'en ai jamais connu la fin. Où était-elle partie avec ses chaussures ? Peut-on vraiment s'en aller et quitter une voiture qui nous conduit dans un endroit horrible ? Aux yeux d'Allison, la réponse était non. Ça faisait simplement partie de l'amour, l'amour dont elle savait, pour information, qu'il se trouvait dans la voiture juste devant elle, en train de bougonner et de fumer, avec sa cigarette qui dépassait par la vitre, rendant la route d'autant plus sombre. Les cigarettes – qui l'ignore encore ? – nous tuent, mais tout le monde en fume quand même, parce que la fumée qui s'en dégage est diablement sexy. South San Francisco Ville Industrielle est d'une laideur absolue, mais quelqu'un y habite : Allison. L'amour, avec ses appartements immondes, ses pièges effrayants et ses garçons boudeurs, l'amour n'était pas quelque chose que l'on pouvait abandonner comme ça. Pas à cet âge-là. Pas après une catastrophe. C'est comme ce tube qui passait à la radio jadis, où un homme dressait la liste de toutes les choses horribles qui lui étaient arrivées. On lui a menti, on lui a fait peur. On l'a frappé à la tête et laissé pour

mort. On l'a spolié, on l'a accusé, on lui a refusé un quignon de pain. Il continue de dégringoler sur cette pente fatale, on le maltraite, on le perd, on le retrouve et on lui ordonne de quitter la ville avant le coucher du soleil – et pourtant, dans le fond, c'est bien une chanson d'amour qu'il nous offre. Il s'est fait massacrer, et devinez quoi ? C'est de l'amour.

C'aurait été idéal, pour Allison, d'entendre ça à la radio au moment où elle suivait la voiture de Steven. Or elle écoutait une autre chanson, un tube plus récent, qu'elle n'aimait pas particulièrement d'ailleurs, et dont les paroles lui faisaient une vague compagnie pendant que, les mains sur le volant, elle voyait à travers le pare-brise ce qui l'attendait sur la route devant elle, aussi sûr que l'argent qu'elle avait dépensé. Peut-être que Steven ne s'en irait pas, après tout, ou qu'il viendrait à une soirée des étudiants de première année – dans les deux cas, elle ne le reverrait pas avant. Ils ne s'entendraient pas, à proprement parler, mais ils voueraient le même mépris à Bernice et à l'autre Steven, et partiraient de bonne heure pour aller dans un bar encore équipé de cendriers. Ou alors dans un magasin de photocopies, le seul dans tout South San Francisco Ville Industrielle. Elle y ferait des photocopies – la chanson galopait jusqu'à son refrain, et Allison comprit, non sans embarras, que ce serait évidemment de la *poésie* qu'elle photocopierait, quoi d'autre ? –, et lui entrerait dans la boutique avec un poster de son groupe. Ils s'embrasseraient. La langue de Steven aurait été rendue âcre par la cigarette, mais elle vaudrait le détour. Des engueulades : son avenir à elle en était rempli, en plus d'un vieux canapé à carreaux que Steven devait certainement posséder, avec des coussins plats et veinés comme des nénuphars. Une ex très énervée qu'elle croiserait par hasard un jour, et un épisode où il arriverait avec trois heures de retard sans même s'excuser. Tomberait-elle enceinte ? Allison ne voyait pas d'enfant plus tard mais en revanche, oh là oui, oui, mon Dieu oui, elle se voyait très bien en train de vomir. Elle voyait l'avenir telle une prophétesse glaciale dans un vieux film, ânonnant des vérités déjà imprimées sur trois feuilles de papier. Elle voyait absolument tout, et pourtant là, dans l'avenir le plus immédiat, quelque chose

se produisit qu'elle n'avait pas prévu. Steven mit son clignotant, comme pour lui faire des clins d'œil, puis il ralentit et se rangea sur le bas-côté de la route très, très sombre. Allison dut bien s'arrêter à son tour. « *Quand j'étais fou, expliquait la radio, je pensais que tu étais extraordinaire.* »

La chanson s'appelait « *It's All I Can Do* ». « C'est tout ce que je peux faire. »

La voiture de Steven se tut. Allison, à trois mètres derrière, tourna la clé de contact et attendit. Une voiture les dépassa, puis plus personne. Ils se trouvaient du côté du terrain de golf. En voyant la cigarette rougeoyante de Steven revenir dans la voiture afin qu'il en tire une bouffée, elle rangea la clé dans sa poche et sortit. Dans l'avenir immédiat, elle se tenait devant la vitre de Steven et l'écoutait lui expliquer pourquoi il s'était arrêté. Soudain, l'avenir était là.

« Je n'ai plus d'essence, dit-il avant même qu'elle lui pose la question. Complètement à sec. Je suis allé aussi loin que possible.

– Tu n'as plus d'essence ? Et tu n'avais rien remarqué ?

– Bien sûr que j'avais remarqué, répondit Steven en bougonnant autour de sa cigarette. Mais ça n'a pas marché. Il n'y a plus d'essence. On va devoir aller ensemble jusqu'à la première station-service et regarder comment ils versent l'essence dans un bidon. Et puis on va revenir ici, et je ferai le plein, et on repartira vers South San Francisco.

– Ville Industrielle. » Steven hocha la tête et jeta sa cigarette par la fenêtre. Ils disaient « *South San Francisco Ville Industrielle* » pour la même raison que moi. Non pas que la ville s'appelle comme ça ou que les habitants soient tous particulièrement industriels : parce que les mots « *South San Francisco Ville Industrielle* » sont plantés au sommet d'une colline, comme le célèbre panneau d'Hollywood, mais sans une once de glamour, si bien qu'en arrivant de l'aéroport, avec votre vie à Seattle qui plane au-dessus de votre tête comme les cendres d'un volcan, vous pouvez regarder par la vitre du taxi et vous dire : « *C'est ici que je vais habiter. C'est ici que se trouve mon appartement.* »

« Allons-y, dit Steven. Je devrais peut-être plutôt conduire, non ? Moi je connais la route.

— On va seulement à une station-service, non ?

— À quel autre endroit ? Où voudrais-tu qu'on aille, sinon ? »

Il sortit de sa voiture en panne. Le vent qui bruissait donna des frissons à Allison. Il y eut alors un bruit en provenance de la clôture, comme si un des oiseaux trouvait que c'était là une bien mauvaise idée – ou était-ce simplement un arbre bien taillé qui grelottait dans la nuit. « Tu n'as vraiment plus d'essence ? demanda-t-elle.

— Combien de fois je vais devoir te le dire ? Écoute, la journée a été suffisamment mauvaise comme ça. Tu m'as vu partir, non ? Rien ne m'obligeait à te raccompagner chez toi. Moi je voulais aller ailleurs. Je ne sais pas où, mais je t'ai quand même fait une fleur.

— Je croyais que tu rentrais chez toi, de toute façon.

— Pas tant que je n'aurai pas fait le plein et réglé ce problème. À mon avis, ce serait mieux si je conduisais. Passe-moi les clés.

— Je ne sais pas, répondit Allison. C'est peut-être moi qui devrais conduire. »

Mais Steven se dirigeait déjà vers le siège conducteur de la voiture de l'amie d'Allison. Elle remarqua pour la première fois qu'il boitait légèrement. « Tu es déjà paumée », dit-il en tendant la main vers elle. Naturellement, Allison avait les clés. Dans sa main. Aucune voiture ne les dépassa quand elle avança vers lui pour lui remettre les clés. L'espace d'un instant, leurs deux mains se touchèrent, comme dans ce film magnifique où Ingrid Bergman glisse une clé dans la main de Cary Grant, qui doit descendre à la cave pour dégommer les méchants, sans doute des nazis. Allison et Steven, eux, n'étaient pas dans ce film, mais dans la banlieue de South San Francisco Ville Industrielle, elle-même banlieue d'une ville, et à la fin du film, l'amour triomphe, malgré les nazis, malgré le lait empoisonné et malgré un mari joué par un acteur dont Allison oubliait toujours le nom. Elle s'installa sur le siège passager. Ses pieds touchèrent les cassettes préférées de sa copine pour conduire. Lorsque Steven mit le contact, elle découvrit que c'était encore la même chanson qui passait, quand bien même ils avaient tous deux, d'une certaine ma-

nière, fait un bond dans le futur.

« Je déteste cette chanson », dit Steven en scrutant le rétroviseur pour faire un demi-tour complet. Désormais, les appartements se trouvaient sur la droite et le terrain de golf sur la gauche. Mais la route était exactement la même.

« Elle était dans l'autoradio, répondit Allison. Ce n'est pas moi qui l'ai choisie.

– Dans ce cas, choisis autre chose parmi les cassettes par terre. Nom de Dieu, mais quel bordel dans cette bagnole ! »

Allison se demanda si elle devait voir dans ce « Nom de Dieu » la deuxième remarque antisémite proférée par ce type, ou bien si elle était encore bloquée sur la première, celle qu'elle avait entendue pendant qu'il téléphonait. Elle se baissa pour ramasser une cassette et l'inséra dans le lecteur. Le tube plus récent s'arrêta pour laisser place à une chanson qui, quoique sublime, ne sera jamais un tube. C'est une chanson romantique, mais avec un tempo qui fuse dans tous les sens, des bourdonnements et des tintements partout, comme une calculatrice qu'on aurait jetée dans un grand escalier. « C'est encore pire, commenta Steven. Qu'est-ce que c'est que cette tapette qui chante sur des batteries électroniques ?

– C'est la cassette de ma copine. C'est sa voiture. Et c'est le bordel là-dedans car j'ai demandé à un type de descendre la voiture depuis Seattle avec quelques affaires à moi dans le coffre, histoire que je puisse prendre l'avion jusqu'ici. Or il s'est avéré que ce type était complètement dingue. Je ne sais même plus pourquoi je ne l'ai pas conduite moi-même.

– Moi je crois que je sais pourquoi, répondit Steven en gloussant.

– Et arrête de dire “tapette”. Surtout à San Francisco. Pourquoi est-ce que tu dis “tapette” ? Comment est-ce que tu peux faire des études et en même temps dire “tapette” ?

– Je me suis barré, dit-il. Ce n'était pas pour moi.

– C'est encore un autre problème. Tu t'es barré pendant le cours sur les recherches en bibliothèque. Tu ne récupéreras même pas ton argent.

– Je n'étais pas inscrit à cette fac. Tu me prends pour un fou ou quoi ?

— Oui, répondit Allison. Toi aussi, tu es fou. Je le pense vraiment, maintenant. » La route n'avait pas changé : la clôture était toujours aussi laide et, dans les appartements, les lumières n'éclairaient rien sur les murs. Où se trouvait Allison ? Pourquoi n'était-elle pas restée dans la salle aux tables en U ? Pourquoi ne s'était-elle pas accrochée à la jambe de la bibliothécaire en refusant de bouger jusqu'à ce qu'on la ramène chez elle et qu'on lui prépare un bon repas chaud ?

« Je vais te dire ce que je pense de toi, embraya Steven en sortant une cigarette de sa poche. Je crois que tu es assez intelligente pour retrouver l'autoroute sans problème, mais que tu te sens trop seule pour rentrer chez toi toute seule. Et c'est pour cette raison que tu m'as demandé de te raccompagner. Je pense que tu n'as pas eu de mec depuis des mois, voire peut-être depuis que tu es née.

— C'est faux, entièrement faux, notamment en ce qui concerne les mecs. C'est quoi ton problème, au juste ?

— Je suis énervé par certaines choses. Je vais fumer dans la voiture, d'accord ? Est-ce que l'allume-cigare fonctionne ?

— Non, répondit-elle. J'ai des allumettes. » Elle ouvrit son sac à main et écarta les papiers de la bibliothèque pour découvrir qu'elle avait, en effet, des allumettes. Sur le côté de la route, la clôture défilait en émettant une sorte de bourdonnement. Allison craqua une allumette et alluma la cigarette qui pendait à la bouche de Steven.

« Où est cette amie ? dit-il au lieu de la remercier. Ce ne serait pas plutôt un mec qui t'a plaquée avant que tu lui piques sa voiture et sa musique d'homosexuel ?

— Encore les homos ? Mais qu'est-ce que tu as avec ça ? Et puis non, si tu veux tout savoir. Elle est partie.

— Lesbienne ? demanda Steven. Ça ne me dérange pas, tu sais.

— Je m'en doute bien, oui. C'était une amie à moi. C'est toujours une amie.

— De toute façon, ça ne me regarde pas », dit-il. Allison leva les yeux vers lui. Il balayait du regard le pare-brise, même s'il n'y avait rien d'autre à voir, devant eux, que les lieux qu'ils avaient déjà parcourus. C'était la chose la plus gentille qu'il

lui ait dite, et peut-être même que quiconque lui ait jamais dite depuis le jour où son propriétaire lui avait déclaré qu'elle était agréable à regarder.

« Où est-ce qu'il y a une station-service ? demanda-t-elle. Il faut vraiment que j'apprenne à me repérer dans cette ville si je suis amenée à y vivre quelque temps.

— On va en trouver une dans deux minutes. À condition qu'ils vendent encore de l'essence. Peut-être qu'à cause de la catastrophe, ils vont me refuser le bidon, au motif que je pourrais en faire mauvais usage. Tu comprends ce que je veux dire ? Un gang, par exemple. Un gang qui tabasserait des Juifs pour les dépouiller et leur foutre le feu.

— Tu es défoncé ou quoi ?

— Je ne dirais pas exactement ça », répondit-il avant d'ouvrir un peu la bouche autour de sa cigarette pour pousser un petit rire. Un rire, comprit Allison, qui exprimait une excuse maladroite autant qu'une volonté de changer de sujet. Des Steven, elle en avait rencontré des tas, mais le premier Steven qu'elle avait connu, au collègue, avait ce même rire. Après avoir dit qu'il inviterait Allison à une soirée touche-pipi, il avait fini par inviter Lila (ou l'inverse). Allison se souvenait seulement de sa tête quand il était tombé sur elle et Lila qui l'attendaient à l'entrée de derrière, près de l'ignoble fresque murale qu'ils avaient dû peindre pour Mme Wylie. Ce devait être un mercredi, car la manche ensanglantée de Lila avait fait pas mal jaser au moment où elles étaient arrivées au cours d'hébreu. Ce Steven-là, ç'avait été très, très facile de le frapper. « Regarde », dit l'autre Steven. Pendant un instant, Allison crut qu'ils avaient enfin trouvé une station-service. Mais, à travers la vitre, elle ne vit rien. « Pas au sens de *regarder* », dit-il en tendant la main vers le menton d'Allison et en faisant pivoter sa tête vers lui sans effort. « Au sens figuré, je te parle. Ne me regarde pas comme ça. Raconte-moi plutôt une histoire. N'importe quoi. Un rêve que tu as fait. Je ne passe pas une très bonne soirée.

— Moi non plus, dit-elle en délivrant lentement son menton.

— C'est bien ce que je dis. On devrait se tenir meilleure compagnie que ça.

– D'accord», dit-elle, et elle répéta: «D'accord. Alors pourquoi est-ce que tu boites ?

– Je me suis fait mal, mentit Steven. Mais ce n'est pas à ça que je pensais. Bon, on est en train de flirter, non ? Je te trouve très jolie. À toi de me dire quelque chose.»

La chanson attaqua le deuxième couplet en vrombissant. Ils en étaient déjà au deuxième couplet – ou était-ce le refrain ? –, dans lequel le chanteur insiste pour dire qu'il ne va pas la laisser partir, «*même si tu n'es pas d'accord, oh non*». Allison n'avait jamais aimé cette chanson, contrairement à Lila, qui se la repassait sans arrêt, en tambourinant de plus en plus faiblement contre le volant, jusqu'à ce qu'on lui interdise de conduire. Allison aurait aimé aller dans cette direction, vers l'endroit où Lila et elle s'étaient rendues ce soir-là. C'était une fête peut-être, ou simplement un petit tour en voiture, en pleurant. «J'ai envie d'être ailleurs, dit-elle. Voilà, je t'ai raconté quelque chose.

– Allez, quoi», dit Steven. Il sortit la cassette de l'autoradio puis – Allison n'en revint pas, mais Dieu sait que c'était pourtant la vérité – la jeta par la vitre, cependant qu'un homme, à la radio, commençait à expliquer qu'il était un expert.

«*Je suis un expert*, déclara l'expert. *J'ai un certain nombre de diplômes dans ce domaine.*»

«C'est évident qu'on va finir par coucher ensemble, dit Steven. Pas besoin d'avoir des diplômes pour le savoir. Est-ce qu'on ne pourrait pas être un peu plus honnêtes là-dessus ?

– Tu viens vraiment de jeter ma cassette par la vitre ?

– Ce n'était pas ta cassette», répondit-il avec un gloussement méchamment ravi. Soit il lui manquait une dent, soit une de ses dents était noire : Allison se rendit compte, avec une soudaine expertise, qu'elle ne connaîtrait jamais la vérité entre ces deux possibilités. Calmement, elle dégagea ses pieds des chaussures de Lila, qui faisaient du bruit sur les cassettes jonchant le plancher. Elle était prête. Elle allait devoir abandonner toutes ces chansons, et la voiture, mais ce n'était pas la sienne, et puis les Juifs savent toujours quitter un endroit en deux temps trois mouvements, c'est dans leur sang. On ne sait jamais à quel moment les choses vont mal tourner

pour les Juifs, mais quand ça arrive, j'aime autant vous dire qu'on s'en rend compte tout de suite. Allison aperçut, aussi inquiétante qu'une apparition, la lumière rouge qui l'attendait juste après le virage : elle sut que c'était le moment de son avenir où sa réserve naturelle deviendrait une chose du passé.

« Je vais m'en aller, dit-elle.

– C'est bien ce que je suis en train de t'expliquer, insista Steven. On n'a qu'à baisser et point final. Soit chez toi, soit chez moi. Demain matin, on s'occupera de ma voiture, mais en attendant, allons-nous en avant de tout foutre en l'air.

– C'est déjà foutu ! » hurla Allison très, très fort. Steven regarda tout à coup dans le rétroviseur. « Tout est déjà foutu en l'air ! » Et la voiture, celle de Lila, s'arrêta en cahotant. La porte s'ouvrit, laissant s'engouffrer l'air de la nuit. Allison aux pieds nus bondit sur le gravier, voire peut-être sur le verre brisé, et fit deux pas rapides sur la pelouse d'une maison.

« Bien sûr qu'il va se produire une nouvelle catastrophe, dit l'expert à la radio. Vous croyez vraiment que c'est le dernier volcan dont on va entendre parler ? Et ne pensons même pas à tous ces gens qui, pour les raisons que je viens de vous dire, sont animés d'une haine absolue de la liberté. »

« Quoi ? cria Steven. Mais on n'est pas encore arrivés ! Ce n'est même pas ma voiture ! »

Quelque part loin derrière eux, la cassette gisait sur la route, écrabouillée. Mais comme je vous l'ai dit, Allison ne l'avait jamais véritablement aimée, cette cassette. C'était celle de Lila. Elle, Allison, pouvait très bien survivre sans cette cassette. Elle ne pouvait pas se projeter loin dans l'avenir, naturellement – personne n'en est capable. Si on ne trouve que des jeunes dans ce livre, c'est parce que je ne suis pas si vieux que ça. Je ne sais pas à quoi ressemble l'amour après des années et des années, si les blessures du cœur les plus vives disparaissent vraiment ou si, comme je le soupçonne, elles demeurent, terribles, malgré toutes les catastrophes qui surviennent à côté. « Ce n'est même pas ma voiture ! répéta Steven. Ce n'est pas ma voiture, et j'ai une question à te poser ! Comment tu vas rentrer chez toi si tu ne rentres pas avec moi ? »

Allison aussi avait une question. « Comment veux-tu que je sache ? » hurla-t-elle en écartant ses bras en croix. Mais dès lors qu'on entendit l'expert s'exclamer « *Oh mon Dieu!* » et que, soudain, l'émission laissa place à de la réclame, Allison sut très bien comment. Ce n'est pas parce que d'autres catastrophes nous attendent qu'il faut éviter celles qui se trouvent devant nous, sous nos yeux, à l'arrêt au beau milieu de la route. « Je vais prendre un putain de taxi ! dit-elle. C'est ce que j'aurais dû faire dès le début.

— Ha ! répondit Steven. Tu ne sais même pas ce que tu fais ! » Puis il toussa autour de sa cigarette, mais ce fut comme s'il avait dit : « *Mafoiouï!* » « Tu ne sais même pas ce que tu fais, ma foi, oui ! », tel un Shakespeare resplendissant de laideur dans un lointain passé. L'éclairage y était pour quelque chose, bien sûr. Le rouge du feu rouge, le blanc granuleux des réverbères accrochés aux égouts, la curieuse lueur orangée du ciel : toutes les lumières restèrent bouche bée en voyant Allison faire un, puis deux, puis trois pas sur la pelouse mouillée. Le soleil s'était couché il y a belle lurette, et Allison savait, n'importe comment, que cette lueur orangée dans le ciel n'indiquait pas l'ouest. C'était une erreur de marcher pieds nus, mais toutes ces erreurs, elle les corrigerait. Elle trouverait un meilleur trottoir, elle s'y posterait et ferait signe à un taxi, ou – soyons honnêtes – au premier sauveur qui passerait par là. Si elle agissait les bras suffisamment longtemps, quelqu'un s'arrêterait et l'emmènerait là où elle voulait aller. Allison plissa les yeux face à ce ciel étrange, ce ciel de catastrophe, et elle fit un, puis deux, puis trois pas, parce qu'à l'avenir – cela, elle le voyait parfaitement – ce genre de choses ne se reproduirait pas.

VRAIMENT

Cette partie-là est vraie. Un groupe d'hommes essaie de faire entrer une énorme quantité de pommes de terre dans un café. Je le sais parce que je suis assis dans le café où cette histoire se déroule. Les pommes de terre sont dans des caisses, et les caisses sont empilées en pyramide, liées ensemble sous un linceul en plastique, un filet de glace qu'une Reine des Neiges pourrait jeter sur nous si nous étions des pommes de terre et si les pommes de terre étaient dans des caisses, et si... si la Reine des Neiges existait pour de vrai. La pyramide de pommes de terre a beau être installée sur des roues, les pommes de terre ne rentrent pas dans le café. C'est impossible. Beaucoup d'hommes travaillent à ce projet impossible. Ils appuient sur les caisses avec leurs poings. Ils demandent aux clients assis de se déplacer, aidés par quelques femmes, également. Ceux qui travaillent à ce projet impossible ne sont pas forcément des employés du café, mais tous sont convaincus de pouvoir faire entrer cette pyramide de pommes de terre par la petite, toute petite porte. Ils ont tout faux. Ce n'est pas une tâche impossible comme gravir une montagne ou tomber amoureux dans une boîte de nuit. Non, c'est une tâche aussi impossible que de ressusciter les morts. Si ces pommes de terre finissent par entrer dans le café, alors ce sera un vrai beau miracle en direct.

Or un miracle s'est déjà produit, avec un objet plus petit, beaucoup plus petit qu'une pomme de terre. Quand j'avais

dix-sept ans, désespérément amoureux, je me suis un jour retrouvé en vacances dans l'Arizona, coïncé avec ma famille. Au cas où vous vous posez la question, c'est une longue histoire. Nous étions en train de visiter Taliesin, une école d'architecture fondée et conçue par Frank Lloyd Wright. À l'époque, je me foutais de l'une et de l'autre comme de l'an quarante. J'étais amoureux, je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à mon amour, même si l'amour en question – Missi Rubenzik – n'apparaît pas dans cette histoire. Je marchais d'un air boudeur sur l'allée somptueuse et couverte d'un gravier certainement ramassé dans les carrières environnantes, qui cheminait devant l'école et montait vers ce bâtiment que je ne voulais pas visiter. À peu près à mi-chemin de l'ascension, ma mère, qui apparaît une fois dans « Particulièrement », forcée par des adultes à exécuter une corvée absurde, puis de nouveau dans « Fallacieusement », dans des circonstances autrement plus pénibles, ma mère, donc, joignit tout à coup ses deux mains et me regarda d'un air terrifié, comme si j'étais un fantôme. Affolée, elle examina frénétiquement la bague de fiançailles qu'elle portait à sa main gauche, si bien que je me suis demandé, de façon totalement illogique, si l'horreur que lui inspirait mon célibat ne venait pas de la terrasser sur place.

« Mon diamant ! Il a disparu ! J'ai perdu le diamant de mon alliance ! Il a dû tomber dans l'allée ! »

Tout le monde se rassembla autour d'elle. Nous inspectâmes la monture en or sur le doigt de ma mère : les griffes pointues mordaient dans le vide.

« C'est foutu, dit mon père. Une aiguille dans une botte de foin. »

C'était vrai, aussi vrai que cette histoire. L'allée étant entièrement composée de minuscules cailloux brillants, même une recherche rapide s'avérait impossible. Voilà que mes parents avaient, eux aussi, le cœur brisé. Les diamants qui se trouvaient sur la bague de fiançailles de ma mère provenaient du talon d'une chaussure de ma grand-mère, un recoin que les nazis n'avaient pas songé à fouiller le jour où elle avait emmené mon père et son frère en Amérique. Mais le miracle en question n'est pas là, bien que c'en soit un aussi.

Le miracle, ce n'est pas la manière dont ces diamants se sont retrouvés dans la chaussure, qu'il me resterait encore à inventer, en commençant par... comment dit-on déjà – du carbone ? ou peut-être une créature préhistorique morte dans de l'asphalte en Afrique ? – et en terminant par un diamantaire allemand qui dut gagner beaucoup d'argent grâce à ces situations désespérées, ou par un outil domestique, des ciseaux de couture, disons, que ma grand-mère tenait dans une main, sa chaussure de voyage dans l'autre, alors qu'elle se frayait résolument un chemin pour fuir la catastrophe qui la cernait de toutes parts. Mais là n'est pas le miracle, du moins pas dans cette histoire.

Le miracle, c'est que ce diamant perdu, je l'ai retrouvé dix ans plus tard dans un livre :

Derrière la maison, une colline verte et douce descendait jusqu'à la vallée, et Tâliesin se déployait magnifiquement à l'arrière-plan... Mme Booth joignit tout à coup ses deux mains, puis me regarda d'un air terrifié, comme si j'étais un fantôme. Affolée, elle examina frénétiquement la bague de mariage qu'elle portait à sa main gauche, si bien que je me suis demandé, de façon totalement illogique, si l'horreur que lui inspirait mon célibat ne venait pas de la terrasser sur place.

« Mon diamant ! Il a disparu ! dit-elle. J'ai perdu le diamant de mon alliance ! Il a dû tomber sur la pelouse ! »

Tout le monde, à l'exception de Sophie, se rassembla autour d'elle. Nous inspectâmes le doigt de Mme Booth : les griffes pointues mordaient dans le vide.

« C'est foutu, dit M. Booth. Une aiguille dans une botte de foin. »

Nous scrutâmes tous la pelouse vert sombre qui s'étalait jusqu'au ciel du crépuscule.

« Perdu pour toujours ! » dit Mme Booth.

Henry demanda qu'on lui apporte une lampe torche.

[...]

« Je l'ai retrouvé ! » La voix d'Henry traversa toute l'étendue de la pelouse. « Venez voir ! »

Mme Booth se releva avec hésitation, se demandant presque si on ne lui jouait pas un mauvais tour. Dans son regard, il y avait la volonté absolue d'y croire – comme si on lui avait annoncé qu'elle assisterait à un

miracle dont elle aurait dû savoir que c'était l'œuvre d'un charlatan.

Le long bras d'Henry se leva une fois de plus dans la lumière de la lampe torche; d'un geste, Henry nous invita, nous les participants de cette cérémonie du souvenir, à le rejoindre. « Ça vaut le coup de jeter un coup d'œil avant de le ramasser. »

Un par un, les participants de notre cérémonie du souvenir s'agenouillèrent et collèrent leur tête sur l'herbe pour scruter le point que désignait le faisceau lumineux... Le bijou capta la lumière et la réfracta en mille feux. Des rayons verts, jaunes et blancs éclaboussaient l'obscurité, aussi éblouissants qu'un arc-en-ciel ou une aurore boréale. J'avais l'impression d'observer un phénomène naturel spectaculaire qu'il restait encore à nommer... et j'espérais, irrationnellement, qu'Henry ne ramasserait pas le diamant, mais que chacun accepterait de le laisser à cet endroit où nous pourrions toujours l'admirer.

« Irrationnellement » ou non, les membres de l'équipe de recherche laissèrent en effet le diamant à un endroit où nous pourrions toujours l'admirer. Chaque fois que je relis ce passage du livre – le roman de Paula Sharp intitulé *Corbeaux dans un champ de blé* –, le diamant est toujours là. Ajoutez à ce miracle que, dans le roman de Sharp, la scène se déroule dans *l'autre* Taliesin, à Spring Green, Wisconsin, aussi éloigné de l'Arizona que les paroles d'une chanson d'amour peuvent l'être du sentiment amoureux. Comment un objet aussi minuscule a-t-il pu parcourir une distance aussi impossible ? Comment un diamant a-t-il pu tomber de l'alliance de ma mère sur une allée en gravier à Taliesin, Arizona, pour se retrouver finalement sur une pelouse dans le Taliesin du roman de Paula Sharp ?

D'aucuns prétendent que seul Dieu accomplit de tels miracles, mais pas dans ce livre (Dieu n'y apparaît qu'une seule fois, dans « Brièvement », sous la forme de la sœur aînée, qui boit du rhum volé dans les beaux verres et flirte avec le garçon que convoite quelqu'un d'autre). J'ai préféré retrouver la trace de Paula Sharp pour l'interroger sur ce miracle ; et il faut bien reconnaître, en s'appuyant sur le véritable entretien que nous avons eu, qu'elle n'a rigoureusement aucune idée sur la question :

PAULA SHARP. – Je n'ai rigoureusement aucune idée sur la question. C'est un détail dans mon histoire.

DANIEL HANDLER. – Pas pour moi. J'aimerais écrire un papier là-dessus, si ça ne vous dérange pas.

PAULA SHARP. – Vous voulez écrire là-dessus ? Vous devez avoir des yeux de pie pour penser que ce diamant mérite un papier.

En effet, il faudrait avoir des yeux de pie pour repérer un diamant sur le gravier d'une allée dans l'Arizona, décor d'une première histoire, et ensuite le faire voler jusqu'à une pelouse sur une colline du Wisconsin, décor d'une autre histoire. Aussi ai-je lu l'ouvrage de T. R. Birkhead, *Les Pies. Écologie et comportement des pies à bec noir et à bec jaune* :

Agréables, astucieuses et agressives : trois termes souvent employés pour décrire les pies. Tous trois sont justes. Rares sont les espèces d'oiseaux vivant hors des tropiques qui peuvent rivaliser en beauté avec la pie : son plumage noir et blanc chatoyant, ainsi que sa queue allongée, lui donnent une apparence distinctement exotique. L'astuce de la pie résulte peut-être des persécutions infligées par l'homme [...] Rien d'étonnant à ce que la pie ait dû adopter un mode de vie plus clandestin pour survivre. D'où sa réputation de voleuse.

Dans ce livre, logiquement, les pies sont tellement voleuses, tellement soucieuses d'échapper aux persécutions infligées par l'homme, que vous ne les avez peut-être même pas remarquées. Pourtant elles sont là, dès le début :

« L'air était aussi chargé d'odeurs et d'oiseaux [c'est moi qui souligne], mais c'était bien l'amour, j'en suis certain, qui s'engouffrait dans mes poumons, les voisins du cœur en même temps que ses confidents. »

Ils sont partout, ces oiseaux, en train de chercher des objets brillants pour les transporter dans leur bec. Comment expliquer autrement le pendentif que reçoit Joe dans « Évidemment », ou l'enveloppe remplie d'argent qu'Helena découvre

dans « Pas particulièrement », déposée à travers la déchirure de son sac à main ? Vous pouvez les suivre tout au long du livre, ces pies, survolant les pelouses, écoutant les conversations dans les cafétérias, écoutant la radio, installées au fond d'un lit ou en pleine forêt, dans l'arrière-pays ou à travers la vitre d'un taxi, essayant sans cesse d'avoir le dernier mot :

« Même *l'oiseau*, là, [c'est moi qui souligne] qui préfère à cette dame chinoise quelque chose à manger ou qu'il puisse transformer en nid, même lui saurait vous le dire avec son langage pépiant. »

Mais suivre les oiseaux, c'est comme suivre le taxi au lieu du passager. On pourrait tout autant se concentrer sur cette dame chinoise, que j'ai repérée pour la première fois dans le métro de New York, là où débute ce livre. Un soir, ma femme et moi revenions à la maison en nous engueulant, comme d'habitude. Après lui avoir dit que je la quittais pour la Chinoise assise à l'autre bout de la rame, je me suis levé d'un pas décidé et me suis assis à côté de cette dame qui ne s'intéressait pas à moi, jusqu'à ce que ma femme et moi, chacun à un bout de la rame, soyons pris d'un fou rire irrésistible. Nous sommes ensuite rentrés à la maison ensemble, heureux, et cette dame n'est jamais réapparue dans notre vie avant que j'écrive ce livre.

Dans une version antérieure du manuscrit, à la place de ce texte, tous les personnages de *L'Amour adverbe* – y compris la Chinoise – se retrouvaient à une fête et décidaient de jouer à un jeu. Ce jeu s'appelle Adverbes, car sans jeux, une fête se résume à des boissons fraîches et des gens qui bavardent. Or il y en a déjà bien assez dans ce livre. Donc quelqu'un, que l'on appelle Ça, quitte la pièce, et tous les autres joueurs choisissent un adverbe. Ça revient et oblige les gens à mimer une situation à la manière du mot choisi, qui est une déclinaison du nom du jeu. Les gens s'engueulent *violemment*, ou ils font du café *rapidement*, et il arrive toujours un moment où, l'alcool faisant son œuvre, quelqu'un propose *sensuellement*, à la suite de quoi on regarde tous Ça contraindre deux person-

nes à se tortiller par terre, supposément en train de danser, de manger ou de conduire une voiture, jusqu'à ce que Ça devine enfin l'adverbe auquel tout le monde songeait. C'est une devinette, mais enfin pas exactement un jeu de devinettes. On joue jusqu'à en avoir marre. Personne ne note les scores, car ça n'a aucun sens de garder la trace de ce que chacun fait. Autant suivre la trace des oiseaux dans un livre, ou suivre un parfait inconnu repéré à travers la vitre du taxi, ou suivre les cocktails qui débordent des pages d'une encyclopédie sur les vieux cocktails et viennent faire des taches dans ce livre, ou suivre les chansons pop qui restent dans la tête des gens, ou suivre les gens eux-mêmes, au risque néanmoins de les confondre, étant donné que beaucoup des personnages de ce livre portent le même nom. Impossible de suivre tous les Joe, les David, les Andrea. Impossible de suivre Adam, Allison ou Keith entre Seattle au nord, San Francisco au sud ou, de l'autre côté – cinq mille kilomètres à vol d'oiseau – New York. De toute façon, ils n'ont aucune importance. Si vous suivez le diamant sur la bague de ma mère, depuis l'Afrique jusqu'en Allemagne, en Californie, en Arizona puis dans le Wisconsin, dans le talon de ma grand-mère, dans le bec d'une pie, sur le gravier d'une allée, dans le roman de quelqu'un d'autre, au centre de la Terre où naissent les volcans, alors vous oubliez le miracle, à savoir la raison pour laquelle, avant toute chose, les diamants finissent sur les doigts des gens. Ce ne sont pas les diamants ou les oiseaux, les personnes ou les pommes de terre ; ça n'a rien à voir avec les noms. Le miracle, ce sont les adverbes, la manière dont les choses se font. C'est la manière dont l'amour surgit malgré toutes les catastrophes, et regardez – pour de vrai cette fois, regardez au sens propre du terme : les pommes de terre sont arrivées ! Ils ont dû tailler dans le plastique – agréablement, astucieusement et agressivement, pour citer trois adverbes qui n'ont pas su trouver une place dans ce livre –, mais les pommes de terre sont en train d'être transportées à l'intérieur, un vrai miracle ! Ça ne peut pas arriver à tout le monde. C'est comme dans la vraie vie : certaines personnes seront éliminées avant même d'avoir reçu l'objet brillant, d'autres vont tout foutre en l'air,

et d'autres encore se récupéreront le mauvais oiseau. Mais quelques-uns rencontreront l'amour. C'est sûr, quelqu'un surgira, peut-être dans un taxi, agréablement, astucieusement, agressivement, ou de n'importe quelle autre manière.

PAS PARTICULIÈREMENT

Helena ne recevait toujours aucun courrier. Il n'y avait toujours pas de lettre à elle seule destinée, et celle-là ne l'était pas non plus. D'abord son nom n'était même pas inscrit dessus, uniquement l'adresse de son appartement, et l'enveloppe semblait épaisse, comme si quelqu'un lui avait envoyé plusieurs millions de dollars. Elle ne voyait pas d'explication, mais quelques jours plus tôt elle avait trouvé un billet de cinquante dollars dans une salle de cinéma, sans aucune explication non plus. « Devine ce que j'ai trouvé ! » avait-elle dit à son mari, un Américain du nom de David. Elle était britannique, originaire de Grande-Bretagne, et s'appelait Helena. Parfois cette différence paraissait gigantesque, comme un océan entre eux, et d'autres fois, non. Elle avait attendu d'être dans le parc pour lui en parler. « En allant au cinéma.

— Une créature mythologique quelconque ? avait dit David. Une licorne, je dirais. Voilà ma réponse. Mais est-ce qu'on pourrait plutôt voir comment je vais pouvoir aller à l'aéroport avec toutes ces affaires ? » Il était en ce moment au Canada, pour son travail, un travail indéterminé, et voilà qu'Helena recevait une enveloppe sur laquelle son nom ne figurait pas. Elle s'assit sur son deuxième fauteuil préféré et traça un tableau sur une feuille de papier.

Si l'enveloppe contient des billets de un dollar – je retourne au cinéma.

Si l'enveloppe contient des billets de cinq dollars – un autre magnum de bon champagne, et je vomis.

Si l'enveloppe contient des billets de vingt dollars – le champagne, un dîner, et les chaussures qui sont en vitrine.

J'oubliais les billets de dix dollars – le champagne et, au choix : le dîner ou les chaussures.

Des billets de un million de dollars – j'achète l'Angleterre.

L'enveloppe ne contenait pas d'argent, mais une lettre. Comme toujours. Helena n'avait pas un sou, parce qu'elle était fauchée. Elle avait eu un boulot mais s'était fait virer le jour où l'argent avait disparu, et maintenant tout avait disparu, son argent et son mari – bien qu'il fût seulement au Canada. Elle pensait qu'il fallait un passeport pour aller au Canada. Elle en était même certaine. Elle fumait, c'était une fumeuse, assurément, et elle rouvrit le tiroir pour voir les deux passeports qui s'y trouvaient. Elle et son mari ayant des nationalités différentes, c'était peut-être une histoire de législation sur la nationalité, ou alors elle se trompait. Ou bien l'amour était parti en même temps que l'argent. Sur la table se trouvait un journal, avec l'interview d'un homme qui avait fait exploser quelque chose d'énorme. On ne sait jamais pourquoi les hommes font certaines choses.

« Chère Andrea,

J'ai perdu ton numéro de téléphone mais je me souvenais de ton adresse. Tout ça pour dire que nos folles nuits d'amour me manquent, bébé. Et je sais qu'elles te manquent aussi, bébé. Tu es aussi brûlante que de la lave en fusion. Tu te rappelles quand je t'avais massée des pieds à la tête ? Je vais au bal masqué de l'Éléphant Noir. Retrouve-moi là-bas, et on recommence tout à zéro, comme dans la chanson, bébé.

Je t'aime.

Tony. »

L'enveloppe était épaisse car mal repliée autour de la photo d'un homme nu prise par un homme nu. L'homme nu se tenait debout devant un miroir avec un appareil photo à hau-

teur du bas-ventre, mais son sexe était suffisamment long pour dépasser du cadre. Long, et gros aussi. L'homme plissait un peu les yeux, comme prêt à tout abandonner si quelqu'un ne couchait pas avec lui très rapidement, et Helena ne voyait pas du tout de quelle chanson il parlait. Alors elle s'installa dans la baignoire, au bout de laquelle elle scotcha la lettre et la photo, pour mieux les étudier. À force, le mur était tout gondolé, même si ça faisait un bon moment qu'elle n'avait pas scotché quelque chose à l'autre bout de la baignoire. De folles nuits d'amour. Aussi brûlante que de la lave en fusion. Andrea était un prénom assez banal. Comme David, et d'autres noms, sans doute. Elle sortit de la baignoire parce qu'elle avait envie de pisser, ce qui lui arrivait de plus en plus souvent ces derniers temps. Et puis le téléphone était en train de sonner.

« C'est David, dit David. Je suis au Canada. »

Helena ouvrit le tiroir. « Dis-moi, mon époux, répondit-elle, est-ce que le Canada est un pays étranger ?

– Bien sûr. Comme l'Angleterre.

– Est-ce que ça ressemble à l'Angleterre ? » demanda-t-elle en regardant la photo de David sur son passeport, puis celle de l'homme nu.

« Eh bien, dit David avec tendresse, il y fait le même temps. Écoute, je vais te donner le numéro de l'hôtel. Comme j'ai eu un problème de réservation, la chambre n'est peut-être pas à mon nom, mais au nom de la boîte. »

Helena était absolument incapable de se rappeler le nom de cette boîte – elle savait juste que c'était un nom idiot. « Comment ça se passe ? Le boulot ?

– Eh bien, ça se passe comme je suis payé pour que ça se passe.

– J'ai du mal à m'en rendre compte. Je ne sais pas ce pour quoi les gens me paient puisque je ne gagne pas un sou. On n'a plus rien à boire, David, et je ne vais pas pouvoir racheter quoi que ce soit parce que je n'ai plus grand-chose dans mon sac à main. » On dit toujours que les pauvres sont dignes, mais au téléphone, la voix d'Helena n'avait rien de digne.

« Tu es encore en train de disjoncter ? demanda David. Fais-toi donc couler un bain.

— Dis-moi juste une chose. Ou alors, non, dis-moi autre chose. Qui vivait dans cet appartement avant nous ?

— Tu sais bien que c'était Andrea », répondit David avant de lui balancer un de ses longs soupirs gentils qui, vu le prix des appels longue distance, devait bien coûter un dollar US. « Mais avant Andrea, je ne sais pas. Peut-être les tout premiers pionniers californiens, à l'époque de la Grande Ruée vers l'or. Au fait, je t'ai dit qu'elle était devenue taxi ?

— Andrea ?

— Oui, aux dernières nouvelles.

— Tu es jaloux », dit Helena. Elle pleurait, ce qui était un autre de ses problèmes. « Je voulais dire : *je suis jalouse*. Je ne sais même pas conduire un taxi. Et tu aimes toujours Andrea.

— Tu pourrais conduire un taxi si on te payait pour ça.

— Je viens de débarquer. Je viens de débarquer et je conduis du mauvais côté de la route.

— Chérie, il faut que je te laisse. J'ai du travail. Je t'aime. Et achète-toi à boire.

— Ça coûte sept cent mille dollars, dit Helena en pleurant toutes les larmes de son corps.

— Achète une bouteille moins chère, entendit-on David répondre. Écoute, Andrea, je pense que c'est dans mon intérêt de rester au Canada. On a passé notre temps à s'engueuler et ça me fait comme des vacances.

— Ça n'a rien à voir avec des vacances ! hurla Helena, ou quelque chose dans le genre. Moi je suis encore là et tu viens de m'appeler Andrea, avec qui tu te trouves en ce moment même !

— C'est bien ce que je disais. Au revoir. »

Après avoir raccroché, Helena se sentait beaucoup mieux, ce qui ne pouvait pas être bon signe. Mais elle regarda de nouveau Tony. Elle n'avait pas eu beaucoup d'hommes dans sa vie. Son mari, bien sûr, et son ami Ed, qui avait épousé Dawn, tellement sinistre qu'Helena les affublait tous deux d'un surnom insultant et ne les voyait que dans des restaurants suffisamment bruyants pour qu'il soit impossible de discuter. Et puis il y avait son voisin. Chaque fois qu'il promenait son

chien, Helena se précipitait dehors en prétextant une coïncidence. « Rebonjour », disait-elle au chien. « Bonjour mon bébé. » Elle lui caressait la tête. Le voisin souriait. Lui aussi, elle aurait voulu lui dire « bonjour mon bébé » et caresser sa tête. Elle aurait pu expliquer qu'il s'agissait là d'une tradition britannique et que, au départ, elle venait de Grande-Bretagne. Le seul autre homme de sa vie, elle l'avait connu grâce à une petite annonce. Quand elle s'était fait virer – ou, pour être précis, quand Andrea l'avait virée – elle avait trouvé un site Internet de petites annonces gratuites. Alors elle n'avait pas arrêté de placer des annonces, avec pour thème central un désespoir grandissant.

Romancière déjà publiée cherche travail d'éditrice, de nègre, ou de rédactrice free-lance.

Tarifs négociables.

Romancière déjà publiée, fraîchement débarquée à San Francisco, disponible pour quantité de services. Mariée. Toute sollicitation bienvenue. Tarifs modiques. Tarifs très modiques.

Je suis romancière, s'il vous plaît, répondez à cette annonce et envoyez-moi de l'argent.

Je suis fauchée comme les blés et je ne reçois jamais de courrier. Je vous en prie, envoyez-moi un peu d'argent par courrier et je ferai quelque chose pour vous, je pense.

Le jour où Helena reçut une réponse, elle avait oublié de quelle annonce il s'agissait, mais elle rencontra Joe dans une cafétéria poisseuse et mangea des brioches non moins poisseuses. « Je crois que j'ai mal compris votre annonce, dit-il presque immédiatement.

– Ne soyez pas si définitif », dit-elle. Pourquoi cette phrase ? Et pourquoi portait-elle ces chaussures ?

« Je pensais que vous cherchiez un ami, voire plus si affinités, dit Joe. Vous savez quoi ? C'est une mauvaise idée. J'ai répondu à votre annonce parce que l'amour a déserté ma vie.

Je ne sais pas ce qui cloche. Je n'ai pas beaucoup d'argent mais je suis salarié. On pourrait même dire que je fais un travail tout à fait digne. Il y a même eu une époque, oui quelque chose comme ça, où tout le monde m'aimait. Mais avant ma femme, je n'avais jamais connu le véritable amour, si vous voyez ce que je veux dire.

— Eh bien... » répondit Helena, en se demandant si l'endroit servait des cocktails ou uniquement du vin. « Moi, c'est le problème inverse, et peut-être même pire.

— “Peut-être même pire” : écoutez-vous deux secondes. Vous avez un accent très sexy.

— Je sais », dit-elle. C'est une autre illustration de la question : pourquoi se comporter ainsi ? Ces derniers temps, les choses sortaient de sa bouche comme du vomi, et parfois c'était même du vomi qui en sortait.

Joe opta pour une nouvelle approche : « Vous êtes une femme riche.

— Je suis tout le contraire de la richesse.

— Mais non, ça veut dire que vous êtes quelqu'un de très bien. Vous êtes magnifique, vous avez une vraie richesse intérieure. Ça vient d'un film, vous comprenez ?

— Et vous, vous êtes un vampire. Ça aussi, ça vient d'un film.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas se connaître un peu mieux et voir où tout ça nous mène ? » Joe plissa les yeux et se gratta l'oreille, comme pris d'une démangeaison subite. « Je ne suis pas un mec vulgaire. Peut-être que je suis exactement l'homme qu'il vous faut. Je ne vais pas vous dire des trucs comme “j'ai une bite de vingt-cinq centimètres”, ou ce genre de choses. »

Helena se leva. « Vous venez de le dire quand même. Exactement en ces termes-là. »

Joe sourit et posa quelques pièces de monnaie pour régler sa part de l'addition. « Bon, je ne le dirai plus jamais. » Mais Helena ne sut jamais s'il tint parole, car leurs chemins bifurquèrent et ils ne se revirent pas avant de longues années. Elle pensait désormais à Tony et à son histoire de folles nuits d'amour, bébé. Elle avait sa photo, et vingt-cinq centimètres

correspondaient assez fidèlement à la réalité. Sa mère lui dirait d'arrêter cette histoire sur-le-champ, mais Helena prit une décision toute seule. Dans cette partie de l'histoire, il n'y a aucune mère. Les mères, nos mères à tous, elles ont disparu, comme l'argent qu'on a dépensé. Imaginez quel poids disparaîtrait si les conseils de votre mère n'existaient pas. Elles nous disent des choses, à moins qu'on n'ait pas de mère, et quelle que soit l'issue, bonne ou mauvaise, il se trouve toujours que rien de ce qu'elles nous ont dit ne s'avère utile. Oui, c'est de l'amour, mais dans quelle mesure est-ce qu'on aimerait différemment sans nos mères ? J'ai écrit un livre sur la question, et certaines personnes ont estimé qu'il y avait trop de sexe dedans.

Le bal masqué de l'Éléphant Noir était en fait un bal masqué à l'Éléphant Noir, un bar situé sur Grand Avenue. Helena trouva sans problème l'adresse dans l'annuaire. Il fallait payer pour entrer, mais depuis quelque temps, il y avait beaucoup de soirées de ce genre. San Francisco avait connu sa propre catastrophe, qui n'avait pas tué autant de gens qu'on pourrait le croire, mais les habitants en étaient ressortis angoissés et étourdis, assoiffés aussi, et c'est ce qui pourrait également expliquer pourquoi Helena achetait de plus en plus de cigarettes, s'engueulait avec des gens et pleurait sans cesse. La soirée du bal masqué devait être celle du retour annoncé de David. Helena pouvait soit dépenser le peu d'argent qu'il lui restait pour faire la cuisine et attendre que l'avion atterrisse, soit aller au bal et jeter un coup d'œil sur ce fameux Tony. Au dernier moment, alors qu'elle regardait la télé, elle décida d'y aller. « *Que se passe-t-il lorsque le chasseur...* » s'interrogeait le commentateur, mais Helena en avait marre de voir le chasseur devenir la proie. Pourquoi le chasseur doit-il se transformer en proie tous les soirs ? Est-ce que le chasseur ne pouvait pas plutôt aller à l'Éléphant Noir ?

Helena n'avait pas de quoi s'offrir un masque, mais elle avait une tenue aussi sexy que son accent, et elle trouva un gros marqueur noir avec lequel elle se dessina un masque sur le visage. « *Est-ce une bonne idée ?* se demanda-t-elle devant sa glace. *Et puis, si tu entends cette voix, c'est que tu es folle.* » Elle

rangea la lettre de Tony, ainsi que la photo de lui nu, dans son sac à main, où elle avait l'habitude de conserver le courrier important. C'était un sac très, très déchiré, qui contenait une collection de lettres non envoyées à – bon sang la revoilà celle-là, rien à faire – sa mère. « Vous êtes déjà allée à l'Éléphant Noir ? » demanda le chauffeur de taxi, qui n'était pas Andrea, soit dit en passant.

« Je suis anglaise, répondit Helena. Je suis anglaise et je ne suis jamais allée nulle part.

– Eh bien bonne soirée, alors. » Vu de l'extérieur, l'Éléphant Noir valait le coup d'œil. Les murs étaient austères mais il y avait une enseigne élégante, avec le nom de l'établissement inscrit dessus et une silhouette d'éléphant très chiodée, dessinée à l'encre noire. C'était bon signe. Helena paya pour y entrer et Tony, Tony, Tony était bien là.

À l'intérieur, la lumière ressemblait à celle que projettent les lampes à lave, sauf qu'il n'y en avait aucune dans les parages. On trouvait surtout, au-dessus du bar, un immense aquarium contenant des femmes payées pour faire les sirènes, et un grand écran qui diffusait de vieux films magnifiques. Helena regarda quelques instants l'écran, où une femme aux yeux entourés de cristaux de glace massacrait un homme portant un chapeau, à coups de spirales de neige qu'elle faisait jaillir de sa cape. Puis elle s'assit et consulta la liste des cocktails qu'elle pouvait commander. Ils servaient de tout dans cet endroit, même des boissons dont elle n'avait jamais entendu parler. Elle faillit commander un *Motherless Child*, un *Enfant sans mère*, rien que pour le nom, mais il y avait des blancs d'œufs dedans, ce qui est très mal, un peu comme porter un short en hiver, ou partir en croisière, ou confectionner un animal décoratif avec du beurre, ou éprouver l'angoisse permanente de l'argent quand on essaie d'être heureux et de s'amuser. Alors elle commanda un *Morning Sickness*, une *Nausée matinale*, mélange de champagne et de vin rouge italien, une idée pas plus mauvaise que de se dessiner un masque au marqueur sur le visage.

« Salut Tony », dit-elle – autre bonne idée.

« Salut, répondit-il par-dessus la musique. On se connaît ?

— Non. Je pense que tu es un homme riche, Tony, et aussi chaud que de la lave en fusion.» Mais pourquoi disait-elle ça ?

Tony portait un masque, mais c'était quand même Tony, et il lui décocha un grand sourire. « Avant, je disais ça tout le temps, mais maintenant ça devient difficile de faire des blagues sur le volcan, sinon les gens croient que tu es sur le point de faire sauter des immeubles.

— Je n'ai aucune envie de faire sauter des immeubles, dit Helena. Je trouve ça complètement idiot. »

Tony se laissa glisser de son tabouret et s'assit à côté d'elle. « Tony, dit-il.

— Riche. Euh... Helena, je veux dire. »

Tony rigola. « Riche. Tu bois trop ? J'aime ça chez les femmes. Ma dernière copine, je vivais avec elle, elle buvait trop. On est restés ensemble pendant un an.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? »

Tony répondit mais, à cause de la musique, Helena ne comprit pas s'il disait « virée » ou « brûlée ». « De toute façon, elle était nulle. Raconte-moi plutôt ton histoire.

— Moi aussi je suis nulle. Ma mère n'existe pas, et j'ai publié un roman l'année dernière.

— Un roman ? Un livre, tu veux dire ? » demanda Tony en attrapant le regard du barman et en pointant le doigt vers lui-même. « Comment ça s'appelait ? »

Soupir d'Helena. Pourquoi parler de tout ça alors qu'il y avait encore une histoire d'amour à écrire ? « *Glee Club*, répondit-elle.

— *L Club* ? Comme le groupe qui chantait *yes yes yes, oh baby yes* ?

— *Glee Club* ! répéta Helena. *Glee* !

— *Glee* ? Tu es anglaise, non ? Avec cet accent. Parce qu'on n'a pas de *glee clubs* ici, il me semble. Et à part ça ? »

Helena promena son regard sur la salle, qui, sans être bourrée à craquer, n'était pas déserte pour autant. Il n'y avait pas de bal masqué à proprement parler, seulement quelques masques et quelques plumes, mais c'était tout à fait charmant et Helena se sentait bien, même avec son mauvais cocktail. « Je suis mariée, dit-elle.

— Mariée ? Donc tu es déjà amoureuse d'un type ?

— Eh bien... » fit-elle, avant de prendre sa respiration car la phrase allait être longue. « Il m'a dit qu'il partait au Canada mais il a laissé son passeport à la maison, donc je crois plutôt qu'il est avec son ex, qui est du même genre que ton ex à toi, si j'ai bien compris.

— Toutes les mêmes, répondit Tony. Toutes les mêmes, et pour moi, c'est du pareil au même. Donc tu es peut-être en quête d'une petite aventure, femme mariée. Qu'est-ce que tu aimes chez un homme ? Sache que je fais attention à mon corps et que je suis très doué pour le massage intégral. Des pieds à la tête.

— Très bien, répondit Helena en reprenant une gorgée de Morning Sickness.

— Tu as déjà été avec une fille ? » demanda Tony. Soudain, il sentait l'eau de Cologne, comme un homme qui pratique le massage intégral. « Avec ton accent sexy, je suis sûr que tu pourrais aussi attraper des filles.

— Oui, c'est vrai. J'avais une colocataire, une amie complètement folle. Parfois, on buvait trop et on avait des tas d'orgasmes ensemble.

— Comme dans la chanson ? Incroyable ! Et qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Il s'est avéré qu'on n'était pas lesbiennes.

— J'aurais aimé voir ça », dit Tony.

Helena repensa à ce qu'elle et Sam – autre prénom très répandu, Sam – faisaient toutes les deux, c'est-à-dire s'asseoir et écouter des disques. « Tu aimes regarder deux filles ensemble, c'est ça ? demanda-t-elle. Peut-être que tu pourrais trouver un autre type qui aime ce genre de trucs. »

Tony posa sa main sur un point situé entre le cou et le menton d'Helena, à peu près au même endroit où elle caressait le chien de son voisin. « Et qu'est-ce qu'on ferait si je trouvais cet autre type ?

— Tu pourrais coucher avec lui, répondit Helena en inclinant la tête, avec son visage couvert d'encre.

— C'est avec *toi* que je veux coucher. Rien à branler de ton mari. Il doit être bourré de défauts pour que tu viennes

comme ça, toute seule, à un bal masqué.

— Oh oui, il en a plein. » Elle commença à dresser la liste de ses défauts. « Il n'est pas très grand et il prétend que ça lui est égal. Tout lui est égal, mais il ne s'est pas fait virer comme moi. Il aime les films d'horreur anglais idiots des années 60, et Andrea. Il est incapable de se montrer à l'écoute des autres, il drague ses ex, parfois il est calme et gentil quand j'aimerais qu'il hurle et qu'il jette tout par la fenêtre, et puis on n'a pas d'argent. » Mais la liste lui parut trop courte, alors elle inventa autre chose, histoire de noircir le tableau. « Et c'est un terroriste, aussi. Un dangereux terroriste qui déteste les libertés américaines. Et toi, Tony, quels sont tes défauts ?

— Voyons... Je suis connu pour faire hurler les femmes quand je leur fais l'amour. C'est certainement mon plus gros problème. Un problème qui mesure vingt-cinq centimètres, si tu vois ce que je veux dire. »

Helena rougit sous son encre noire indélébile. Le comportement de Tony était très embarrassant. Mais David aussi, elle le trouvait embarrassant. Et puis qui refuserait une liaison dont l'inconvénient majeur était que le type vous faisait hurler pendant l'amour ? Helena vida son cocktail. « Je ne devrais pas boire, dit-elle, surtout quand c'est aussi mauvais. » Le chianti était presque entièrement resté au fond du verre, ce qui lui rappela ce restaurant très, très peu cher dans lequel David et elle avaient mangé cinq ou six jours d'affilée, à New York. Ils y avaient presque vécu. « Donnez-nous une bouteille de votre chianti le moins cher ! » s'écriaient-ils, ce qui veut sans doute dire qu'ils ne s'inquiétaient pas pour l'argent. Il n'y a que les gens qui s'aiment pour dire des choses pareilles. Helena les aurait dites si elle avait été amoureuse. Elle se leva.

« Prends donc un autre verre, dit Tony.

— Non. »

Un homme portant haut-de-forme et costume apparut dans la lumière d'un projecteur. « Nous allons maintenant organiser un concours de danse », dit-il. Il parlait très fort. « Oui, un concours de danse. Nous allons passer une chanson, et le meilleur danseur gagnera une récompense en argent.

— Donne-moi ton numéro, dit Tony. Donne-moi ton numéro, ma jolie poupée aussi chaude que de la lave en fusion.

— Je ne m'en souviens plus. » En revanche, elle se souvenait de son adresse. Tony, autre défaut majeur, lui avait envoyé une photo de lui tout nu. Elle aussi, elle avait écrit des lettres méchantes, mais elle les gardait dans son sac à main qui claquait contre sa taille au moment où elle s'avança sur la piste. La chanson qu'ils diffusaient ne passait probablement jamais dans les boîtes de nuit. Les paroles en sont les suivantes :

*Ce n'est pas ton allure,
Ce n'est pas ton sourire,
Même s'ils ont un petit quelque chose.
Ce n'est pas ta coiffure,
Ce n'est pas ton petit style.*

Puis :

*Ce n'est pas ton maquillage
Et ce n'est pas ta manière de danser
Ce n'est pas le ciel nocturne.
C'est plutôt la manière dont tes yeux
Rient quand ils regardent
Par-delà l'océan.*

Et Helena se mit à danser, car rien de tout cela ne la ramènerait chez elle. Elle dansa sans s'arrêter, encore et encore, avec les mouvements mécaniques et agités d'un oiseau qui file vers le sud. Son sac à main claquait contre sa taille parce qu'il n'y avait personne pour le lui tenir, et quelques hommes se mirent à danser autour d'elle, comme toujours lorsqu'une femme est sur la piste sans son mari pour la protéger. Mais Helena ne se souciait pas de ces hommes, ni du sac qu'elle avait emporté avec elle dans le bar. Elle savait danser même avec une valise et s'y connaissait pas mal dans ce domaine. Elle savait qui elle aimait, bien qu'incapable d'expliquer en détail ce qui l'avait poussée vers ce genre d'amour, loin de chez elle, dans un pays inconnu. Mais chez elle, désormais,

c'était avec David, et elle y filerait aussitôt la chanson terminée. Laissons-la d'abord danser. Laissons-la filer encore plus loin dans son délire. Laissons-la danser et chanter et exécuter tous les exploits acrobatiques qu'exigeait son allégresse soudaine. Elle dansa comme si elle allait remporter le prix, et toutes les médailles d'or de patinage artistique dont elle rêvait à l'époque où cette chanson fut créée, et dont sa mère disait qu'elle ne les remporterait jamais. Elle aimait David. Elle l'aimait, point final, immédiatement et une fois de plus, souvent, clairement, naturellement, profondément, évidemment, et de plein d'autres façons encore. Elle ne pouvait pas s'empêcher de l'aimer; c'eût été comme prétendre que sa propre mère n'habitait pas en Angleterre, le pays d'où venait l'accent sexy de la chanson. Autour d'elle, d'autres personnes dansaient avec des plumes plus extravagantes, agitant leur plumage sexy de façon agressive et agréable, mais ce n'est pas le maquillage. Ce n'est ni le maquillage ni ta manière de danser, et ça aussi c'est comme l'amour, où un seul, parmi les danseurs, remportera le prix ce soir, et rien ne dit que ce sera forcément le meilleur. Pendant qu'Helena dansait, certains des autres compétiteurs se retirèrent de la piste, comme pour la laisser gagner. Pourquoi pas ? Pourquoi ne pouvait-elle pas aller à l'Éléphant Noir, flirter avec un type et rentrer chez elle avec l'argent de la récompense ? Elle ne se rappelait plus la dernière fois où elle s'était sentie aussi peu grosse, et la chanson, avec ses paroles humiliantes...

*Ce n'est pas ce que tu dis
 Ce n'est pas ce que tu fais
 Ce doit être encore autre chose
 Et si je suis dans cet état depuis si longtemps
 Dis-moi, est-ce en vain ?
 Je t'en supplie, ne t'en va pas.*

...cette chanson la maintenait dans l'excitation de danser devant des gens qui la laissaient gagner. Laissons-la gagner car elle a besoin de cet amour. Laissons-la danser et remporter la compétition, laissons-la découvrir plus tard qu'il n'y a

pas besoin de passeport pour aller des États-Unis au Canada.

« Vous avez gagné la compétition ! s'écria l'homme au chapeau. Vous avez gagné la compétition et remporté le prix ! Une enveloppe pleine de billets ! Comment vous appelez-vous ?

— Helena », dit-elle.

L'homme nota son nom sur l'enveloppe : H-E-L-E-N-N-A-H, et lui remit l'enveloppe, qu'elle tint fermement dans sa main.

« Il faut dire qu'il n'y avait pas grand monde en lice, dit-elle avec modestie.

— Les gens sont inquiets depuis la catastrophe, reconnut l'homme. Ils se disent : "Si un volcan se réveillait et nous engloutissait tous dans une ceinture de feu, où voudrais-je être ? En train de danser avec des inconnus, ou bien chez moi avec l'homme que j'aime ?" Alors, on organise tout le temps des bals masqués, mais de plus en plus de gens restent chez eux, dans leur nid douillet. Prends l'oseille et rentre chez toi, chérie. Il y en a pour cent mille milliards de dollars. Embarque l'argent du prix avec toi. Tu as gagné parce que tu es la meilleure danseuse du bal et que tu es belle à se flinguer, et je ne dis pas ça pour te draguer, chérie, parce que je suis cent pour cent homo.

— Vous voyez le type qui porte un masque ? demanda-t-elle en montrant Tony. Lui aussi est homo, il veut passer de folles nuits d'amour avec vous mais il ne le sait pas encore. Allez faire un petit tour vers lui. Surprenez-le.

— Je n'y manquerai pas », répondit l'homme. Puis Helena quitta les lieux et reprit le même taxi qu'à l'aller, avec le même chauffeur.

« La soirée a été bonne ? demanda ce dernier.

— Et comment ! J'ai remporté une compétition.

— Visiblement, la compétition vous a déchiré votre sac à main. »

Helena jeta un coup d'œil à son sac et inventa une excuse. « Il y avait un bébé dedans, un bébé en colère qui voulait danser, lui aussi, alors il a déchiré le sac et il est parti. » Le taxi s'approcha du quartier où Helena vivait avec son mari.

« Maintenant il est dans mon ventre, dit-elle. Je suis enceinte. Vous êtes la première personne à qui je l'annonce.

— Enceinte d'un bébé ? Bravo ! Ma femme et moi on aimerait faire des enfants, mais il faudrait d'abord que j'arrive à oublier ma mère, je crois. »

Helena baissa la vitre, ce qu'il faut toujours faire quand on rentre chez soi après avoir dansé. Dehors, tout était parfait, avec cette espèce de bruine qu'on ne trouve qu'à San Francisco et à Londres. Partout dans le monde, le temps qu'il fait ressemble à l'amour. Il y avait peut-être un océan entre Helena et son mari, mais les Anglais traversent la Manche à la nage tous les jours. Elle ouvrit son sac à main et jeta dans la nuit noire les lettres adressées à sa mère. « Je vais avoir un enfant », dit-elle, mais elle garda la photo de Tony, car le refrain de la chanson dit que si le chanteur avait gardé une photo d'elle, comme un souvenir, il n'aurait pas passé sa vie entière à espérer. C'est une chanson idiote, mais ce n'est pas particulièrement pour ça qu'on sort le soir. Mais voilà : quelqu'un, quelque part, veut une photo de vous. Helena pouvait garder la photo de Tony dans le tiroir, avec celles des passeports, comme un souvenir, et au lieu de passer sa vie à espérer, elle pouvait montrer les photos à son enfant. « Là, c'est ton père, lui dirait-elle, et ça c'est un gus que j'ai rencontré à l'Éléphant Noir. » Le petit saurait ce que « gus » veut dire parce que ce serait son enfant à elle, et il aurait besoin d'une photo sur son passeport pour aller rendre visite à sa grand-mère pleurnicharde qui avait toujours tort. Nous avons tous besoin de photos sur le passeport pour aller quelque part, même si elles ont tendance à nous montrer sous notre plus mauvais jour. Mais si vous ne voulez pas nous voir sous notre plus mauvais jour, vous n'avez qu'à refermer le tiroir où elles sont rangées.

« Votre mari est au courant ? » demanda le chauffeur après qu'il eut refusé l'argent d'Helena, pour avoir la baraka. « Est-ce qu'il sait aussi que vous avez le visage badigeonné d'une horrible encre noire ?

— Il s'en fout. Il m'aime, n'importe comment. » Puis elle monta les marches jusqu'à chez elle pour s'en assurer. David se redressa sur son lit, dans le noir.

« Je commençais à m'inquiéter, lui dit-il. Je suis rentré et tu n'étais pas là. Tu n'as même pas laissé de petit mot.

— Cher David, répondit-elle, je suis sortie mais maintenant je suis de retour à la maison. » Elle se versa un verre d'eau, qu'elle but d'un trait, malgré une forte envie de pisser, et ça aussi c'est comme l'amour. Certaines choses, on a à la fois besoin de les posséder et de s'en débarrasser. On a besoin de certaines choses et de leur contraire, et il est tellement rare de se sentir complètement à son aise. Helena s'assit sur son deuxième fauteuil préféré et regarda son mari. Il portait un pyjama, mais les détails particuliers n'ont pas grande importance. L'important, ce n'était pas ce qu'il disait, ni ce qu'il faisait. Dans le monde entier, il existe des personnes particulières, et vous pourriez être heureux avec cinq ou six d'entre elles, huit pour peu que vous soyez bisexuel et que tous les autres le soient aussi. Aussi le bonheur ne s'arrête-t-il pas aux détails particuliers, et vous ne pouvez pas le faire non plus, sinon vous vous retrouvez à la fin de la soirée avec un sac à main rempli de plaintes adressées à votre mère. « *Laisse-toi aller et gagne le concours*, dit la musique, *ou ça ne sert à rien d'aller dans un bar, sauf pour boire.* » « Écoute, dit Helena. Écoute et regarde-moi. Nous allons bientôt avoir un enfant. Je sais que tu n'étais pas au Canada, parce que ton passeport est ici. Je pense que tu étais avec Andrea et il faut que ça cesse, car cet enfant gagnera des concours, ce qui l'amènera à une carrière de mannequin professionnel, qui à son tour lui permettra de faire des études de médecine et de soigner toutes les maladies que le monde nous envoie. Ne l'oblige pas à rester assis dans son berceau et à t'écrire des lettres sur tes mensonges canadiens. »

Mais David la prenait déjà dans ses bras. « Tu es vraiment enceinte ? Nous allons avoir un enfant, toi et moi ? Tu n'as pas besoin d'un passeport pour aller au Canada, mon amour. Si tu l'as oublié, tu peux passer la frontière avec un permis de conduire, à condition de faire un petit scandale. J'ai déjà fait un scandale moi-même, alors je t'en prie, ne m'en fais pas un autre, chérie. Andrea est méchante, elle a une coiffure ridicule, et le fait est que je ne l'aime pas et que je t'aime toi, et nom de Dieu qu'est-ce qui t'est arrivé au visage ?

— C'est vrai ? » demanda Helena, haletante et prête à croire qu'elle le savait depuis le début, au même titre que son amour pour lui. « Je n'ai même pas de permis de conduire, parce que je viens de débarquer et que tout le monde conduit du mauvais côté de la route.

— Je t'apprendrai à conduire », répondit son mari, et Helena s'imagina qu'il avait beaucoup de choses à lui apprendre. Il était tellement plus beau que la chanson, même dans ce pyjama particulier, qu'elle pouvait croire qu'il lui apprendrait beaucoup de choses. « Je t'apprendrai à conduire. En attendant, je te conduirai où tu voudras. Et le petit, aussi : où il voudra.

— Il aime l'Éléphant Noir. » Helena s'allongea à côté de lui, sur le lit. David passa un bras autour de ses épaules et toucha le ventre où logeait provisoirement le bébé. Helena eut encore plus envie de pisser, mais elle laissa faire David, par amour, à cause de l'amour, et parce que les chansons les plus idiotes du monde ont toutes raison. Pourquoi vouloir parler plus fort que cette musique ? Helena ne voyait aucune raison valable de le faire. Pourquoi discuter sur la manière dont l'amour jette son dévolu, sans s'arrêter aux détails particuliers, sur des gens qui n'ont probablement pas mérité la chaleur qu'il répand dans le lit, brûlante et rouge comme le centre de la Terre ? D'ailleurs, Helena ne discuta pas. Peut-être en était-elle incapable, après toutes ces heures passées à danser. Elle se blottit contre son mari et cessa de sangloter. Elle jeta ses soucis dans une flaque d'eau sur le trottoir et laissa l'amour se faire distribuer comme une enveloppe remplie d'argent. Elle le serra fort dans sa main, ce qu'elle venait de gagner, cet argent qu'elle avait remporté, cet amour auquel elle était parvenue, tout ça rien que pour elle et son enfant. Elle se blottit contre son mari et ne désira rien de plus.

SOUVENT

La pharmacie du bateau ressemblant plutôt à un placard, la femme qui travaille à la pharmacie est une femme debout dans un placard, et Allison est une femme debout devant la porte d'un placard, comme si elle se demandait ce qu'elle allait porter : « *Qu'est-ce que j'ai dans mon placard ? Et ça, qu'est-ce que c'est ? Et ça ? Et comment cette horreur a bien pu arriver jusqu'ici ?* »

« Oh mon Dieu ! » gémit la pharmacienne, parce qu'Allison lui a dit ce qu'elle voulait. « Oh mon Dieu ! Félicitations ! »

Allison extrait un porte-monnaie d'un sac à main, mais elle aimerait tellement, même en cette période, qu'à la place il y ait un revolver. « J'ai envie de vous tirer dessus », affirme-t-elle, malgré sa nature réservée.

« Quoi ? » répond la pharmacienne.

— Vous ne devez le dire à personne », dit Allison, mais elle sait que ça revient à dire : « *Faites faire demi-tour au bateau et ramenez-moi à San Francisco.* » Tout le monde va le savoir désormais, et elle se sent grosse, aussi. Presque tout le monde est déjà au courant, à cause de cette femme qui n'arrête pas de crier « Oh mon Dieu ! ».

« Oh mon Dieu ! » répète la pharmacienne, et Allison cherche de nouveau dans son sac à main. Où est son revolver ? Où est sa mitraillette pour pouvoir tirer sur les gens ? Elle tend à la dame une somme d'argent en devises américaines, soit vingt dollars, et lui dit : « Au lieu de me rendre de la monnaie, s'il vous plaît, donnez-moi plutôt un revolver, que je puisse

vous abattre.» Bien que d'un naturel réservé, depuis quelque temps elle est abrupte et très en colère, comme elle l'a été toute sa vie.

« Non, non, chérie, répond la pharmacienne dans son placard. Vous signez le papier et vous recevrez la facture plus tard. Vous savez comment utiliser ces trucs-là ? Il suffit de pisser dessus. Vous pissiez dessus le matin.

— Je vous déteste tellement », répond Allison, et la femme grimace, comme si elle n'avait entendu qu'un bout de phrase.

« J'espère qu'il va devenir bleu, dit la pharmacienne. Quand vous m'avez demandé un truc pour la grossesse, je me suis dit oh mon Dieu ! j'espère pour elle qu'il deviendra bleu.

— Pour vous aussi. » Allison range ensuite le truc dans son sac.

Allison se trouve sur une Croisière Bande dessinée. On l'a invitée par un coup de téléphone, auquel elle a répondu à la troisième sonnerie, comme si on se souvenait de détails pareils. « Bonjour, je suis la dame de la Croisière Bande dessinée, disait l'écouteur. Je vous appelle pour vous offrir blabla. Sur une Croisière Bande dessinée, ce sont des artistes de bande dessinée qui viennent. Il y a des tables rondes. Comme votre mari Adrian jouit d'un putain de respect dans son milieu, il est invité sur la Croisière Bande dessinée. Ses fans auront ainsi la possibilité de le rencontrer sur un bateau, au beau milieu de l'océan. Ils auront cette possibilité.

— Et les artistes, que reçoivent-ils ?

— Ce qu'ils reçoivent ? demanda le téléphone, complètement décontenancé. Mais le privilège de participer à la Croisière Bande dessinée !

— On se voit là-bas. » Puis Allison avait raccroché. Les choses ne s'étaient pas exactement passées comme ça, mais Allison monta à l'étage pour annoncer la nouvelle à Adrian.

« Quoi ? répondit ce dernier. Une Croisière Bande dessinée ? Tu me détestes ou quoi ?

— Elle m'a dit que tu jouissais d'un putain de respect. Et pour répondre à ta question, oui, parfois. Tu aurais pu décrocher le téléphone, par exemple. Il a sonné trois fois.

— Comme si on se souvenait de détails pareils », soupira Adrian en traçant une marque sur une feuille, avec son stylo. « Je refuse d'aller sur une Croisière Bande dessinée. C'est en plein milieu de l'océan.

— On t'y emmène en bateau », répondit Allison très en colère. Puis elle regarda tout autour du bureau d'Adrian, en quête d'objets qu'elle pourrait jeter en l'air. Des objets qui ne devaient être ni importants ni fragiles. Elle l'aimait, après tout ; mais comme ils venaient de s'engueuler, elle l'avait inscrit d'office sur la Croisière Bande dessinée. « Tout est déjà payé, dit-elle, impuissante. Ne t'inquiète pas, ils ne vont pas te jeter en plein océan, au milieu des requins. Aime-moi, Adrian, aime-moi comme avant.

— Des requins ? Alors c'est sûr que je n'y vais pas.

— C'est bien ce que je disais, dit Allison. Tu me rends très triste. » Assise sur une chaise, elle repensa à une cafétéria où ils étaient allés un jour, tous les deux, un endroit qu'elle avait adoré mais qui se trouvait dans un coin difficile d'accès. Pourquoi n'y étaient-ils jamais retournés ? « Ou plutôt, reprit-elle, ces derniers temps je suis triste, et ça n'a rien à voir avec ça. » La cafétéria, pensait-elle. La cafétéria avec ses menus et ses sièges, tout ça a explosé en l'air. Elle resta assise jusqu'à ce que son mari lève les yeux vers elle, enfin, comme s'il allait reposer son stylo. « Tu veux quelque chose ? » lui demanda-t-il, et voilà où elle en est aujourd'hui. La Croisière Bande dessinée est divisée en trois ponts. Tout se passe sur le Pont C. Allison se trouve justement sur le Pont C, au bar Machinchouette, avec Hillary, Tomas et d'autres personnes qui gloussent. Elle a besoin de vacances, mais cette croisière ressemble plus à l'enfer sur Terre qu'à des vacances, même si ça reste, d'une certaine manière, des vacances. Les gens ont devant les yeux des choses qu'ils ne devront payer que plus tard. La carte du bar est d'une variété éblouissante, avec des cocktails comme le Neptune Fizz ou l'Attractive Magpie, la « Pie agréable ». On y propose des Hong Kong Cobblers, des Topsy Mermaids, des Do Be Careful, et nombreuses sont les personnes qui consomment du Sex on the Beach. Sans parler d'un cocktail qui s'appelle le Gypsy Rose, ni du jus de canneberges

qu'on servira, à votre demande, avec une rondelle de citron. Allison ne l'a pas demandé. Il y a deux grandes écoles de pensée au sujet de ce qu'une femme peut boire si elle pense être enceinte sans en être certaine. La première école dit : « Buvez du jus de canneberges. » L'autre dit : « Pourquoi boire du jus de canneberges alors que je suis peut-être enceinte et que je vais devoir me taper du jus de canneberges jusqu'à ce que le bébé sorte de mon vagin ? Je crois que je vais plutôt essayer le Hong Kong Cobbler. » Allison, elle, ne suit aucune école de pensée. Elle laisse ses pensées s'ébattre dans la cour de récréation plutôt que de faire des exposés en classe, et elle se revoit, encore aujourd'hui, assise dans le bureau d'Adrian, en train de repenser à la cafétéria. Il est possible que ce soit ça qui la fasse un petit peu pleurer, mais Hillary ne remarque rien parce qu'elle savoure son Happy Banana Monkey.

« Allô Épouse, ici la Terre ! Ici la Terre ! » dit Hillary. Le personnage d'Hillary s'inspire d'une véritable auteur de bande dessinée dont ma femme déteste les œuvres, essentiellement consacrées à l'humour sur les chats. Hillary fait claquer ses doigts sous les yeux d'Allison et répète : « Allô Épouse, ici la Terre ! » Elle l'appelle Épouse parce qu'elle se trouvait juste derrière elle dans la queue pour l'enregistrement. L'employé lui avait demandé son nom et Allison le lui avait donné. L'employé avait parcouru une série de fiches qu'il avait classées et rangées dans des boîtes pendant toute la nuit. « Hmmm, dit-il. Votre nom ne figure nulle part, et je suis sûr à mille pour cent que ces fiches sont parfaitement classées. »

Allison avait cherché un revolver dans son sac à main. « Impossible d'être sûr à mille pour cent, s'écria une dame agaçante derrière elle. Mathématiquement, rien ne peut dépasser cent pour cent.

— Bien vu », répondit l'employé. Ils éclatèrent de rire tous les deux, et le type tendit son bras au-dessus de la tête d'Allison pour remettre à la dame agaçante un badge et un paquet. « Salut, Hillary. Content de vous revoir sur la Croisière Bande dessinée.

— Je suis ravie d'être ici à mille pour cent ! » Allison n'en revenait pas, mais les deux éclatèrent de rire encore une fois,

toujours à cause de la même blague.

« Bon, on va régler *votre* situation, maintenant », lui dit l'homme. Il était soudain de meilleure humeur, à force de hurler de rire deux fois de suite à cause de la même blague. « Êtes-vous une fan ou une auteur de bande dessinée ? »

— Ni l'une ni l'autre, dit Allison. Je n'aime pas vraiment les bandes dessinées et je n'en écris pas. »

Hillary était restée pour voir ça. L'employé parut surpris et chercha parmi ses fiches, peut-être par pure habitude. « Vous êtes une épouse ? finit-il par deviner. »

— Oui. Je me suis mariée avec lui.

— Vous portez le même nom ?

— Non, non, non, non. Quand on s'est mariés, on a reçu un tas de chèques-cadeaux, de l'argent que les gens nous offraient à tous les deux. On les a déposés à la banque, et la banque nous a expliqué que ce serait plus pratique si on portait le même nom. On avait trouvé ça ridicule. »

L'employé et Hillary acquiescèrent tous deux avec intérêt, sûrs à mille pour cent que la chute de l'histoire arriverait inévitablement sous peu. Allison repensa à l'époque où elle aussi se disait ce genre de choses, une époque pas si lointaine, bizarrement. « Alors j'ai foutu le feu à la banque, dit-elle, avec des chiffons imbibés de kérosène. » Mais comme elle était d'un naturel réservé, personne ne fut au courant de ce méfait.

« Quoi ? demanda Hillary. »

— J'ai dit... » dit Allison, mais au lieu de redire ce qu'elle venait de dire, elle dit le nom de son mari.

« Oh mon Dieu ! s'écria l'employé. »

— Moi aussi, oh mon Dieu ! » s'exclama Hillary avant de poser son cabas et de prendre Allison dans ses bras. Allison se dit pourquoi pas, comme on pourrait se dire, coincé dans une voiture qui tombe du haut d'une colline : pourquoi pas ? « Votre mari est tellement respecté dans notre milieu ! »

— Blablabla ! dit l'employé.

— Je m'assiérai à côté de vous à toutes les tables rondes, reprit Hillary. On mangera ensemble à tous les repas et, le soir, vous savez, ils ont un bar magnifique, on se paiera des tournées à tour de rôle ! »

Allison regarda tous ces gens qui faisaient la queue autour d'elle. Beaucoup prenaient déjà des photos. Quand le téléphone lui avait parlé de tables rondes pendant la croisière, curieusement elle s'était figuré de véritables tables rondes avec des planches de bande dessinée exposées dessus. Mais maintenant que certaines personnes enfilaient autour de leur cou leurs badges en plastique afin d'être identifiables en permanence, elle comprit qu'il s'agissait bien sûr de tables rondes avec des gens réunis pour discuter et donner leur avis, peut-être poser des questions en les faisant précéder de : « J'aurai deux questions, et la première se divise en deux parties. » Allison se sentit elle-même divisée en deux parties, là, devant le guichet d'enregistrement, comme si son revolver avait accidentellement fait feu, troué l'enveloppe de son sac à main et atteint sa colonne vertébrale endolorie par l'étreinte d'Hillary. « Je n'ai pas assez d'argent, dit-elle. Je ne pourrai jamais payer tous ces cocktails.

— Mais il vous suffit juste de signer, répondit Hillary, et vous recevrez la facture plus tard. Ne me dites pas que c'est la première fois que vous participez à la Croisière Bande dessinée ?

— Lui, dit l'employé, on n'a jamais réussi à le faire venir. On se disait qu'un homme de son blablabla ne pourrait jamais venir jusqu'à la Croisière Bande dessinée.

— En effet, il n'a pas pu venir, dit Allison. Je l'ai jeté par-dessus bord, dans une mer infestée de requins. »

Personne n'entendit. D'ailleurs, ce n'était pas drôle, contrairement à l'incroyable blague des mille pour cent ou à celle du « Allô Épouse, ici la Terre » qu'Hillary est en train de lui ressortir.

« Allô Épouse, ici la Terre ! Allô Épouse, ici la Terre ! Venez donc, Épouse ! » dit Hillary. Allison s'éclaircit la voix.

« Pardon », dit-elle. Puis elle le reedit parce qu'elle est d'un naturel réservé. « Pardon.

— Oh, mais il n'y a aucun problème, dit Hillary. Vous avez des soucis plein la tête ? Eh bien pour moi, la Croisière Bande dessinée est toujours une occasion de méditer sur les choses.

— Je n'ai jamais participé à cette croisière, répond Allison pour passer le temps.

— Ah oui, c'est vrai. Mais attention, ça n'a rien à voir avec la télévision. Vous vous souvenez ? La série, quand on était petits, qui parlait d'amour sur une croisière, une croisière qui s'amusait ? Ça parlait... » Hillary agite ses mains dans le vide et avale le fond de son Monkey à l'aide d'une paille.

« Ça parlait pendant à peu près une heure », intervient une voix, et au-dessus d'elles se trouve un homme beau comme un camion doré. Il a des cheveux blonds qui lui tombent jusqu'aux épaules, si vous aimez ce genre-là, et il sourit parce qu'il a besoin de s'entraîner à sourire.

Hillary ne rit pas, ce qui relève du miracle, mais pas le genre de miracle qu'espérait Allison. « C'est très drôle, comme réplique », commente Hillary sur un ton sérieux, avant de fourrer un glaçon dans sa bouche. « Je peux la réutiliser ? »

— La réutiliser ? demande l'homme. Vous êtes une apprentie auteur de bandes dessinées ?

— Je *suis* une auteur de bandes dessinées. Et apprentie de rien du tout. Je suis publiée dans tous les journaux. » Elle regarde l'homme et lui indique le titre de sa bande dessinée, comme on répondrait « Adolf Hitler » à quelqu'un qui nous demande : « Comment s'appelait, déjà, cet Allemand qui commandait les nazis ? »

« Désolé », répond le type. Puis il fait passer son verre d'une main à l'autre, histoire de pouvoir serrer celle d'Hillary. « Je m'appelle Keith Hayride. Vous avez peut-être entendu parler de ma bande dessinée, *Donnant donnant* ? »

— Entendu parler ? dit Hillary. Oh mon Dieu ! » Allison lève les yeux au plafond pour essayer de déterminer combien de temps celui-ci mettrait pour s'effondrer en cas d'incendie. Il doit y avoir des chiffons imbibés de kérosène dans son sac à main, et ce type, Keith, lui donnera sûrement, sûrement, sûrement, du feu. Mais où est Adrian ? Ne devrait-il pas être au bar lui aussi, au lieu de, disons, se cacher dans sa chambre ? Pendant quelque temps, après le fiasco de la banque, Allison avait gardé une copie de son acte de mariage dans son sac à main, uniquement pour être identifiée en cas de pépin. Mais impossible, désormais, de retrouver Adrian dans son sac à main. Il a été remplacé par un revolver, par des chiffons

imbibés de kérosène et par un test de grossesse. Pendant un temps, Adrian faisait sans cesse irruption dans son sac, tous les jours, même. Pour Allison, c'était ça l'amour, quelque chose qu'elle savait posséder dans son sac à main même si elle n'en faisait presque jamais usage.

« Keith, je vous présente Allison, dit Hillary. Mais on la surnomme Épouse, parce qu'elle est mariée à blablaba. »

Keith lève les sourcils et ne dit rien. Allison apprécie plutôt. « Je suis en train de consommer du Sex on the Beach, répond-il. C'est un cocktail festif.

— C'est votre première Croisière Bande dessinée ? demande Hillary.

— Je crois bien, oui, répond Keith. Je crois que ce sont surtout les tables rondes que j'attends avec impatience. Même si les gens disent beaucoup d'âneries dans ces trucs-là.

— Ils essaient simplement de nous poser des questions », dit Hillary, comme si elle caressait un de ses chats en lui donnant un petit nom. « Je trouve ça plutôt bien. Les fans de bande dessinée n'ont pas souvent l'occasion de le faire.

— Il faut croire, oui », dit Keith en promenant son regard autour de la pièce. Quelqu'un est en train de les prendre en photo pendant qu'ils sont tous au bar, et Allison ferme les yeux. « Certains, on dirait vraiment des gamins.

— On a également eu une croisière des auteurs jeunesse, dit Hillary en comptant quelque chose sur ses doigts. Le thème était "Art noble et art pauvre".

— Ce n'est pas ça qui va vous faire terminer dans un plumard », répond Keith avant de pouffer de rire.

Hillary extrait la paille de son Monkey et reprend un peu de glace fondue. Comme ça ne suffit pas à faire passer le temps, Allison décide d'intervenir.

« Toute ma vie, dit-elle, on m'a expliqué ce qu'il fallait que je fasse pour terminer dans un plumard. Mais je ne l'ai jamais fait.

— Et ? dit Keith.

— Et je n'ai jamais terminé dans un plumard », répond Allison. S'agit-il d'une parade amoureuse ou non ? Si quelqu'un peut répondre à cette question, ce n'est certainement pas Alli-

son. Jadis, à l'école, elle ne pensait qu'à l'ornithologie, surtout à cause d'un de ses professeurs. « *Pour tous les organismes, l'élément le plus important de l'existence est la reproduction, car s'ils n'ont pas de descendance, ce sont des ratés de l'évolution.* » Elle s'était ensuite tournée vers la littérature anglaise, avait décroché son doctorat, puis rencontré Adrian, parce qu'ils faisaient tout le temps des photocopies dans le même magasin de photocopies, et aujourd'hui, regardez-moi un peu où elle en est. Derrière le bar, il y a une piste de danse, grande comme quatre matelas serrés les uns contre les autres au centre de la pièce, et quelqu'un passe des morceaux dansants pour que les gens dansent. Elle aime énormément Adrian, mais comment la parade amoureuse a-t-elle bien pu la mettre dans cette situation ? Elle pensait qu'il y aurait d'autres étapes avant d'en arriver là.

« Oh mon Dieu ! » La pharmacienne est de retour. Elle porte maintenant des lunettes de soleil et est flanquée de trois autres personnes, dont l'une fait lentement glisser sa main vers un appareil photo accroché à la ceinture de son pantalon. « Vous leur avez dit ?

— Qu'est-ce qu'elle devait nous dire ? » demande Hillary. Puis elle rigole pendant une minute, comme si elle se préparait à rire un peu plus tard et voulait s'assurer qu'elle était fin prête.

La pharmacienne se colle soudain une main sur la bouche, et ses amis éclatent de rire, évidemment. Ce sont tous des fans de bande dessinée, même si se coller des mains sur la bouche ne les sauvera pas des flammes nourries au kérosène.

« Nous dire quoi ? répète Hillary. Nous dire quoi, quoi, quoi ?

— Elle est enceinte », répond la pharmacienne. Comment une telle chose a-t-elle pu se passer ? Allison n'aurait jamais dû laisser cette femme sortir de son placard. Au journal télévisé, dans le pays où se déroule cette histoire et qui a pour nom l'Amérique, on voit de plus en plus souvent des tireurs isolés qui abattent des gens au hasard : pourquoi est-ce que ces types ne sont jamais là où on voudrait qu'ils soient ? Pourquoi ne dégomment-ils pas un tas de gens juste au moment où Allison le souhaiterait ?

« Oh mon Dieu, dit un des amis de la pharmacienne. Avec votre mari ! Quand on connaît ses bandes dessinées ! Il suffit qu'il écrive une histoire là-dessus, et elle devient vraie ! Vous avez dû attendre des années ! » Tout le monde médite sur la question en émettant des sons joyeux.

« Je n'y avais pas pensé, dit Hillary. Oh Épouse... Allison, je veux dire, ça doit être tellement de bonheur pour vous.

— Vous savez ce à quoi je n'avais pas pensé, moi ? » intervient Keith, mais la pharmacienne et ses amis ont trouvé des tabourets afin de rencontrer les auteurs de bande dessinée dans un cadre décontracté. Ils décident de s'asseoir en demi-cercle, comme une demi-meute de requins, ne laissant à Allison qu'une demi-possibilité de s'en aller. « Je n'avais pas pensé, poursuit Keith, que toutes les personnes qui travaillent sur cette croisière seraient également des fans de bande dessinée. Je suis quasiment certain que ce point-là n'était pas très clair au téléphone, avec la dame de la Croisière Bande dessinée.

— C'est vrai. Elle était épouvantable, non ? » dit Allison, mais une des fans de bande dessinée est en train d'expliquer qu'on leur avait plutôt demandé une expérience dans la restauration.

« Ou un équivalent », dit-elle. Puis elle décroche entièrement l'appareil photo de sa ceinture : elle tient la chance de sa vie. « Ils n'ont pas retenu tout le monde.

— Du coup, on n'a rien à payer, répond la pharmacienne. En plus, ce n'est pas très compliqué. Vous avez vu la pharmacie ? Une pièce minuscule, rien d'autre. À peine plus grande que des toilettes, je vous assure.

— C'est une responsabilité tellement énorme, dit Hillary.

— Il suffit de tendre le bras pour donner les trucs aux clients, intervient Allison. Même un de vos Monkeys pourrait le faire sans problème.

— Je parlais d'une autre vie », rectifie Hillary, puis elle tend un bras au-dessus de la table et pose sa main sur le ventre agité d'Allison, visiblement pour l'inciter à y réfléchir à deux fois. « Une autre vie. Je ne sais pas si j'en serais capable.

— Moi j'en serai capable », répond Allison, sans savoir si on l'a entendue. « Pour tout dire, j'ai même besoin d'une autre vie.

– Donc c’est vraiment vrai ? reprend la pharmacienne. Le truc est vraiment devenu bleu ? »

La chanson se termine, de sorte que même une femme d’un naturel réservé peut se faire entendre. « Ce matin, il était positivement bleu. Mais il faut reconnaître que presque tous les matins, je me réveille avec des bleus à l’âme.

– Presque tous les matins je me réveille avec des bleus à l’âme, répéta Keith. Je vous aime vraiment beaucoup, Allison. Je crois que je vous aime bien. Je peux réutiliser cette phrase ? J’ai envie de la reprendre.

– Vous ne pouvez pas savoir ce qu’ils nous font faire sur la Croisière Bande dessinée, dit la pharmacienne. Bon, d’abord on doit se pointer cinq jours avant, d’accord ? Vous voyez les fenêtres là-bas, près du guichet d’enregistrement ? Il y avait des peintures de Noël débiles dessus, qui remontaient à la Croisière de Noël. Et qui a dû les enlever ? Je vous le donne en mille ! Ils nous ont donné une sorte de racloir pour ça. Scratch scratch scratch... uniquement pour avoir la chance de vous rencontrer.

– Vous et votre mari, dit la femme à la ceinture.

– Mais Noël, c’était il y a longtemps », dit Allison. Tout le monde fait la grimace – elle a donc été entendue.

« Noël, c’était la dernière fois, répond la pharmacienne. À Noël, quoi. »

Allison réfléchit en regardant les glaçons dans son verre et le napperon sale du bar Machinchouette. Comment a-t-elle atterri ici ? À Noël ? « Souriez, dit la femme à l’appareil photo. Allez, un petit sourire, ou alors dites *cheese*. »

Au bar, Tomas lève la tête en voyant le flash, pensant peut-être que la fin du monde est proche. « Je veux boire un autre cocktail, dit-il, mais le barman est un fan absolu. J’ai l’impression d’être dans un cauchemar angoissant.

– Oh mon Dieu ! s’exclame la pharmacienne. Je connais un jeu épatant, oh mon Dieu ! Ça s’appelle Rêve ou Réalité. Chacun dit quelque chose qui lui est arrivé, soit dans un rêve, soit pour de vrai, et à la fin, les autres doivent deviner en disant “Rêve” ou “Réalité”. C’est quelqu’un qui m’a appris ce jeu.

– Je n’ai pas envie de jouer, dit Allison.

– Réalité, à mon avis ! dit Keith. J’ai gagné un point ?

– C’est juste un jeu de société, ou de cocktail, explique la pharmacienne. On ne compte pas les points. Oh mon Dieu, je n’arrive pas à croire que je suis en train de jouer avec des auteurs de bande dessinée.

– Je commence », dit Tomas, et Allison cesse aussitôt de le préférer aux autres. Elle n’a jamais rien aimé chez lui, y compris ses bandes dessinées, dont elle a lu quelques pages dans la chambre d’Adrian. Tous ses personnages étaient des vampires, ou des gens ayant peur des vampires, qui vivaient dans une ville pluvieuse où le soleil se couchait tous les soirs. Mais Tomas avait apporté avec lui un oiseau dans une cage recouverte d’un tissu pour que personne ne voie l’oiseau et réciproquement – bref, un oiseau en cachette. Et ç’avait posé un problème à la douane, permettant à Allison d’éviter une bonne partie des discussions au guichet d’embarquement, notamment lorsque l’oiseau s’était mis à pousser des cris stridents. Le problème à la douane occulta donc le fait qu’une certaine Épouse embarquait sur une croisière gratuite jusqu’en Alaska, pendant que le célèbre auteur de bandes dessinées se terrait chez lui avec un stylo, privant toutes ses fans de l’occasion rêvée pour laquelle elles avaient postulé à la pharmacie.

Depuis, Tomas n’inspire pas vraiment confiance. Il s’est exprimé pendant les tables rondes, et tous ses propos étaient entachés par le peu de confiance qu’on peut accorder à une personne qui emporte un oiseau sur un bateau de croisière. « Je faisais une randonnée en forêt avec deux amis, expliquait-il à présent, pas loin de San Francisco, quand l’un de nous a trébuché, est tombé et s’est fait très mal à la jambe, tout près d’un ruisseau. » Allison saute cette partie aussi, elle s’éloigne autant que possible de cette forêt, toujours tenaillée par la même incompréhension. Pourquoi y a-t-il autant d’épisodes comme celui-ci dans sa propre histoire d’amour ? Comment se fait-il qu’il existe tant de manières d’aimer ? Pourquoi ne serait-ce pas toujours la même chose, systématiquement, comme un poème de John Donne photocopié dans le ma-

gasin de photocopies, avec la facture agrafée au sac plastique, le même poème de John Donne pour toute la classe, afin que tout le monde pose les mêmes questions et que, une fois rentrée chez elle, Allison puisse de temps à autre boire une bouteille de chianti et hurler à son mari des choses comme : « *La thèse n'a absolument rien à voir, parce qu'elle me demande un boulot monstrueux !* » Pour sûr qu'elle l'aimait, à l'époque, son gentil Adrian. Elle l'aimait depuis qu'il avait laissé sa pile de planches dessinées sur la table, tout près de la caisse, et qu'elle avait regardé toutes les cases. Les premières œuvres d'Adrian parlaient de la fin du monde : les volcans se mettaient en colère et brûlaient tout sur leur passage à Detroit, à Los Angeles et dans les villes où il avait vécu. *L'enfer sur Terre* : neuf tomes numérotés. Elle les avait tous adorés, du premier jusqu'au neuvième. Elle aimait s'asseoir dans la baignoire pour les relire plusieurs fois, en écoutant le bruissement des pages dans la baignoire vide. Il faisait trop chaud pour se faire couler un bain et elle l'aimait, son Adrian. Il avait griffonné deux phrases sur deux feuilles de papier et les lui avait montrées, pour qu'elle les lise : c'étaient des répliques de dialogues, quasiment identiques, mais Adrian passa la journée à la convaincre d'y prêter attention. Ses journées, elle les gâchait avec lui, lui et ses épaules voûtées sous sa chemise quand il se penchait vers elle et la sortait de la baignoire en l'attrapant par la ceinture. Pourquoi chaque instant de la vie ne pouvait-il pas être une photocopie de cela ? Au lieu de quoi, malheureusement, il y a toujours plusieurs manières de faire les choses, et c'est manifestement de cette manière que s'est déroulée l'histoire d'Allison, avec une Croisière Bande dessinée cinglant vers le nord, vers un État qu'elle n'a aucune intention de visiter. Comment les choses ont-elles pu se passer de cette manière avec Adrian ? Regardez-la : elle est en train de danser avec Keith dans le bar qui se vide peu à peu. Ils dansent sur une chanson à texte :

*Chaque jour je pense à toi, bébé,
Et chaque jour je pleure.
C'est l'enfer sur Terre sans toi, bébé,
Tu veux savoir pourquoi ?*

Et voici le refrain :

*Pourquoi danses-tu avec Keith, Allison ?
 Pourquoi es-tu sur la Croisière Bande dessinée ?
 C'est bon pour le bébé, mon bébé ?
 Pourquoi as-tu commandé cette assiette d'houmous ?
 N'avait-il pas un goût atroce ?*

Déjà à l'époque de leur mariage, les bandes dessinées d'Adrian s'étaient légèrement déplacées, comme la croûte terrestre. Elles racontaient désormais les aventures d'un jeune homme et de sa femme, mais toutes ces aventures tournaient autour de leur difficulté à avoir un enfant. Ils braquaient des banques, des extraterrestres leur tiraient dessus avec des rayons laser et la femme sortait des tas d'engins de son sac à main, mais jamais, jamais, jamais ils n'arrivaient à faire un enfant, et les histoires finissaient toujours sur cette note douce-amère. Allison les aimait moins, d'ailleurs, que les précédentes histoires sur la fin du monde, mais telle était la direction du navire sur lequel elle se trouvait. « Qu'est-ce qui se passe ? » lui demanda-t-elle un jour, après une dispute dont elle ne se rappelait plus l'objet. Elle avait jeté quelque chose en l'air. « Tu veux un enfant, c'est ça ?

— Un enfant ? lui dit Adrian en lâchant son stylo. Un jour, peut-être », et puis de quoi est-ce qu'elle parlait, pourquoi est-ce qu'elle lui demandait ça, et maintenant la chanson est terminée et Allison est en train de commander quelque chose au barman.

« Quoi ? répond celui-ci.

— Un Hong Kong Cobbler, dit Allison.

— Vous êtes sûre que c'est recommandé dans votre état ? demande Keith, qui apparemment est debout à côté d'elle.

— Il est pour vous. Moi j'ai bu du jus de canneberges toute la soirée. Rêve ou Réalité ? Rêve ou Réalité ? »

Keith glousse et regarde par-dessus l'épaule d'Allison, puis il fait un petit geste avec sa main refermée, comme s'il écrivait dans le vide. « Je ne crois pas, dit-il. Le jour ne va pas tarder à se lever, et moi aussi je ne vais pas tarder à me lever.

Je vais rire de cette blague tant que le barman n'aura pas apporté l'addition.»

Mais l'addition arrive assez vite, et Keith signe le reçu avec un stylo qu'il avait sur lui visiblement depuis le début. « Une assiette d'houmous, dit-il. J'oubliais qu'on avait commandé du houmous et qu'on l'avait mangé. Je n'appellerais pas ça un acte raciste, Allison.

— Je suis un fan de la première heure, intervint le barman. Ainsi que de votre mari, chère madame. Au fait, félicitations. Vu ses bandes dessinées, je pensais que vous ne feriez peut-être jamais de... Je veux dire, comment ç'a pu arriver ?

— Oh, rien que de très banal », répond Allison, espérant se montrer toujours aussi réservée qu'elle pense l'être. « Mon mari a éjaculé dans mon vagin.

— Je crois qu'il est temps que vous alliez vous coucher, dit Keith. Je vous raccompagne. » Étonnamment, il a raison. On entend à présent une chanson qui remonte à des années, quand Keith était sûrement un beau petit collégien. La chanson s'appelle « Come and Get My Heart », par The L Club, sur leur premier album, *Introducing The L Club*, paru chez L Club Records. « Yes yes yes, fredonne Keith, *oh baby yes* », et Allison, peut-être pour la première fois, pense à son bébé à elle. Son ventre n'a pas bougé, même après qu'Hillary a posé sa main dessus. Aussi lui est-il plus facile d'imaginer que le bébé vit dans son sac à main, avec la doublure en coton en guise de placenta et un cordon ombilical qui pourrait maintenir vos lunettes autour du cou, si vous faites partie de cette catégorie de personnes. Mais le bébé doit faire attention. Il ne doit pas jouer avec le revolver, ni avec les chiffons imbibés de kérosène, ni avec la petite fiole remplie de cendres que lui a offerte Adrian – souvenir de l'époque où les gens lui envoyaient constamment des fioles remplies de cendres, à cause de ses histoires de volcans. Maintenant, ce sont des manuels de fertilité qu'on leur envoie, et ils les revendent à leur bouquiniste, les matins de mauvaise humeur, après les avoir rangés dans un carton, lui-même installé à l'arrière de leur voiture, achetée ensemble mais partagée à 60-40 parce qu'Adrian gagnait mieux sa vie à l'époque. C'est tou-

jours le cas, d'ailleurs. Allison arrive à sa cabine et, constatant qu'Adrian n'est toujours pas là, son ventre idiot et agité commence à lui donner la nausée.

« Je vais vomir », dit-elle à Keith avant de passer devant le hublot en titubant, puis dans la salle de bains, à peine plus vaste qu'un placard. La cuvette des toilettes a été dessinée par des Norvégiens qui ont élaboré toute une théorie sur son utilisation on ne peut plus pratique, mais Allison les envoie au diable et se penche au-dessus de la baignoire vide. Le vomi jaillit de sa bouche à grands flots.

« Oh ! » s'écrie Keith.

Allison actionne le robinet norvégien afin d'évacuer une partie du vomi vers la bonde, puis elle ôte sa chemise toute tachée. Où est Adrian ? La première fois qu'elle a vomit devant lui, il lui avait retenu les cheveux en arrière comme jamais personne ne l'avait fait, avec les mains délicates de quelqu'un qui dessine l'apocalypse. C'était à Noël, et les palourdes avariées qu'elle avait mangées ressemblaient à quelque chose d'enfoui au centre de la Terre. Et maintenant ? Allison jette son sac à main par terre.

« Ça va ? demande Keith.

— Je viens de vomir. Vous ne m'avez pas entendue ? Tout va bien. Je suis mariée à l'un des auteurs de bande dessinée les plus respectés de cette ère volcanique. Le problème, c'est que quand je rencontre une personne, je ne me dis jamais qu'elle peut être autre que gentille.

— Ça ne m'a jamais frappé », répond Keith, mais il est en train de lui chercher un verre d'eau.

« Et puis il suffit qu'elle dise un mot, et tout part à vau-l'eau. » Allison sent sur sa peau la porcelaine froide de Norvège ; elle se penche encore davantage au-dessus de la minuscule baignoire, comme si elle allait enfin révéler ce qui la dérange pour de vrai. Mais non. Elle vient de vomir, voilà ce qui la dérange, qui plus est toute seule, en plein milieu de l'océan. « Un jour, dit-elle, Adrian m'écoutait parler sèchement de quelque chose, et il n'a même pas posé son stylo. Vous savez, je connais plusieurs poèmes de John Donne par cœur, alors ça me bouleverse.

— Chhh... » répond Keith. Allison boit l'eau à petites gorgées. « Vous parlez très fort, Allison.

— Oui je parle très fort ! « Là où comme un lit sur l'oreiller, une rive en crue invitait les violettes à reposer leurs testes, nous nous assîmes, l'un à l'autre tout entiers. » Et moi je suis tout entière à Adrian.

— Vous êtes vraiment enceinte ? demande Keith. Et est-ce que vous aimez vraiment votre mari ?

— Vous savez, je suis en train d'écrire ma thèse en ce moment, et au cœur de mon propos, il y a cette théorie selon laquelle vous devriez vous mêler de vos fesses. Pour répondre à votre question, oui, souvent. Oui. Je l'aime souvent, et il est toujours mon mari. »

Mais Keith lui retire le verre des mains. Elle lève les yeux vers lui et découvre, avec une sorte d'épouvante vertigineuse, qu'il a ôté sa chemise. Son torse désinvolte ne ressemble en rien à celui d'Adrian, avec cette traînée de poils qui descend comme de la fumée de cigarette s'échappant d'une bouche. À quel âge enseigne-t-on cela aux gens gâtés par la nature, à débouler comme ça dans une pièce où une femme passe déjà un mauvais moment, à faire en sorte que les cocktails festifs nous persuadent qu'il s'agit bel et bien d'une fête ? Comment nous dissuader de croire des choses aussi fallacieuses ?

« Je viens de vomir », tente Allison. Avec ces deux personnes dans le placard, on dirait de nouveau la pharmacie. Et puis est-elle vraiment enceinte ? Mais Keith glisse déjà sa main sur son épaule, d'une manière qui lui suggère très fortement de prêter la plus grande attention à cet instant précis.

« On danse ? dit-il.

— Non.

— Mais on a dansé ! On dansait tout à l'heure. Je vous ai vue. »

Allison acquiesce très légèrement. « J'ai entendu la chanson.

— *Yes yes yes, oh baby yes* », dit Keith, dont la main se pose sur le ventre d'Allison.

« Non, une autre chanson, dit-elle. Celle de ce groupe qui m'a sauvé la vie quand j'étais au lycée, comme seules les chansons peuvent le faire. *«Quoi que je fasse, je ne fais que passer le*

temps, pour être avec toi, pour passer le temps avec toi.” Voilà ce que je veux dire, Keith Machinchose. Allez-vous-en et je l’aime. Je l’aime souvent. Les autres fois...

– Les autres fois, ce sont les vacances. Et vous êtes en vacances, en ce moment.

– Les autres fois, c’est l’enfer sur Terre. Quand il n’est pas là, il n’y a que des incendies et des coups de feu, et des requins, et ce barman qui est un fan de la première heure. » Elle lève les yeux et le placard se met à tourbillonner, comme un énorme ventilateur de la première heure. « Je ne peux pas me retrouver toute seule. J’ai besoin de son aide.

– C’est une bien belle histoire », dit Keith, mais il retire ses mains. « Je pourrai la réutiliser ?

– Utilisez ce que vous voulez. » Elle vide le contenu de son sac à main sur toute la Scandinavie. « Je n’ai plus besoin de rien ici... Ni mon porte-monnaie bourré de billets qu’ils n’acceptent pas, ni ces bonbons à la menthe recouverts de peluches, et si vous voulez suspendre vos lunettes autour du cou, j’ai un cordon tout indiqué. Voilà des mouchoirs, si vous êtes triste, et un test de grossesse.

– Oh mon Dieu ! » Hillary est dans l’encadrement de la porte de la salle de bains, ce qui d’un côté est surprenant, mais il ne faudrait pas oublier l’autre côté non plus. « Oh mon Dieu, les amis ! Allumez la télé ! Allumez la télé !

– Vous ne frappez jamais avant d’entrer ? » dit Keith en remettant sa chemise grincheuse.

« Il est arrivé une catastrophe », explique Hillary. Mais Allison, depuis son triste emplacement, ne peut pas voir l’expression hébétée sur son visage. Elle finit de se nettoyer la bouche et rassemble le contenu de son sac en un petit tas. « Je vous déteste, dit-elle très doucement à Hillary. Votre bande dessinée est incroyablement bête et mal dessinée, et puis vous racontez toutes vos blagues deux fois. Mettons que le titre du bouquin soit *Le Bal masqué*, eh bien on connaît la chute avant même de l’avoir lu. Et vous, Keith, tous vos personnages ont des têtes énormes et débiles, et ne venez pas danser aussi près de moi avec votre jean en pleine érection. » Mais Allison est d’un naturel réservé et personne n’entend ce genre

de supplique, où l'on invoque les détails particuliers d'une personne. Je t'en prie, Adrian, avec tes épaules et tes beaux dessins sur la fin du monde, viens me soulever par la ceinture et sors-moi de ce bateau, au nom de ton porte-crayon et de ta coupe de cheveux, amen.

Mais pas aujourd'hui. Allison se glisse dans la chambre où Hillary et Keith regardent, terrorisés, un écran vide. « On n'a pas la télé, dit-elle. On est au beau milieu de l'océan.

— Bien sûr qu'on a la télé, répond Keith. Ne me dites pas que c'est la première fois que vous participez à la Croisière Bande dessinée ? »

Lentement, très lentement, l'écran leur dévoile une ville en flammes. « C'est San Francisco ! s'écrie Hillary. Là où habite votre mari, Allison. C'est exactement comme dans ses bandes dessinées.

— Moi aussi j'y habite », dit Allison, mais pour le moment elle est sur un bateau.

« La fille de la pharmacie m'a dit qu'aux nouvelles on avait parlé d'un volcan. C'est vraiment effrayant, Épouse. D'abord un volcan comme dans les premières bandes dessinées de votre mari, et maintenant vous tombez enceinte, comme dans ses dernières œuvres. Et tout ça pendant la Croisière Bande dessinée !

— Changez de chaîne ou éteignez la télé », ordonne Allison. Elle s'allonge sur le lit comme un oreiller, ce qui était son projet initial. « Je veux sauter ce passage.

— Vous ne pouvez pas y couper, répond Keith. Un truc comme ça passe sur toutes les chaînes, même si je ne crois pas une seule seconde qu'il s'agisse d'un putain de volcan. »

« *Il s'agit d'un putain de volcan*, annonce le type de la télé. *C'est l'enfer sur Terre ! Regardez plutôt ce film amateur que nous avons pu nous procurer, et vous direz bon Dieu de bordel de merde !* »

« Bon Dieu de bordel de merde ! dit Keith. Le type qui a fait ce film a dû se faire un max de fric.

— Oh mon Dieu, dit Hillary. On va rester sur la Croisière Bande dessinée pour toujours, pour toujours, jusqu'à ce que tout ça soit terminé, et je suis absolument insupportable, pas vrai ? »

Allison est sur le lit. Elle essaie d'écouter. Adrian devrait être là, avec elle, sur ce bateau perdu au milieu de l'océan, ou alors elle devrait être là-bas, avec lui, à vomir dans sa propre baignoire. C'est plus grand, San Francisco, et elle y possède plus de choses. Elle jette un coup d'œil sur le contenu entassé de son sac à main, dans cette chambre dont elle réglera la note plus tard, si le type de l'enregistrement a dit vrai. Ils ne veulent pas qu'elle soit toute seule. Ils ne veulent pas qu'Allison se présente sans son mari, tout le monde le sait, et Allison non plus ne le veut pas. Elle n'en revient pas que tout ça soit en train de se produire, et regardez-moi un peu ces affaires : le porte-monnaie, les bonbons à la menthe, les mouchoirs. Aucun revolver pour pouvoir se frayer un chemin vers la sortie en tirant partout, ni même un bébé pour lui tenir compagnie. Elle n'a rien qui lui permette de quitter ce bateau, et je vous en prie, je vous en prie, regardez-moi les cendres d'Adrian par terre. Ça s'est souvent produit. Ça ne s'est pas produit assez souvent.

« Allison, il faut que vous voyiez ça. » Hillary fait des bonds sur place, comme un singe, et Allison regarde de nouveau son sac d'un air songeur, afin d'y trouver quelque chose qui permettrait de la tuer. Je vous en prie, pas les cendres. « Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! »

« Il n'y a aucun survivant, dit la télévision, ou peut-être si. Évidemment, il nous est impossible, dans un moment comme celui-ci, d'être exact à mille pour cent sur tous les détails de cette affaire. »

Allison pose une main sur son ventre. Elle se sent grosse, mais c'est peut-être juste une impression. Peut-être qu'elle se retrouve vraiment toute seule. « À l'aide », dit Allison. Mais elle est d'un naturel réservé, et tous ceux qu'elle aime sont si loin.

DIFFICILEMENT

Il faut faire attention lorsque vous dites ce que vous aimez deux semaines avant votre anniversaire. Dites des oiseaux, et vous recevrez des oiseaux. Dites le dernier album des Prowlers, et vous n'avez pas intérêt à l'acheter vous-même car il vous attend dans son emballage de chez Zodiac Records, avec une remise de dix pour cent les lundis, mercredis et vendredis après-midi, quand le fils Winsome y travaille, avec ses cheveux roux bouclés et cette minuscule barbe que se laissent pousser tous les bassistes – dix pour cent de remise à toute personne qui lui adressera un joli sourire. Deux semaines avant, ne dites rien que vous ne voudriez pas recevoir, parce que vous allez l'avoir, pour sûr. Pour sûr, faites très attention.

Ce fut pendant la semaine où tout le monde s'intéressa vraiment à l'album de The Clientele qu'Andrea et Sam durent quitter leur appartement le temps d'une matinée, afin que leur propriétaire puisse enfin réparer la porte vitrée de la douche contre laquelle s'était cognée l'autre Andrea, le soir du concert de Zumpano. Elles avaient donc décidé de s'asseoir devant chez elles, sur le trottoir, avec un pichet rempli de margarita, et de vendre, présentés sur une couverture, les objets dont elles ne voulaient plus. Sam vendit trois exemplaires de la jupe que sa mère lui envoyait à chaque anniversaire, ainsi que le single « I Am Here », par The Unsuspecting Motorists, un 45 tours collector. Même si c'était une rareté,

Sam n'aimait plus ce groupe depuis que le guitariste avait été viré au profit d'un petit gars aux cheveux roux frisés et affublé d'une minuscule barbe. Il était onze heures du matin, encore trop tôt, donc, pour la femme toute nue de l'immeuble d'en face. Alors, bien sûr, Andrea et Sam finirent par parler d'Egg. « Je l'aime bien, dit Andrea. S'il me le demandait, je le conduirais même jusqu'à l'aéroport, mais ça m'étonnerait beaucoup qu'il le fasse un jour.

— Machinchouette était comme ça, aussi », dit Sam, un instant distraite, buvant à même le pichet. Elle entendait, venant de la fenêtre de sa chambre, les notes lointaines du premier album des Katydids. À part elle, personne ne se souvenait de ce disque. Le volume n'était pas assez fort mais Sam ne se voyait pas héler le propriétaire pour lui demander de monter le son. Andrea et elle avaient vécu dans un autre appartement, pas loin du zoo, avec l'autre Andrea – et, comme si deux Andrea ne suffisaient pas, c'était l'époque où la radio passait sans arrêt « Andrea Says », des Waltzing Pneumonia. Elles avaient lié amitié avec le propriétaire parce qu'il les appelait toutes les deux « poulette », surtout Sam. Puis elles avaient reçu une lettre de lui qui commençait par : « *Mes chères poulettes que je vais croquer* », accompagnée de quelques photos, et elles avaient décidé de déménager. Leur nouvel appartement était moins spacieux. Il était beaucoup plus difficile d'y déambuler, voire d'y entrer, car il y avait encore plein de cartons. Même s'il était marqué dessus « FRAGILE » depuis le dernier déménagement, les cartons contenaient maintenant d'autres objets. Ils n'étaient plus fragiles, ne l'étaient plus depuis des années déjà, et on pourrait peut-être arrêter d'en parler, parce qu'ils savaient très bien à quoi ça ressemblait.

« J'aimerais que tu arrêtes de l'appeler comme ça », dit Andrea, comme si leur conversation ne s'était pas interrompue pendant un bon moment.

« Machinchouette ?

— Oui. Parce qu'il a un nom, figure-toi. Il s'appelle Steven.

— Mais je peux continuer de l'appeler Egg ? demanda Sam. Tu peux m'accorder ça, non ? »

Andrea poussa un soupir tellement marqué que les deux

petits garçons levèrent les yeux de la caisse remplie de bandes dessinées dans laquelle ils farfouillaient. Andrea et Sam l'avaient trouvée, cette caisse, dans l'appartement, le jour de leur arrivée, et à l'occasion de chaque vide-greniers sur le trottoir, elles ressortaient les bandes dessinées pour attirer les petits garçons. « Oui, Sam », dit-elle en lui lançant un regard qui révélait une patience énorme. « Egg. »

Sam tendit un bras au-dessus de la table pliante et tapota son pouce sur son pin's noir qui était posé là, orné d'une ligne jaune ondulée et peinte à la main. Elle l'avait trouvé, un soir faste, devant l'Éléphant Noir ; à présent, l'objet glissait vers la colocataire de Sam. Mais il s'arrêta à mi-chemin, comme si, soudain, ça ne l'intéressait plus du tout. « Ces bandes dessinées ne sont pas à vendre », dit Sam aux enfants tout en levant son pichet. « Margarita ? »

— Non, Tony », répondit l'un d'eux sans cesser de farfouiller. Ça faisait des années que les choses fonctionnaient ainsi. Andrea et Sam se connaissaient depuis toujours, ou du moins depuis le premier album de Morphine, ce qui revenait à peu près au même. Quelqu'un, quelque part, les avait fait se rencontrer en organisant une soirée d'anniversaire où elles s'étaient toutes les deux incrustées. Tout cela se passait dans une galerie d'art avec des peintures accrochées aux murs. À l'époque, Sam vivait à South San Francisco Ville Industrielle, mais elle était quand même assez futée pour décider, au moment où un type nommé Tomas se leva et expliqua que les gens devaient connaître certaines choses avant qu'il commence à lire des passages de son roman inachevé – la première étant qu'il s'agissait d'un travail en cours –, d'emmener sa nouvelle amie dehors, en prétendant avoir des choses à faire. Le magasin Zodiac était fermé. Andrea et Sam persuadèrent le vendeur de le rouvrir pour elles, et elles achetèrent chacune un album, avec remise de dix pour cent, pendant que le jeune homme attachait ensemble des liasses de dollars avec des élastiques qui n'attendaient que ça. Elles s'engueulèrent presque immédiatement – Andrea voulait acheter *Give Up the Ghost*, l'album des Fallen Airlines, et Sam trouvait ce groupe nul, sauf leur premier disque – mais leur querelle

cessa vite, chacune pensant l'avoir un peu emporté sur l'autre. Et ce genre de situation allait se reproduire très souvent. Bien que le San Francisco nocturne ne propose pas grand-chose à manger, Sam révéla à Andrea l'existence d'un petit restaurant de sushi en face du Seven Gables, qu'Andrea tenta ensuite de présenter comme une de ses propres trouvailles. Sam et elle passèrent leur soirée à se renvoyer une assiette de l'une à l'autre, chacune surenchérissant pour que l'autre mange le pire plat possible ; elles finirent par jeter un bout d'omelette froide sur du riz en espérant qu'au royaume des aveugles, cela passerait pour un sushi. Elles inventèrent un jeu consistant à dresser la liste des chansons dont le titre comportait des parenthèses aussi involontaires qu'hilarantes. Leurs préférées : « I Wasn't Meant to Live My Life Alone (with Vince Gill) » de Tammy Wynette, et, de Johnny Cash, « Where Were You When They Crucified Our Lord (with the Carter Family) ».

Comme dans la chanson de Frank Sinatra, des garçons, elles en avaient eu quelques-uns. Andrea avait eu un ivrogne du nom de Ben, qui, après plusieurs bières, se transformait en activiste militant. Il téléphonait aux grands magasins en affirmant qu'il passerait dans l'après-midi pour acheter une écharpe en vison, puis hurlait tout à coup : « La fourrure est un crime ! », et raccrochait au milieu des éclats de rire de Sam et d'Andrea, qui, pendant ce temps, écoutaient l'album des Salad Forks. Le whisky qu'il avait apporté chez elles ne dura pas longtemps, pas davantage que lui. « Je m'étais toujours dit que les alcooliques étaient *marrants* », expliqua Andrea sur un ton mélancolique, le soir où elle le plaqua et alla fêter l'événement avec Sam au concert des Tish Brothers. Ben s'était révélé le contraire même du type marrant. De rage, il avait démoli une enceinte en partant. Pendant quelque temps, Andrea et Sam n'écoutèrent plus que le coffret Phil Spector, en mono naturellement, mais elles finirent par craquer et rachetèrent une enceinte.

Sam, elle, avait eu l'invité, à peu près à l'époque où les Spinanes splittèrent. Il était l'ex-quelque chose de quelqu'un et finit par rester chez elles des semaines entières, qui plus est sans bouger de la journée. Tous les trois, ils passaient leur

temps à jouer aux vieux jeux de société qu'Andrea avait sauvés de son divorce et se parlaient de moins en moins. Pendant un temps, envoûté par une compilation des studios Don't You Love Me, l'invité passa d'une chambre à l'autre, en se demandant avec laquelle des filles il coucherait. Andrea et Sam tombèrent d'accord : peu importait laquelle des deux il choisirait. Il finit par choisir Sam et, pendant quelque temps, les choses se passèrent ainsi. Et puis un soir, il en eut marre en voyant les membres du groupe Whistledown mettre des heures à commencer leur concert, simplement parce que le banjo n'était pas amplifié à leur goût. L'invité en avait marre. Sam annonça qu'elle se rendait au Smoke Room, où Brad Wooly était censé reprendre des morceaux de Burt Bacharach. Elle ne comprit jamais pourquoi, à son retour, l'invité avait disparu de la maison. Elle ne comprit jamais vraiment pourquoi il ne l'attendait pas sur le canapé, en train de regarder un documentaire animalier à la télévision.

L'invité se maria dans les vignobles de l'arrière-pays une semaine avant que *Ruins in the Country* arrive dans les bacs de Zodiac Records. Sam et Andrea, étonnamment, furent invitées. Ce fut la plus belle enveloppe jamais parvenue jusqu'à leur appartement, elle-même contenue dans une autre enveloppe. Sam portait une des robes que lui avait envoyées sa mère, mais Andrea et elle se tirèrent rapidement de la fête pour remonter à l'étage, dans leur chambre d'hôtel. Elles enlevèrent leurs chaussures dans le couloir et les prirent à la main, en même temps que les bouteilles de vin offertes par le traiteur, puis, sur le chemin de leur chambre, retournèrent tous les panneaux « NE PAS DÉRANGER », pour qu'on lise : « MERCI DE FAIRE LA CHAMBRE ». Dans leur chambre, justement, elles s'allongèrent par terre et écoutèrent les Asking Prices, les Stone Roses, *Perfect Teeth* et *Ev'rything's Coming Up Dusty* en laissant des traces de pieds sur l'écran de télévision. L'endroit étant équipé d'une petite chaîne hi-fi médiocre, Andrea et Sam préférèrent évoquer la liste de leurs amis, qui se réduisait comme peau de chagrin.

« Bon, commença Andrea, l'autre Andrea est partie à New York avec son type obsédé par Bob Dylan. Kate ne s'est ja-

mais remise du lycée, et Carla Louise est chauffeur de taxi, je crois, donc jamais libre le soir, ni le jour. Ed et Dawn sont devenus chiants comme la pluie, mais on voit encore Machine Chose, l'Anglaise, aux concerts de Barrelhopper.

– Ce n'est pas notre amie, dit Sam.

– Il va vraiment falloir que tu règles ce problème une bonne fois pour toutes. Clark travaille toujours chez Zodiac, et Porky chez Machinchose.

– Ce ne sont pas des amis, tous ces gens-là. On ne connaît même pas le vrai nom de Porky.

– C'est Porky, répondit Andrea en sortant les deux bouteilles. Une goulée de champagne, une petite gorgée de chianti : voilà ma recette du cocktail au rosé fabriqué directement dans la bouche. Mais qu'est-ce que tu veux dire au juste ? »

Sam fut frappée, et ce n'était pas la première fois, de voir qu'Andrea et elle ressemblaient plus à un ex-couple de lesbiennes qu'à autre chose. Avec les années, elles avaient empilé des couches de sincérité et d'ironie les unes sur les autres, un sandwich à l'ironie, donc, mais qui sentait surtout la sincérité, comme un mauvais sandwich pas cher. Elles se laissaient pousser les cheveux jusqu'à ce qu'un tour chez le coiffeur s'impose et vivaient ensemble dans un énième nouvel appartement, avec un sol de salle de bains qu'aucun produit détergent ne pouvait nettoyer. Puis survint le poster d'Elvis Costello, celui que tout le monde possédait chez soi. Un jour, en écoutant les Hummingbirds, « les Colibris », elles virent un vrai colibri, ce qu'elles prirent pour un présage. Ensemble, elles achetèrent donc un abreuvoir pour colibris, et ensemble, elles ne l'installèrent jamais, comptant attirer les volatiles grâce à leurs mille et un charmes plutôt qu'avec de l'eau sucrée. Ensemble, elles baptisèrent le colibri Hummers, mais Hummers ne reparut jamais, du moins jamais quand elles le guettaient ; ensemble, elles réussirent à faire virer Sam de son boulot pour avoir utilisé l'imprimante et le scanner du bureau. Elles avaient scanné et imprimé, sans relâche, un titre entre parenthèses des Beatles, avec la magnifique typo léchée des années 60 : « (This Bird Has Flown) », « (Cet oiseau s'est

envolé) ». Elles l'avaient imprimé sur des autocollants, puis avaient écumé tout le quartier pour coller ces derniers sur des affiches qui apparaissaient un peu partout, agrafées et scotchées contre les poteaux téléphoniques, et qui parlaient d'une perruche perdue. Elles ne se seraient sans doute jamais fait pincer si elles n'avaient pas laissé les clés de Sam, la bouteille de gin, les deux bouteilles de tonic, le citron, le sac de glace, enfin le couteau utilisé pour trancher le citron, sur le bureau de la secrétaire, où elles avaient voulu se remonter le moral en attendant que le scanner fasse son œuvre. Tout ça, elles l'avaient fait ensemble, sans en parler à personne.

« Je pense à quelqu'un d'autre, dit Andrea.

— Mike. Moi aussi j'y ai pensé. Passe-moi le vin. » Le disque de Dusty Springfield en était à une chanson particulièrement triste, celle où Dusty raconte qu'elle s'est trompée sur toute la ligne, une chanson qui exigeait toujours une dose de vin supplémentaire.

« D'accord, Mike aussi, concéda Andrea. Mais je pensais plutôt à la femme nue d'en face. »

Cette femme n'était pas une de leurs amies non plus, mais elle avait des amis. Ce qu'elle n'avait pas, en revanche, c'étaient des rideaux, et Andrea et Sam aimaient l'observer de l'autre côté de cette horrible rue. Parfois, le spectacle était intime jusqu'à en être gênant : pendant que le petit ami de la femme cuisinait, elle enlevait les fils qui dépassaient de son jean, ou lisait la notice d'une boîte de thé sans rien dire, ou alors des amis débarquaient et repartaient au bout d'une heure, après l'avoir aidée à accrocher au mur des affiches encadrées. Le plus souvent, la femme était seule et déambulait toute nue, ni assez belle ni assez laide pour que cela ait un sens quelconque. Andrea et Sam la regardaient toute la journée et ne comprenaient pas.

« On ne l'a jamais rencontrée », dit Sam, bien que la femme, en réalité, les ait abordées lors d'un vide-greniers sur le trottoir et leur ait acheté un écheveau de fil que ni Andrea ni Sam ne se rappelait avoir jamais possédé. « Je crois qu'on n'a plus de vrais amis. On est un peu comme les canaris abandonnés, dans le livre que nos mères nous lisaient.

– Ce n'étaient pas des canaris, dit Sam. C'était une autre bestiole qui se retrouvait abandonnée.» Pour tout dire, la mère d'Andrea n'était pas une incondionnelle de la lecture aux enfants; c'était plutôt le genre de mère à vous apprendre la danse du ventre. «Tu préférerais être dans la salle des fêtes, au rez-de-chaussée, avec un mari ou un fiancé, ou je ne sais plus comment on appelle les garçons aujourd'hui? Est-ce que tu as vu son oncle fourrer de l'argent dans une cage à oiseaux installée uniquement pour que les gens y fourrent de l'argent? Un mariage, puis deux, puis trois, et ainsi de suite jusqu'au tien... Ton mariage? Est-ce que ça suffirait à ce qu'on entend actuellement par "ton bonheur"?

– Non, non, non, non, non», répondit Sam. Elle voulut attraper un oreiller, mais il était à l'autre bout du lit. Aussi renonça-t-elle à recouvrir son nez et sa bouche.

«Alors haut les cœurs, si tu n'as rien de mieux à faire.» Dans les mois qui suivirent la sortie du premier single des Magpies, «How Good Are You», le bruit courut que San Francisco s'attendait à une catastrophe – naturelle ou provoquée par l'homme, nul ne le savait – dont les journaux parlaient sur un ton de plus en plus inquiétant. Quelle que fût cette tragédie, Andrea s'imagina survivre avec Sam, peut-être dans une course désespérée contre le temps, coincées dans un embouteillage ou sur une île inaccessible, l'une conduisant, l'autre malade et agonisant sur le siège passager. Andrea faisait part de ces rêveries avant même d'avoir bu la première goutte du premier liquide mais, aux yeux de Sam, il leur serait difficile de donner l'image de deux rescapées pleines de sarcasme ayant survécu à mille périls, quand, en réalité, il ne s'était pas passé grand-chose. Elles s'étaient rendu compte qu'elles avaient assisté au même concert bien des années auparavant, le jour où Prince avait rejoint les Bangles sur scène pour chanter «Manic Monday» ainsi qu'une reprise brouillonne et mal répétée de «Gotta Whole Lotta Shakin' Going On», mais cela semblait de plus en plus insuffisant. De plus en plus, cela semblait toujours moins. «En tout cas, on n'a pas les problèmes de Frank Hayride», dit Sam, tout fort. Il s'agissait d'une blague à propos d'un camarade de lycée d'An-

drea que Sam n'avait jamais vu – mais San Francisco étant une petite ville, un jour la rencontre finirait par avoir lieu, vraisemblablement suivie d'un fou rire.

Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, on était le lendemain matin du concert des Sinways. Andrea et Sam buvaient des bières belges au Pour House et passaient en boucle *How Can You Believe*, l'album des Cottontails, sur le juke-box. Devant elles, il y avait un vague tas de piécettes, qu'elles avaient gagnées en revendant chez Page Through Books les livres dont elles ne voulaient plus. Elles avaient vendu *Ivanhoé* et *La Couleur pourpre*. Elles avaient vendu *Les Pies. Écologie et comportement des pies à bec noir et à bec jaune*, pourtant emprunté à la bibliothèque, *Corbeaux dans un champ de blé* et *Sire Gauvain et le chevalier vert*. Elles avaient vendu le *Dictionnaire Harvard de la musique* et *La Conquête du courage*, et un autre exemplaire de *Beloved*. Sam voulait vendre *Glee Club*, Andrea s'y était opposée, mais elles avaient bazarde des poèmes de John Donne, de Wallace Stevens, d'Elizabeth Bishop, de Stephen Spender, et au moins quatre manuels pratiques, ainsi que *Le Patient anglais* et *Le Paradis se trouve sur Terre*, qui marchait pas mal à l'époque. Seuls *Lipstick Traces*, *La Fille qui ne cachait rien* et *Hanger Square* semblaient rester tout seuls sur leurs étagères. « Je viens de m'avaler *L'Île au trésor*, dit Andrea. Cul sec.

– On aurait dû le garder, celui-là, répondit cruellement Sam. Pour Egg, j'entends. C'est un livre de garçon, avec cette histoire de chasse au trésor et toutes ces turluttés.

– Mais il n'y a pas de turluttés dans *L'Île au trésor*. Tu confonds avec *Le Loup des mers*. Dis, tu me rendrais un dernier service ? »

Sam plissa les yeux, ce qui est toujours une bonne technique. « Tu m'as déjà demandé ça il y a cinq services. » Puis : « Quoi ? »

Sur ces entrefaites, la chanson « Girl Hurricane » débuta ; d'autres clients du bar, reconnaissant le morceau, levèrent les yeux. C'était le tube de l'album. « *Il faisait sombre toute la journée, et toujours plus sombre*, disent les paroles. *J'étais assis dans un rocking-chair, à boire du gin au citron.* » Andrea termina sa bière. « Sois gentille avec lui », dit-elle.

Sam fit un bruit, comme si elle avait eu un enfant bien des années auparavant, que l'enfant était tombé dans un volcan mais qu'elle le pleurait encore aujourd'hui.

« Pourquoi est-ce que tu ne l'aimes pas ? demanda Andrea. Pourquoi tu n'es pas gentille avec lui ? Il n'est concerné par aucun des problèmes. »

Car un soir, tard, en écoutant un album de Nick Drake, elles s'étaient solennellement juré de ne jamais fricoter avec des garçons concernés par l'un de ces problèmes : Argent, Maman, Queutard, Défoncé, Homo. Pacte informel, bien sûr, mais qui n'avait pas suffi. Vous pourriez croire, comme dit la chanson, que tout s'était effondré avec l'arrivée d'Egg. En réalité, les choses dégénérèrent lorsqu'un groupe très célèbre, qui a refusé de voir son nom cité ici, sortit un nouveau single dont Sam détestait les paroles. « *Tu me veux ?* » disaient celles-ci, ou peut-être le chanteur. « *Alors viens défoncer ma putain de porte. Je t'attendrai avec un flingue et un paquet de sandwiches.* » Sam n'en revenait pas : non pas des *cigarettes*, mais des *sandwiches*. Qui pouvait donc songer un instant à apporter un paquet de *sandwiches* dans un endroit où il fallait défoncer la porte pour pouvoir entrer ? Histoire de se remonter le moral, elle loua un film qu'elle aimait bien – *La Reine des Neiges* – et le regarda. C'est ce jour-là qu'Egg arriva.

« J'ai rencontré un type, dit Andrea. Steven. À la laverie, figure-toi. On va aller au concert des Friendly Skies.

– Mais ils sont nuls !

– Tous mes habits aussi sont nuls », répondit Andrea en passant devant la télé. « Mais ce n'est pas pour ça que je me promène à poil. Ouvre la porte si on sonne.

– Notre voisine se promène à poil, par exemple », rappela Sam en agitant la main vers les seins nus de l'autre côté de la rue. Mais Andrea était déjà sous la douche et mettait de l'eau partout. Sam regarda encore une ou deux scènes du film ; puis survint tout à coup la scène où Egg entrait pour la première fois dans leur appartement, sans frapper.

« C'était ouvert », dit-il. Puis il se mit à regarder le film. La première chose qui agaça Sam, c'est qu'il disait toujours : « Je suis très fan », quel que soit le sujet. « Je suis très fan de

cinéma, dit-il.

– Andrea en a pour une minute, expliqua Sam. Margarita ?

– Non, Steven, dit Egg en déambulant dans l'appartement.

– Sam, répondit Sam.

– D'accord, Sam, dit Egg. Sam, comme un mec ?

– Exactement. Sam, comme un mec. Je m'appelle Sam et je suis un mec.

– Un abreuvoir pour colibris ! » s'exclama-t-il. L'emballage encore intact se trouvait au-dessus d'une pile de cartons dits « fragiles ». « Je vais peut-être appeler mon groupe comme ça : Hummingbird Feeder.

– Tu as un groupe ?

– Non, pas pour de vrai. C'était juste histoire de dire. Elle est géniale, Andrea, non ?

– Ça fait des années que je la connais, mais on ne sait jamais.

– On a chacun nos petits défauts.

– Regarde », commença Sam, mais Egg regarda *La Reine des Neiges*. Alors elle éteignit la télévision. « Regarde, au sens figuré... Je te connais par cœur. Tu traînes à la laverie automatique et tu écoutes les conversations jusqu'à pouvoir t'y immiscer le jour où la fille fait sa lessive sans sa colocataire.

– Ce n'est pas mon genre, répondit-il gentiment. Je me trouvais à l'Orbit Room, et Andrea m'a offert un verre.

– L'Orbit Room se trouve juste à côté de la laverie.

– Ce sont des dames chinoises qui font ma lessive. Je suis électricien dans le bâtiment. Comme on a deux minutes devant nous, je vais t'expliquer de quoi il s'agit. Tu vois comment on construit les immeubles, d'abord très vite et puis en s'arrêtant quelque temps pour laisser des types s'activer à l'intérieur ? Eh bien moi, je suis un de ces types, justement. Voilà pourquoi on s'arrête de construire pendant quelque temps.

– Bon, eh bien, merci de m'avoir fait perdre mon temps. »

Egg éclata de rire, le fameux rire d'Egg : « Ha ! », juste une fois. « C'est maintenant que ça devient intéressant. » Mais Sam n'entendit jamais la suite. Andrea entra dans la pièce, vêtue d'une robe achetée dans une boutique où Sam ne pouvait plus aller parce qu'un jour elle y avait fait un esclandre qui pa-

raissait, à l'époque, totalement justifié. Egg se tut et la regarda comme un oiseau qui vient de se cogner contre la fenêtre.

« Où est cette merde ? demanda-t-elle à Sam en désignant ses propres cheveux, qu'elle maintenait d'une main.

– Il vient d'arriver.

– Je ne parlais pas de lui, dit Andrea. Steven n'est pas une merde. Je voulais dire le produit collant qui lave les cheveux.

– Tu n'as pas besoin de produit qui lave les cheveux », intervint Steven. Puis il lui prit le visage entre les mains. Ils s'embrassèrent d'une manière grotesque. L'appartement étant petit, Sam eut du mal à regarder ailleurs. Quelque part parmi les disques entassés sur la nouvelle enceinte figurait *The Dream of Evan and Chan*, une chanson tout en ronflements et en bourdonnements, où il est question de gens qui vont voir un concert. C'est une sorte de chanson d'amour dans laquelle le chanteur insiste pour dire qu'il ne va pas la laisser partir, « même si tu n'es pas d'accord, oh non ». Mais il y est aussi question d'un rêve et, à la fin du morceau, le téléphone, *dring dring dring*, arrache le groupe tout entier à son rêve, et le rêve est terminé. Sam savait que la chanson se trouvait là, quelque part. Elle savait aussi – comme si elle l'avait vu en rêve – que si Egg venait à l'écouter, il dirait que ça n'est qu'un petit pédé chantant sur des batteries électroniques. En plus, Sam venait aussi de le comprendre, il le dirait tout fort. Elle pouvait l'entendre le dire, malgré sa main sur la télécommande de la télévision, qu'elle serrait de plus en plus fort, jusqu'à ce que les petits boutons en plastique finissent par supplier qu'on les laisse en vie. Sam n'eut aucune pitié pour les petits boutons en plastique, surtout devant Andrea et Egg qui s'embrassaient comme ça. Ils pouvaient bien supplier toute la nuit, elle n'allait pas les laisser partir, non, même si eux n'étaient pas d'accord, oh non.

Les deux tourtereaux finirent par arrêter.

« Je t'emprunte ton sac à main, dit Andrea. Le mien est encore tout déchiré. »

Egg contemplant la pile de disques sur la nouvelle enceinte. « C'est quoi ? dit-il. On dirait un truc des années 80. » C'était un album des Clash intitulé *Sandinista!*

« L'argent, dit Sam. Prends mon sac mais laisse-moi l'argent.

— Je te l'ai laissé, sauf que tu n'en as pas. » Sam n'en avait toujours pas le jour du Retro Pop Gala à Stirrup Park. Alors, Egg lui en prêta pour le billet, et Andrea paya les sushis qu'ils mangèrent ensuite. Ils étaient tous les deux ligüés contre elle. L'endroit était quasiment désert, et chacun essayait d'être courtois.

« Je suis très fan de ce restaurant, dit Egg.

— C'est moi qui l'ai fait découvrir à Sam », répondit Andrea en tendant vers Egg une bouchée de quelque chose.

Sam, furieuse, avala son Volcano Roll. Si Andrea et Egg n'étaient pas amoureux, on pouvait dire sans se tromper qu'ils avaient l'intention de l'être plus tard. Peut-être qu'Andrea ne tendait pas à Egg une bouchée de quelque chose à cet instant précis, mais Sam comprit que c'était désormais son histoire à elle, et plus la leur. « Dis-moi quelque chose, fit-elle à l'attention d'Egg.

— Ne te sens pas obligé », intervint aussitôt Andrea.

Egg récupéra un bout de gingembre et le posa sur son doigt, comme un petit chapeau. « D'accord, je vais te dire quelque chose, répondit-il sur un ton aimable. Une blague, tu veux dire ? Est-ce que tu veux entendre l'histoire, ou la blague, des gens qui trouvent de l'argent dans la rue ? Oh non, je suis bête... Je l'ai foirée.

— Ne t'inquiète pas, dit Andrea. On la connaît déjà. »

Or Andrea et Sam ne l'avaient jamais entendue. Sam, notamment, était tellement fauchée qu'elle se serait automatiquement souvenue d'une histoire sur des gens qui trouvent de l'argent dans la rue. Elle serra fort son petit verre, sans doute importé. Sur les millions de personnes qui vivent au Japon, une bonne partie doit être malheureuse et sans le sou, et pourtant les bouteilles de saké sont toujours minuscules. « Change de sujet, dit Sam.

— Je crois que c'est moi qui vais changer de sujet, dit Andrea. Qu'est-ce qu'on fait pour l'anniversaire de Sam ?

— Loin du quartier, en tout cas.

— Si on quitte le quartier, Mike ne viendra probablement pas.

— Je m'en fous. » Sam retourna son verre vide, mais en gardant sa main dessus, comme s'il pouvait foutre le camp. « Ils continuent d'accrocher partout ces affiches pour les oiseaux, quoi qu'on fasse. Petey la perruche. "Elle sait répondre à son nom : Petey." Ça me déprime. Ils ne vont jamais le retrouver, leur oiseau.

— Il s'est envolé, convint Andrea.

— Mais non, dit Egg. Les oiseaux comme celui-là, quand ils sont perdus, il y a tout un groupe qui les attend dans le parc. Ils battent des ailes tous ensemble. J'ai vu ça dans un magazine, avec des images et tout. »

Des magazines. Écoutez-moi un peu ce type. « Mon cul, dit Sam. Je vais tout le temps dans le parc et je n'ai jamais vu ça. C'est une légende. Les gens se promènent et règlent des problèmes, voilà à quoi sert un parc. Et des chevaux, pour émerveiller les petites filles.

— Faux, répondit Egg. Dans un parc, on voit tous les jolis oiseaux en groupe, tous les perroquets perdus par leurs propriétaires, les perruches vert électrique comme Petey, les canaris, les toucans, et puis tous ces oiseaux noirs, comment ça s'appelle déjà... Ceux qui volent les objets brillants. » Il s'essuya la bouche avec une serviette et, lentement, se l'essuya de nouveau. « Alors, Sam ? Qu'est-ce que tu veux pour ton anniversaire ? »

Sam relâcha son verre devenu inutile. « Un oiseau », dit-elle, soudainement, mensongèrement. Son anniversaire tombait deux semaines plus tard. Egg leur lança à toutes deux un sourire, puis il fit claquer ses deux baguettes chinoises l'une contre l'autre, comme un dentier.

« D'accord », dit-il pour ne rien dire, et il mangea son morceau d'œuf froid.

Ainsi, pendant un petit moment, lui aussi entraînait dans l'histoire.

L'album *Sandinista!*, des Clash, était l'un des préférés d'Andrea et de Sam, et pour de sacrées bonnes raisons. Il dure très longtemps. Il est réuni en deux CD chez moi, ou en trois vinyles chez Andrea et Sam. Egg n'avait pas tort : il fait vraiment années 80, même s'il n'est sorti qu'en 1980. C'est un

album brouillon, et comme les Clash étaient très fans de reggae jamaïcain à l'époque, il en contient beaucoup, et aussi du dub, qui est comme du reggae mais en instrumental et moins costaud. Soir après soir, Andrea et Sam s'étaient vautrées sur le canapé, à rigoler et à s'engueuler pour savoir laquelle des deux devait retourner le disque, et Sam n'oublierait jamais que la première fois où l'invité l'embrassa, en plein sur l'épaule droite, c'était « Somebody Got Murdered » qui passait, sa chanson préférée de tout l'album – qu'elle reconnaissait être tout de même un peu longuet. Parfois. Si elle essayait de l'écouter en entier, sans que rien ne vienne la perturber dans la pièce tout illuminée d'insomnie, l'album semblait déployer ses doigts aux griffes trempées dans le dub jusque très tard dans la nuit, comme si lui aussi voulait profiter de la soirée pour s'éclater un peu plus.

Pourtant, c'est un matin que la chose eut lieu, une fois de plus pendant que l'album des Katydids passait. Sam était lovée sur le canapé comme un point-virgule, et Andrea, vêtue de sa serviette de bain, avait déplacé les pieds de Sam pour pouvoir s'asseoir et lui parler de la nouvelle porte de douche. Puis Egg débarqua, ce qui signifiait qu'il avait la clé, car Sam n'oubliait plus jamais de fermer la porte à double tour. Il tenait un objet qui, au premier abord, ressemblait peu ou prou à un fantôme de nain. Malheureusement, il s'agissait d'une cage, recouverte d'un petit tissu. « Joyeux anniversaire ! chanta-t-il avec un faux accent *british*. Joyeux anniversaire ! » Il s'arrêta juste avant la partie que tout le monde préfère, celle où intervient le prénom de la personne que l'on fête. Egg se contenta de déposer la cage sur les cuisses de Sam. Elle jeta un coup d'œil sous le tissu et vit ce qu'il y avait à voir.

Oh mon Dieu, ou un autre, pourquoi toutes ces choses terribles ? Si Tu as bel et bien créé le monde, pourquoi ne pas l'avoir fait meilleur ? Pourquoi devrait-on donner le meilleur de nous si même Toi Tu ne l'as pas fait, monsieur ou madame Je-Suis-la-Perfection ? Tu ne pourrais pas nous envoyer un baiser tant qu'on est debout, ô retrouveur des animaux de compagnie perdus, plutôt que de nous frapper pendant qu'on est à terre ? Avec toutes ces histoires et tous

ces oiseaux perdus qui filent vers le sud dès qu'il commence à faire très froid, est-ce vraiment sous cette forme que Ton œuvre doit se manifester ? Et sur les cuisses de Sam ?

« Le type de la boutique prétend qu'il s'appelle Chéri, mais tu peux changer. Ça s'appelle un inséparable. Désolé d'être aussi cucul.

– Je croyais qu'ils devaient toujours vivre en couple », dit Andrea.

Sam remit le tissu. « Tais-toi, tais-toi, tais-toi, dit-elle.

– Pas celui-là, dit Egg. C'est un oiseau rare, *ha!* Comme toi, Sam.

– Va te faire foutre. »

Fait assez curieux, il y a dans le premier album des Katydid, vers la fin, une partie entièrement en japonais. « Steven, tu veux bien nous excuser une seconde ? » demanda Andrea.

Egg se leva. Sam aurait pu supporter la chose s'il s'était contenté d'aller dans la cuisine. Mais il préféra s'arrêter et s'emparer du carton contenant l'abreuvoir pour colibris, histoire de faire quelque chose, et tout bascula. Il était trop dangereux pour rester dans l'histoire de Sam.

« Un jour, il va te massacrer, dit-elle très doucement. Je le connais, Andrea. Vous allez partir en randonnée avec son copain de la fac et ils vont te massacrer. Tu vas disparaître. Pouf ! Dans la nature. Et moi je serai toute seule sur ce canapé à écouter l'album des Katydid.

– Le disque, dit Andrea sur un ton lugubre, est presque terminé. »

Sam poussa un soupir et observa la serviette de bain dont s'était enveloppée Andrea. Elle n'avait jamais pensé, jusque-là, qu'un tissu en éponge puisse être aussi beau. « Je sais, dit-elle, que je suis en train de devenir chiante. *Je le sais.* Mais je sais aussi que j'ai raison à propos d'Egg. Tu vas disparaître, Andrea. Dans une forêt. »

Andrea se pencha et attrapa les deux bras de Sam par les poignets, presque sans les serrer. « Écoute-moi, dit-elle. Je peux difficilement te trouver gentille sur ce coup-là. Je peux difficilement dire que je t'aime, vu la manière dont les choses se passent. » Ces « difficilement », Andrea et Sam le savaient

bien, étaient un mensonge, une bisbille qu'elles ne pourraient jamais rabibocher. Elles se regardèrent comme une paire de parenthèses. Dans la cuisine, couvrant les Katydids, on entendit Egg ouvrir un carton.

Sam se leva du canapé et emmena son nouvel oiseau avant de fuir le bonheur irréfutable d'Egg et Andrea. Elle se traîna dehors, jusque sur le trottoir, où, tel un miracle, se trouvait Mike, un ami à elle, occupé à contempler ses chaussures.

« Salut, Sam, dit-il. Tu vends des bandes dessinées aujourd'hui ? C'est un oiseau que tu as là ? Tu veux voir des fourmis ? » Mike avait dix ans et vivait dans le quartier avec un père à la fois triste et précautionneux.

« C'est un inséparable », expliqua Sam, qui avait l'intention de le lui offrir. Mais d'abord ils devaient discuter. « En attendant, fais-moi plaisir, Mike : ne parlons pas de la vie amoureuse de cet oiseau. On prend juste l'air, d'accord ?

— Mais je sais plein de choses sur l'amour.

— Tu ne sais rien de l'amour. Tu es jeune et sans expérience. Ton expérience se limite, disons, à savoir combien de chewing-gums différents tu as goûtés dans ta vie.

— Sept, embraya aussitôt Mike. Je sais ce que c'est, l'amour. C'est ma petite copine qui m'a appris. »

Sam n'entendait plus les Katydids. Soit l'album était terminé, soit Andrea et Egg avaient changé de disque dès qu'elle était partie, soit elle était trop loin, tout simplement. C'était peut-être encore la meilleure réponse. Au-dessus de sa tête, le temps était bizarre, comme s'il allait se produire quelque chose ; pourtant le ciel était rempli de néant. « Tu as une petite copine ? » demanda Sam.

Mike rougit, mais acquiesça. « Oui. Tu es la première personne à qui je le dis. Elle est plus vieille que moi. Beaucoup plus vieille.

— C'est bien. Alors souhaite-lui bon anniversaire, à ta vieille copine. »

Qu'il aille se faire foutre. Que ce petit connard de gamin aille se faire foutre. Elle pouvait le donner à n'importe qui, son oiseau. Elle connaissait tout le monde dans cette ville. Elle pouvait travailler comme chauffeur de taxi, et quand les

gens se pencheraient pour lui payer la course, l'oiseau pourrait leur crever les yeux, ou bien elle l'emmènerait vers le sud pendant l'hiver glacial, par pure grandeur d'âme. Elle connaissait les noms de chacune des Marvelettes. Elle avait un tas d'amis dans le quartier. Elle traversa la rue et frappa à la porte de l'appartement d'en face.

L'amour est une histoire, une histoire d'amour, en général. Les personnages principaux, voilà ce qui compte. Le type qui travaille chez Zodiac ne compte pas là-dedans, et Porky non plus, ni Helena, ni l'invité qu'elle épousa, ni Mike, ni Egg – aucune de ces personnes ne figure dans l'histoire de Sam. Les personnages principaux, ce sont Sam et son amie. Sam entendit des pas de pieds nus, et la femme ouvrit la porte. Dieu merci, elle portait un peignoir. Mais l'ignoble tissu en éponge bâillait, et si Sam avait daigné y porter son regard, elle eût aperçu un sein. Au mur, il y avait une affiche qu'on ne pouvait pas distinguer depuis l'appartement d'en face, mais que Sam avait déjà vue auparavant. On y voyait une femme dans une forêt, une femme pas très différente de la femme qui habitait là. Elle arborait un grand sourire idiot.

« Vous avez retrouvé mon oiseau ! s'exclama la seule et dernière amie de Sam. Petey ! Petey ! », et que le ciel lui vienne en aide, c'est la seule histoire dans laquelle Sam figure.

CATÉGORIQUEMENT

Aux États-Unis, où se déroule cette histoire d'amour, nous sommes tous amenés à prendre des décisions concernant l'amour, même si nous ne sommes pas citoyens américains, même si nous ne savons pas ce que nous faisons. Si vous prenez un taxi et tombez amoureux dedans, aucune loi américaine ne vous empêchera de vous ridiculiser tout seul. Si vous pensez à une personne en particulier pour le bal de fin d'année du lycée, vous n'êtes pas obligé de soumettre ce choix à un vote. Si vous voulez aimer, alors telle sera votre vocation, quels que soient les conseils de votre mère, quelle que soit la chanson qui passe à la radio. Aux États-Unis, l'amour vous appartient, du moins pour le moment.

Toutefois, si vous optez pour une carrière de criminel, nous avons un système différent. Aux États-Unis, douze personnes sont amenées à décider si Untel est un criminel ou non. Et personne ne peut y changer quoi que ce soit. Ce ne sont pas toujours les mêmes douze personnes – elles changent à chaque fois, comme une douzaine d'œufs. Et comme les œufs, la méthode a souvent été décrite comme très fragile. Ce matin-là, Joe s'était fait des œufs. Un gros petit déjeuner.

Un gros petit déjeuner, aux États-Unis, vous plombe directement – pas exactement le genre de chose recommandée quand on se bat pour stopper une maladie. Malgré tout, Joe s'était fait des œufs. Il travaillait pour Stop AIDS Now, une organisation politique et/ou sociale ayant pour but de stop-

per le sida tout de suite, cette maladie terrible qui a tué des millions d'êtres humains et qui se transmet par deux actes liés de très près à l'amour : en ayant des relations sexuelles et, désormais, en ayant des enfants. Au moment où j'écris, soyons honnêtes, personne n'a trouvé la solution. Il y a bien des médicaments, mais ils ne marchent pas ; il y a l'intolérance qui, curieusement, marche très bien dès qu'il s'agit d'aggraver les choses. Et puis les gens continuent d'accomplir des actes d'amour et de mourir, partout, dans le monde entier. La boîte pour laquelle travaillait Joe estimait, parmi d'autres stratégies, que trop c'était trop. Joe faisait un travail noble, donc pas très bien payé, mais il se disait qu'il n'avait pas besoin de beaucoup d'argent, ce qui est une idée répandue et, étonnamment, pas si difficile à appliquer. Les œufs, par exemple, ne coûtent pas cher. Joe tentait de stopper le sida du lundi au vendredi, sauf quand il était malade, quand il avait très envie d'aller au cinéma plutôt qu'au travail, ou quand il était appelé – convoqué, dit-on – pour être juré. Dans ces cas-là, soit vous faites partie, pendant environ une semaine, des douze personnes qui décident si Untel est un criminel, soit il ne se passe rien du tout. Ni l'une ni l'autre de ces deux tâches n'est à proprement parler épuisante. D'où les œufs au petit déjeuner.

Description du personnage. D'une taille convenable. Pourrait mieux s'habiller. Un corps qui pourrait plaire, si c'est votre genre. Pour employer une métaphore américaine, si à New York les gens sont droits dans leurs bottes et traditionnellement hétéros, et si sur la côte ouest, entre Seattle et San Francisco, il n'y a que des homos et des lesbiennes, alors Joe se situerait quelque part dans le Kentucky. Il y a des hommes tellement beaux que prétendre que Joe ne les remarquait ou ne les désirait pas serait faux et absurde. Tout le monde les remarque, ces hommes. Sans même parler de la simple curiosité, aussi normale que les omelettes et consommée au moins aussi souvent. Mais Joe sortait avec des femmes, et il se maria un jour avec l'une d'elles. Quelqu'un de très bien. Qui travaillait dur. Qui avait des lèvres pulpeuses. Qui possédait, aux yeux de Joe, des qualités enviabiles et authentiques, des montagnes de bienséance et d'intégrité, des lacs de charme,

de bienveillance et d'ingéniosité, des tissus brillants choisis avec soin et la tendresse en bandoulière, toutes ces choses désirables et indicibles dont personne, en amour, ne peut établir la liste. Sa manière de boutonner ses habits. Le papier aluminium toujours plus joli sur les plats qu'elle mitonnait. La façon dont elle disait, quand elle le disait : « Mets tes chaussures, chéri. » Sa conversation, les gens intéressants qu'elle ramenait à la maison, ou qu'elle connaissait depuis son enfance, ou qui mangeaient dans sa cafétéria, ou qu'elle avait entendus discuter dans le parc. Plusieurs de ses amis qui racontaient des blagues que Joe trouvait marrantes, quand il les entendait. Payer en liquide ou en carte de crédit, les cheveux de cette femme, le fou rire après telle réplique de film. « Et moi, qu'est-ce que je suis, un acrobate ? » la faisait rire. « C'est la fête ! » la faisait rire. S'embrasser tout le temps, ce pour quoi les lèvres sont d'ailleurs faites. La jalousie des gens qui se trouvaient dans un ascenseur avec elle, la jalousie des plantes même, voire des plantes d'appartement, aux meilleurs jours. Aux États-Unis, ces choses-là se terminent par un mariage, à moins qu'on soit homosexuel, même si cela va changer aussi – comment imaginer le contraire ? –, peut-être que ce sera déjà le cas au moment de la parution de ce livre. Six années durant, l'amour régna sur Joe, et puis quelque chose d'autre se produisit, comme une nouvelle phase lunaire. La poule de l'amour pondit un nouvel œuf. Du jour au lendemain, il trouva les coudes de sa femme atroces. Il n'y avait plus assez d'argent, ou alors c'était à cause de cette soirée où ils étaient restés jusqu'à la fermeture du restaurant, avec les Chinois en smoking qui rangeaient les chaises sur les tables, comme d'immenses araignées dans un musée, fermé pour la journée, fermé pour la nuit, les lumières baissées, la musique étincelante soudain éteinte et deux manteaux, deux pauvres manteaux, suspendus sur un côté d'une patère sinistre dont les cintres en fil de fer faisaient *gling-gling* pendant qu'ils s'engueulaient, mari et femme, jusqu'à fondre tous deux en larmes.

Voilà les éléments que l'on doit connaître. Ce sont des renseignements pertinents par rapport à cette affaire, et le seul jugement que l'on puisse porter est le suivant : Joe, oui

Joe, est sympathique. C'est un type sympathique ! C'est notre héros ! Qu'il mange donc ses œufs ! Les toasts, les galettes de pomme de terre : il les mangea entièrement sans penser une seule seconde à sa femme. Nourriture potable. Rien de particulièrement délicieux, on n'atteignait pas le *top ten* des œufs, mais il était l'heure d'y aller. La convocation, on appelle ça la convocation, indiquait 8 h 30 du matin, et ne pas s'y présenter était puni par la loi.

Être membre d'un jury consiste à s'asseoir dans une salle et voir si on va finir par faire quelque chose ; dans cette salle, il ne se passe rien, pendant qu'ailleurs des personnes que vous ne voyez pas prennent des décisions. C'est comme au travail, sauf que vous n'êtes pas au travail : peut-être que vous allez être juré. Voilà en quoi consiste votre nouveau travail temporaire. Pas très bien payé.

On finit par vous convoquer dans une pièce – comme c'est le cas pour nous tous. Et ce fut le cas de Joe, grâce à un numéro. Le sien était situé dans les 100 et quelque chose. On appela du 104 au 110 ; il était compris dedans. En sortant de la salle, il fit bien attention. Maintenant qu'on avait tiré son numéro, qu'allait-il se passer ? Probablement rien. Néanmoins, le couloir avait des airs de roulement de tambour. Cela faisait longtemps qu'il poireautait sans rien faire, même si on lui avait accordé plusieurs pauses. Il avait un sens parfaitement inné et juste du suspense narratif et du désir : peut-être allait-on le *séquestrer* – quel mot sexy.

Le tribunal, comme d'habitude, les drapeaux. Les États-Unis ont un père, comme toutes les personnes désobéissantes, et le père des États-Unis trônait au-dessus du fauteuil du juge, tel un gros billet de un dollar multicolore grimaçant pendant tout le déroulement du procès. Joe s'assit, comme tous les autres, asseyez-vous et attendez le juge, levez-vous quand il arrive. Pour être très honnête, ce n'était pas ce que Joe préférait. Il ne raffolait pas de l'idée même d'un juge passant ses jours vieillissants à décider qui était fautif de quoi. Dans le restaurant, ce fameux soir, il n'y avait eu qu'un seul moment de répit. « Je crois que ce n'est la faute de personne », lui avait-elle dit, et il s'était rendu compte qu'il n'oublierait jamais ces ba-

guettes rouges avec leurs dragons jaunes et enroulés. « Je crois que ce n'est la faute de personne. » Au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient l'un de l'autre, c'était la seule chose qui l'aidât à se rendormir quand il se réveillait la nuit et se rendait compte que ça s'était passé deux ans plus tôt. Ce n'était la faute de personne et Joe n'aimait pas se lever pour un juge qui pouvait en décider autrement. Mais il fallait bien le faire. Il fallait se glisser le long du banc, et tout le monde se glissait le long du banc. Joe était assis près d'un type qui avait un autre voisin à côté de lui.

« Bonjour, dit le type.

— Bonjour », répondit Joe. Dans la grande salle, certaines personnes s'étaient mises à bavarder, mais Joe avait préféré rester assis, histoire de laisser les œufs prendre la situation en main pendant quelque temps. Maintenant, il se sentait peut-être obligé de discuter un peu.

« Ça vous dérange, dit l'autre, si je vous explique les avantages et les inconvénients du travail de nuit ? »

Joe essaya de prendre une décision. Le type avait de gros écouteurs molletonnés autour du cou, comme s'il comptait écouter de la musique un peu plus tard. Son gilet était couvert de taches. D'un côté, ça allait être ennuyeux. Mais d'un autre côté, ennuyeux également. « Pas de problème, dit-il.

— Je ne travaille pas en ce moment. Vous travaillez, vous ?

— Je travaille pour Stop AIDS Now.

— Le sida ? » demanda le type. J'ai oublié de dire qu'il était très laid. « Le truc des pédés ? »

Joe décida qu'il ne lutterait pas contre l'intolérance aujourd'hui, en ce jour où il était convoqué comme juré. « Exact.

— Sale affaire. Vous êtes homo ?

— Non. » Dans la grande salle, Joe avait vu trois ou quatre personnes très agréables à regarder, mais cela n'avait aucun rapport avec l'affaire en cours.

« Je vous dis, moi je ne travaille pas. Il n'y a pas beaucoup de boulot depuis la catastrophe, mais on m'a proposé deux ou trois emplois de nuit. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Où ça ?

— Dans un supermarché. De nuit. Il faut décharger pas mal

de choses, mais ce n'est pas trop dur parce qu'on a un chariot. Vous savez, voilà la laitue, et ainsi de suite. J'ai déjà bossé là-dedans avant. Mais c'est bourré de rats.

– Ah oui ?

– Ouais, dit le type.

– Ce n'est pas bien, les rats.

– C'est l'horreur, vous voulez dire ! C'est l'horreur, les rats.

Alors, à votre avis, qu'est-ce que je dois faire ?

– Je pense que vous devriez refuser ce travail, dit Joe.

– Il faut que je vous dise autre chose sur ma situation actuelle.

– Ne comptez pas sur moi pour vous donner de l'argent.

– Ce n'est pas la question, répondit le type. L'autre boulot qu'on me propose, c'est de faire des transcriptions médicales.

– Très bien », dit Joe, mais uniquement parce qu'il lui semblait important de faire quelque chose pendant que le type s'essuyait la bouche avec sa paume.

« Je reste assis dans une pièce et j'écoute des cassettes. C'est tout ce que j'ai à faire. Voilà le boulot. Ce sont des Juifs qui travaillent là-bas. Tout ce que disent les médecins, par exemple : "sexe masculin, race blanche, sans antécédents médicaux, on dirait des kystes." Ce genre de choses. "Cas très rare. Nomenclature et incision. Opération immédiate." Je fais ça et je regarde tous ces Juifs, et même si je n'ai rien contre eux, je sais qu'ils vont me voler jusqu'au dernier sou. Je suis entouré de Juifs qui veulent me piquer tout mon fric, voilà la vérité. Ce sont des Juifs et ils sont prêts à enfreindre la loi. »

Joe était prêt à enfreindre la loi, mais il existe tant de lois différentes qu'il paraît essentiel, pour la bonne compréhension de cette affaire, d'établir certaines distinctions. Joe avait envie d'enfreindre la loi qui interdit de prier dans les édifices gouvernementaux. Il ne voulait prendre aucune décision tout seul, par exemple celle de demander : « Est-ce que je pourrais aller ailleurs, s'il vous plaît ? » Il connaissait les risques. Jamais dans un lieu où il y a le drapeau américain. Et ce, quel que soit le désir, ce désir en forme de prière qui ne s'éteint pas, même quand on sait que la maison est vide et que la fille a emporté ses

dernières affaires, le désir de voir quelqu'un d'autre prendre les décisions pour nous, alors qu'on reste par terre avec les sous-fifres, je vous en prie, je vous en prie, je vous en prie. Je vous en prie, Machin tout-puissant. Envoyez-moi un glaive de justice. Un gong de vérité. Je brûlerai tous les encens du monde. Je repasserai mon permis de conduire quinze fois. Je ne demanderai plus jamais aucun jouet, car je ne veux que celui-ci, je vous en prie, je vous en prie, que quelqu'un m'emmène loin de cette pièce. Qu'on m'emmène loin d'ici. Qu'aujourd'hui soit le bon jour. Qu'un énorme poing arrête tout pendant une seconde et s'ouvre pour dévoiler dans sa paume tout ce dont j'ai pu rêver depuis que j'ai compris que ça ne durerait pas éternellement, qu'on vienne me cueillir, que quelque chose m'arrache d'ici, vers le haut, au-delà, à travers, loin, ou n'importe quel terme que vous voudrez. Catégoriquement, catégoriquement, catégoriquement, je croirai en vous et provoquerai en duel tous ceux qui ne croient pas en vous, je ferai tous les sacrifices nécessaires, si tel est votre bon vouloir. Je donnerai n'importe quoi. J'ouvrirai mon porte-monnaie, mes poumons. Prenez ce que vous voulez, ô criminels indispensables, voleurs qui me convoquez dans cet horrible endroit où toutes les histoires semblent se dérouler. Je vous conduirai à l'aéroport, ô Seigneur notre Dieu, même aux aurores si votre avion est prévu aussi tôt. Enlevez-moi tous mes petits déjeuners, mais faites en sorte *qu'on ne me convoque plus comme juré*. Faites en sorte que je n'aie plus à écouter ce type parler. Il n'arrête pas de parler. Le roi ou le je-ne-sais-plus-quoi des armées ne lira-t-il donc jamais à haute voix mon nom dans le Livre de l'Amour ?

« Écoutez bien si je lis votre nom à haute voix, dit la femme d'une voix trop forte. Dans ce cas, vous serez exempté de convocation comme juré pendant toute l'année. Si je lis votre nom, vous êtes exempté. Joe est exempté. Plusieurs autres personnes sont exemptées. Je vais lire leur nom à haute voix, très lentement et en prononçant très mal. »

Joe ! Pendant toute une année ! Il se leva alors que les autres discutaient. Il quitta le banc avec un tel empressement qu'ils n'eurent pas le temps de replier leurs jambes : il trébucha. « Je croyais que ça durait toute la semaine, disaient certaines per-

sonnes. Pourquoi elle et pas moi ? Pourquoi ils ne l'ont pas dit dans la grande salle ? Et pourquoi pas moi ? Pourquoi est-ce que des enfants meurent dans des pays lointains ? » Mais Joe, non. Joe ne demanda rien du tout. Après tout, dans ses prières, il avait promis de ne rien demander. Juste en dessous du portrait du père des États-Unis : *In God We Trust*, en Dieu nous croyons. Si nous croyons en Lui, alors ne faisons pas remarquer qu'Il n'existe pas. C'est grossier. Nous avons promis. Nous laissons Son impressionnante paluche nous conduire au-delà des portes à tambour, jusqu'à l'arrêt de bus ensoleillé qui est situé en plein centre-ville. La lumière qui irradiait Joe est la plus belle chose que vous ayez jamais vue dans un livre. Merci, merci, merci, vous pouvez disposer.

On dit souvent de l'amour qu'il est comme les bus : à condition de patienter un peu, un autre suivra bientôt. Mais pas dans cette ville où les bus sont très lents et où les plus jolis sont généralement gays. « Je pourrais prendre un bus, dit Joe tout fort, mais je préfère un taxi. Les taxis sont mieux que les bus. » L'idée lui parut excellente, et un taxi s'arrêta parce que Joe levait son bras, ce qui aux États-Unis signifie : « S'il vous plaît, taxi, arrêtez-vous ! »

Il monta dedans. Sale, mais quelle importance ? Les taxis sont mieux que les bus. « Où allons-nous ? » dit le chauffeur, en l'occurrence une jeune femme qui espérait que le miracle surviendrait ce jour-là.

« Euh... Je ne sais pas. Je sors juste d'une convocation comme juré. Tout le monde pense que je vais rester coincé là-bas toute la semaine. Je peux aller n'importe où. »

La femme répondit : « Écoutez, mon vieux... » Puis elle se retourna vers lui, et le lait de la tendresse humaine coula soudain dans ses veines. « Bon », dit-elle en lui renvoyant son sourire. « Où est-ce qu'on va ? »

– Le meilleur endroit de la ville reste l'Éléphant Noir.

– Sur Grand Avenue ? C'est votre endroit préféré ?

– C'est le meilleur endroit, rectifia Joe. Je vais vous donner le classement des endroits de la ville. L'Éléphant Noir. Le Shanghai Express. Stirrup Park. L'appartement de mon ami Mark. Eden Fruiterie. La cafétéria Lambchop, d'ailleurs

pourquoi je n'y ai pas pris mon petit déjeuner ce matin ? Je suis complètement dingue. C'est le sixième meilleur endroit de toute la ville, et le numéro un pour les œufs.

– Si vous voulez des œufs, c'est chez Lou's Kitchen que vous trouverez les meilleurs.

– D'abord, je n'ai pas envie d'œufs, et ensuite, ce n'est pas le meilleur endroit pour ça. Enfin, vous avez le musée, et puis les salles de cinéma, toutes : le Rialto, le Cinema Experience, et ainsi de suite.

– Vous me paraissez bien sûr de vous », dit la femme, et ils sourirent tous deux. Sourire comme ça relevait d'une décision catégorique et subjective, mais ils le firent quand même. Ils sourirent comme s'ils se connaissaient déjà et, à ce qu'on raconte, comme s'ils s'étaient aimés jadis mais ne s'étaient pas revus depuis des années et comme si maintenant – oui, *maintenant* – survenait leur occasion miraculeuse. Mais en attendant, ils feraient semblant de ne pas se reconnaître, et diable, pourquoi pas ?

« Bien sûr que je suis sûr de moi, dit Joe. J'en suis sûr.

– Vous voulez donc aller à l'Éléphant Noir ?

– Je ne veux plus jamais aller nulle part ailleurs. »

Un grésillement sur la fréquence du radio-taxi empêcha peut-être la femme de réfléchir à Joe plus attentivement. Elle décrocha l'émetteur et parla dedans, pour dire « Oui » et « Non » et « Non » et « L'Éléphant Noir » et « L'Éléphant Noir » et « Près de Wyatt » et « Non » et « Non » et « Onze » et « Pas du tout vers là-bas » et « Non », avec une voix rendue glaciale par le fait de parler à quelqu'un qu'elle n'aimait pas. Joe adora cette manière de parler, le rythme de son agacement, et il se rendit compte qu'il était en train de la mêler, cette voix, à la chanson qui lui trottait dans la tête. Cette chanson s'intitule « Lady Cab Driver », et ses véritables paroles sont :

*Madame le taxi, emmenez-moi faire un tour
Je ne sais pas où je vais car je ne sais pas d'où je viens
Alors appuyez sur le champignon et allons-nous-en
Ne me posez pas de questions madame, je vous promets de ne pas
mentir*

*Le vent des emmerdes souffle sur moi, je commence à avoir froid
 Sortez-moi de là, j'ai l'impression que je vais mourir
 Madame le taxi, refermez vite les vitres
 Ces temps-ci le vent des emmerdes souffle fort
 Et je ne sais pas si je vais faire long feu
 Madame je suis si seul, je sais que je ne devrais pas
 Je ne cherche pas à être seul mais l'air me glace
 Allez bébé, allez fais sortir le démon qui est en moi
 Emmène-moi dans ta maison, chérie, allons partout
 Aide-moi, je me noie, ma tête explose
 Accepteras-tu mes larmes en guise de paiement
 Madame le taxi, referme vite les vitres
 Ces temps-ci le vent des emmerdes souffle fort
 Et je ne sais pas si je vais faire long feu.*

Et puis c'est tout. Toutes les paroles sont là. « Vous avez entendu ce type ? demanda la femme. Il s'appelle Drecko. Il a essayé de me virer hier soir, et maintenant il veut que je lui rende un service.

— C'est un être odieux, dit Joe. Je le provoque en duel, lui ou toute personne qui essaiera de vous virer.

— Je vous aime bien », répondit la dame, et elle éclata de rire, avec ses cheveux qui avaient besoin d'un coup de peigne.

« Moi je vous aime bien et j'aime bien les taxis, qui restent la meilleure façon de voyager. À partir de maintenant, je ne prendrai plus que des taxis.

— Ça va vous revenir cher.

— Vous savez, je devrais gagner douze fois mon salaire actuel. Je fais le métier le plus important du monde. Chaque jour, des gens meurent, et d'autres se comportent encore comme des crétins face à cela. Ceux-là – c'est une longue histoire – sont la pire engeance au monde. Et Drecko en fait partie.

— Ça c'est sûr, convint la femme. Vous savez, je ne suis même pas certaine que l'Éléphant Noir soit ouvert à cette heure-ci.

— Bien sûr qu'il est ouvert, dit Joe. Une impressionnante

paluche me permet de franchir toutes les portes en apparence fermées.

— Vous m'avez l'air un peu déjanté. Vous êtes ivre ? Un fanatique religieux ?

— Je me sens religieux, oui, je crois. Je crois que je suis en train de fonder une religion qui estime que les taxis sont mieux que les bus et que vous donner cinquante dollars de pourboire est un sacrement. Pourquoi est-ce que je ne pourrais pas fonder ma religion, moi aussi ? Des tas de gens l'ont déjà fait, il y a longtemps, et que sont-ils devenus maintenant ?

— Ils sont morts, dit la femme.

— Pendant que vous parliez avec Drecko, je pensais à cette chanson, « Lady Cab Driver ». Vous la connaissez ?

— On me la chante à chaque fois.

— C'est la meilleure chanson du monde. Je vous achèterai le disque. C'est mon nouveau cantique. C'est la meilleure chanson qui soit et ça me rend heureux rien que d'y penser. Combien y a-t-il de gens heureux dans le monde, à votre avis ? Douze ?

— Je ne sais pas. » La dame haussa les épaules, et les deux regardèrent une personne très âgée, très petite, traverser lentement la rue devant eux. Description du personnage. Chinoise. Vieille dame. Pas toute seule. Transporte des courses qu'elle a payées avec son propre argent, jugerait Joe. Toute personne normale formulerait un jugement. C'est ça, le boulot qu'on nous demande de faire : formuler des jugements particuliers et inexplicables, préférer la nourriture délicieuse qu'on nous propose à l'argent égoïste qu'on aurait pu garder pour soi. Même l'oiseau, là, qui préfère à cette dame chinoise quelque chose à manger ou qu'il puisse transformer en nid, même lui saurait vous le dire avec son langage pépiant. L'amour est une question de préférence, et Joe en trouva une, exactement comme on l'exigeait de lui. Il trouva l'histoire d'amour qu'il préférerait entre toutes, même s'il ne rendrait son verdict officiel que trois ans plus tard, lorsque ce chauffeur de taxi ici présent et lui, tout nus dans un lit, riraient de son étourdissement le jour du miracle, lors de cette après-midi fulgurante

où ils s'étaient rencontrés. « Mes amis ne sont pas heureux, ça c'est sûr », dit la femme, davantage absorbée par leur conversation que par les passants qui traversaient devant elle, ce qui était son droit le plus strict. « Mon ami Joe était heureux, je crois, et puis il a eu le cœur brisé.

– Moi aussi j'ai eu le cœur brisé, dit Joe. À l'époque, on avait conclu que ce n'était la faute de personne. Or, c'était la mienne. C'est moi le coupable, j'en suis absolument convaincu. Mais au moins elle est redevenue heureuse. Je suis heureux de dire qu'elle est de nouveau heureuse, bien que ça me rende triste de le reconnaître, si vous voyez ce que je veux dire.

– Je vois ce que vous voulez dire et qu'est-ce que vous y pouvez ? Vous savez, mon ex a été traîné devant les tribunaux par sa propre mère.

– Je déclare que la mère est en tort, dit Joe. Cette mère est une épouvantable criminelle, de même que votre ex, à moins que vous soyez d'un autre avis et que vous apportiez la preuve du contraire. Mais enfin qu'est-ce qu'on croit ? Cette ville pourrait très bien être détruite du jour au lendemain par un volcan, ou par des bandes de types armés. Ou par les deux à la fois. Évidemment qu'il va y avoir une autre catastrophe.

– Évidemment, convint la femme. Mais les deux à la fois ? Ça me paraît improbable.

– Improbable ? Quelle était la probabilité pour que je monte dans ce taxi ? »

La femme lui décocha le même sourire, mais Joe ne s'en lassait pas. Personne ne pourrait jamais se lasser de ce sourire, le sourire de qui vous a reconnu mais fait semblant de ne pas vous reconnaître, afin de maintenir la tension et de rendre l'histoire plus intéressante à mesure qu'elle progresse. Comme une chanson qui passe à la radio, si vous voyez ce que je veux dire – et qui ne voit pas ce que je veux dire ? La bonne chanson, la chanson juste, celle qui vient nous taper pile dans l'oreille au milieu de tout le vacarme qu'on nous balance. Le monde pourrait exploser pendant qu'on attend cette pauvre petite chanson à la radio, et puis un jour on tourne le bouton et elle est là, et tous les embouteillages du monde n'ont plus

aucune importance. Rien ne peut l'étouffer, cette chanson, et regardez ! Par la vitre, ils purent tous les deux voir ça : finalement, finalement, finalement, un camion s'arrêtait devant un café et déchargeait une montagne de pommes de terre, emballées dans du plastique brillant, afin qu'un chef exceptionnel puisse préparer le petit déjeuner pour tout le monde. « De là où je suis assise, dit-elle, la probabilité est de cent pour cent. »

Joe s'enfonça contre la banquette. « Vous êtes le plus bel être que j'aie rencontré aujourd'hui et je vais à l'Éléphant Noir, et je serai heureux tous les jours à partir de huit heures et demie pile. C'est mon boulot. »

La rue cessa de défiler bruyamment autour d'eux. La dame du taxi se retourna et montra du doigt un chiffre sur le compteur, tout en signes électriques rouges. L'électricité a été inventée en Amérique, si vous croyez à ce genre de choses, mais vous n'êtes pas obligé. Personne n'est obligé. La dame montra le chiffre de Joe et lui tendit sa magnifique, somptueuse, paume ouverte. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Jamais, jamais : Joe et le taxi au beau milieu d'un énorme don du ciel.

« Vous êtes arrivé », dit-elle.

NOTES DU TRADUCTEUR

- 1— Les *glee clubs*, apparus en Angleterre, mais aujourd'hui répandus aux États-Unis, sont des chorales universitaires.
- 2— Hayride désigne aux États-Unis une excursion dans une carriole remplie de foin, censée rappeler aux touristes l'ancien mode de vie rural.

L'AUTEUR

Écrivain et scénariste, Daniel Handler vit à Berkeley. Mieux connu des lecteurs sous le nom de Lemony Snicket – le fantasque auteur des *Désastreuses Aventures des orphelins Baudelaire*, adapté au cinéma avec Meryl Streep, Jim Carrey et Jude Law –, Daniel Handler est aussi accordéoniste, et ce n'est pas sans rapport avec l'atmosphère originale qu'il confère à ses livres.

CATALOGUE DES PUBLICATIONS

FICTION

MAHMOUD ABOU HASHHASH,

– RAMALLAH, MON AMOUR

MASSIMO BASILE

& GIANLUCA MONASTRA,

– UN ÉTÉ AVEC CHET

JUAN BONILLA,

– LES PRINCES NUBIENS

NICHOLAS CHRISTOPHER,

– VOYAGE VERS LES ÉTOILES

OLIVIER DELAHAYE,

– LE VENTRE LISSE

ALAIN FOIX,

– PEINTRE PEINT SUR PAPIER PEINT

– VÉNUS ET ADAM

ABDULRAZAK GURNAH,

– PRÈS DE LA MER

DANIEL HANDLER,

– L'AMOUR ADVERBE

URSULA HEGI,

– TRUDI LA NAINÉ

YOEL HOFFMANN,

– BERNHARD

FRANÇOIS KOLTÈS,

– PETIT HOMME, TU PLEURES

MARC LÉPAPE,

– VASILSCA

JACQUELINE VAN MAARSEN,

– JE M'APPELLE ANNE, DIT-ELLE,

ANNE FRANK. SOUVENIRS

DE JOPIE

JUAN JOSÉ MILLÁS,

– LE DÉSORDRE DE TON NOM

– DEUX FEMMES À PRAGUE

– LA SOLITUDE, C'ÉTAIT CELA

STEVEN MILLHAUSER,

– LA GALERIE DES JEUX

– LE MUSÉE BARNUM

CLARE SAMBROOK,

– CACHE-CACHE

SYLVIE TAUSSIG,

– PATRON TITAN

WALTER VELTRONI,

– PATRICIO, JE T'AIME. PAPA

GORE VIDAL,

– À L'ESTIME

– CRÉATION

– EMPIRE

– JULIEN

– KALKI

– PALIMPSESTE

IRVIN YALOM,

– APPRENDRE À MOURIR.

LA MÉTHODE SCHOPENHAUER

– LE BOURREAU DE L'AMOUR.

HISTOIRES DE PSYCHOTHÉRAPIE

– ET NIETZSCHE A PLEURÉ

– LA MALÉDICTION DU CHAT

HONGROIS. CONTES

DE PSYCHOTHÉRAPIE

– MENSONGES SUR LE DIVAN

ESSAIS

JEFFREY ANDREW BARASH,

– HEIDEGGER ET LE SENS

DE L'HISTOIRE

PATRICK CHAMOISEAU

& ÉDOUARD GLISSANT,

– QUAND LES MURS TOMBENT.

L'IDENTITÉ NATIONALE HORS-LA-LOI ?

JEAN DANIEL,

– ISRAËL, LES ARABES, LA PALESTINE.

CHRONIQUES 1956-2008

VINCENT DUCLERT,

– DREYFUS AU PANTHÉON.

VOYAGE AU CŒUR DE LA RÉPUBLIQUE

NILÜFER GÖLE,

– INTERPÉNÉTRATIONS. L'ISLAM

ET L'EUROPE

HÉLÈNE HARTER,

– L'AMÉRIQUE EN GUERRE.

LES VILLES PENDANT

LA SECONDE GUERRE MONDIALE

FRANÇOIS HARTOG,

– ANCIENS, MODERNES, SAUVAGES

VICTOR LEDUC,

– LES TRIBULATIONS D'UN IDÉOLOGUE

GREIL MARCUS,

– L'AMÉRIQUE ET SES PROPHÈTES.

LA RÉPUBLIQUE PERDUE ?

– LIKE A ROLLING STONE.

BOB DYLAN À LA CROISÉE

DES CHEMINS

JUAN JOSÉ MILLÁS,

– UNE HISTOIRE DE HARCÈLEMENT.

L'AFFAIRE NEVENKA

MAURICE OLENDER,

– LA CHASSE AUX ÉVIDENCES.

SUR QUELQUES FORMES

DE RACISME ENTRE MYTHE

ET HISTOIRE, 1978-2005

DENISE PAULME,

– CENDRILLON EN AFRIQUE

JACQUES REVEL,

– UN PARCOURS CRITIQUE.

DOUZE EXERCICES D'HISTOIRE

SOCIALE

IRVIN YALOM,

– THÉRAPIE EXISTENTIELLE

POÉSIE

BO CARPELAN,

– L'ŒUVRE POÉTIQUE

BÉATRICE DOUVRE,

– LA PASSANTE DU PÉRIL

CLAUDE VIGÉE,

– MON HEURE SUR LA TERRE

RETROUVEZ DANIEL HANDLER
WWW.GALAADE.COM/HANDLER
CATALOGUE
WWW.CATALOGUE.COM
CONTACT : LIRE @GALAADE.COM

CONCEPTION GRAPHIQUE :
JULIEN HOURCADE & THOMAS PETITJEAN
(WWW.HEYHO.FR)

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JUILLET 2008
PAR NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
61250 LONRAI
N° D'IMPRESSION :
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2008
ISBN 978-2-35176-053-6
N° D'ÉDITION :53
IMPRIMÉ EN FRANCE